

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

VOL. XXXIII, No 15 — Montréal, 17 septembre 1921

LE NUMERO
10 cents



A L'AFFUT !



FAMILY

Le Family nous donne, cette semaine, Judas, ou Fleur d'Irlande, un grand drame de monsieur Armand Leclaire. Monsieur Leclaire est sans contredit le meilleur dramaturge que nous ayons au Canada et nous ne pouvons que l'applaudir du nouveau drame dont il vient de doter la scène canadienne. La pièce est admirablement bien conduite et monsieur Leclaire a su confier à des artistes compétents les différents rôles de sa pièce.

PRINCESS

Une très belle semaine au Princess, cette semaine. Tous les numéros sont splendides et de tout premier ordre. Le grand numéro est certainement ce que nous avons vu de mieux à Montréal depuis longtemps et nous ne pouvons que féliciter la direction de nous avoir procuré le plaisir de l'applaudir.

THEATRE NATIONAL

Le théâtre National est sans contredit le meilleur théâtre de la partie Est de Montréal. Les artistes, tant hommes que femmes se donnent la main pour concourir au succès géné-

ral de la pièce. Le spectacle de cette semaine est un des meilleurs que l'on puisse voir; les décors sont de toute beauté et les jolies toilettes de ces dames rehaussent le spectacle déjà si attrayant.

CRYSTAL PALACE

Le Crystal Palace est décidément le meilleur cinéma de Montréal pour les personnes avides de belles vues dramatiques et comiques. Les vues en séries sont ce qui s'est donné de mieux dans le genre depuis longtemps. Le public est toujours nombreux ce qui prouve la vogue de ce populaire établissement.

MONT-ROYAL

Le Mont-Royal est toujours à la hauteur de sa réputation. Le spectacle de cette semaine ne le cède en rien à celui de la semaine dernière. La grande vue dramatique est de toute beauté et interprétée de façon merveilleuse par une des meilleures artistes du cinéma.

UN QUI S'Y CONNAIT

- Je lui ai dit que je ne voulais plus le voir.
— Et qu'a-t-il fait?
— Il a éteint la lumière.

UNE CURE RAPIDE

Un médecin vient voir un malade. Il place son thermomètre sous la langue du patient. Après quelques secondes il le retire et regarde la température pendant que le malade reprend:

— Merci, docteur, je me sens déjà beaucoup mieux.

1374-OUEST,
NOTRE-DAME

THEATRE FAMILY

TELEPHONE:
VICTORIA 63

A. ST-GERMAIN, prop.

W. LANCTOT, gérant

Semaine du 12 septembre

La troupe Bella Ouellette

présente

JUDAS

ou FLEUR D'IRLANDE

grand drame, par Armand Leclaire

DU RIRE

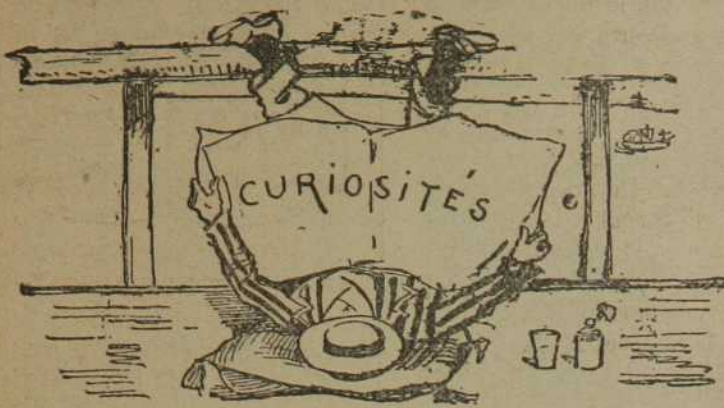
NOMBREUSES CHANSONS

DES LARMES

PRIX: MATINEE 20 - 30 - 40 cents

SOIREE 25 - 35 - 50 - 75 cents

NOUVELLE TAXE COMPRISE



LES VASES DE FLEURS



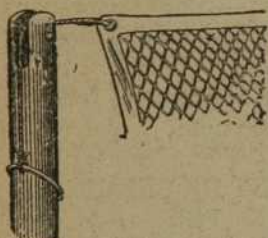
Les vases de fleurs peuvent être maintenus solidement à la balustrade de la galerie à l'aide de fils de fer que l'on passe autour du vase et que l'on attache à la galerie.

Ce fil de fer doit être assez solide pour tenir le vase bien en place les jours où le vent souffle avec force.

Ce fil de fer ne nuit en rien à l'apparence générale des vases de fleurs.

Un regard sur notre vignette vous montrera la manière d'attacher les vases à la balustrade de la galerie.

POUR LES NETS DE TENNIS



Notre vignette nous fait voir une nouvelle méthode de bander les nets de tennis. Avec ce procédé le net du tennis reste constamment en place et, s'il lui advient de se détendre, il est alors très facile de le remettre en état sans aucune difficulté.

Sur le sommet des poteaux soutenant le net on fait une ouverture dans laquelle on pose une poulie sur laquelle s'enroulera la corde du net.

Au bout de la corde on place un anneau légèrement plus grand que le poteau. Lorsque cet anneau sera placé dans le poteau, le net ne pourra plus se desserrer.

PENSEE

Un homme n'est jamais complètement bon à rien; même une pendule qui ne va pas du tout est bien, deux fois par jour.

L'huile puissante.—On ne prétend pas que l'huile électrique du Dr Thomas guérira tous les maux, mais son usage est si varié qu'on peut la considérer comme un tue-douleur général. Elle s'est acquise la première place et rien n'a encore pu la surpasser. Sa valeur est connue de tous ceux qui ont fait l'expérience de ses vertus.

COMPLIMENTS

Le juge. — Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

L'accusée. — Le monsieur en question m'a appelé microbe, alors je lui ai retourné le compliment.

VOICI MESDAMES
LE POPULAIRE
LAIT DES DAMES
ROMAINES
DANS SA NOUVELLE
TOILETTE

Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'un quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE
DE LA
FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS, etc.

En Vente Partout
ROSE OU BLANC
50 c

Envoyez 10 cents pour échantillons généreux.

Cooper & Co., ch. 108, 55 des Commissaires O., Montréal.

HOTEL ALEXANDRIA
250 OUEST 103^{ème} RUE, NEW-YORK
Entre le Parc Central et la rivière Hudson
Sans contredit l'endroit le plus frais de la ville.
Station du chemin de fer souterrain à la porte, du chemin de fer élevé deux blocs plus loin.
Chambres simples avec bain privé, \$3 et au-dessus
Chambres doubles avec bain privé, \$4 et au-dessus
Attention spéciale donnée aux dames voyageant seules.
Restaurant exceptionnel à prix très modérés.
S. L. ROOT, gérant

CONNAISSEZ-VOUS LA
CELEBRE POTION ANTILAITEUSE

du Dr. N. ALPHONSE SIROIS, de Ste-Anne de la Pocatière, P. Q.

C'est le plus grand

Nettoyeur et Purificateur

du corps et du sang. Le secret de la santé est de se tenir le système en parfait ordre par le bon fonctionnement des intestins et des reins.

INDICATIONS. Sevrage, ôter le lait dans les membres et le sang, le temps de la grossesse, fausses couches évitées, jambes de lait, maux de matrice, retour de l'âge, hydropisie, mal de reins, rhumatismes, clapiers, impuretés du sang de toutes sortes, le trop d'embonpoint, la constipation et la mauvaise digestion.

Remède absolument inoffensif. Il agit en nettoyant les intestins, les reins et le sang. Consultations gratuites verbalement ou par écrit. Envoyez-moi \$2.50 et je vous enverrai le traitement qui convient dans chaque cas.

AGENTS DEMANDES.

Représentant: A. DOUTRELOUX,

1647, boulevard Saint-Laurent

Téléphone: St-Louis 8412w

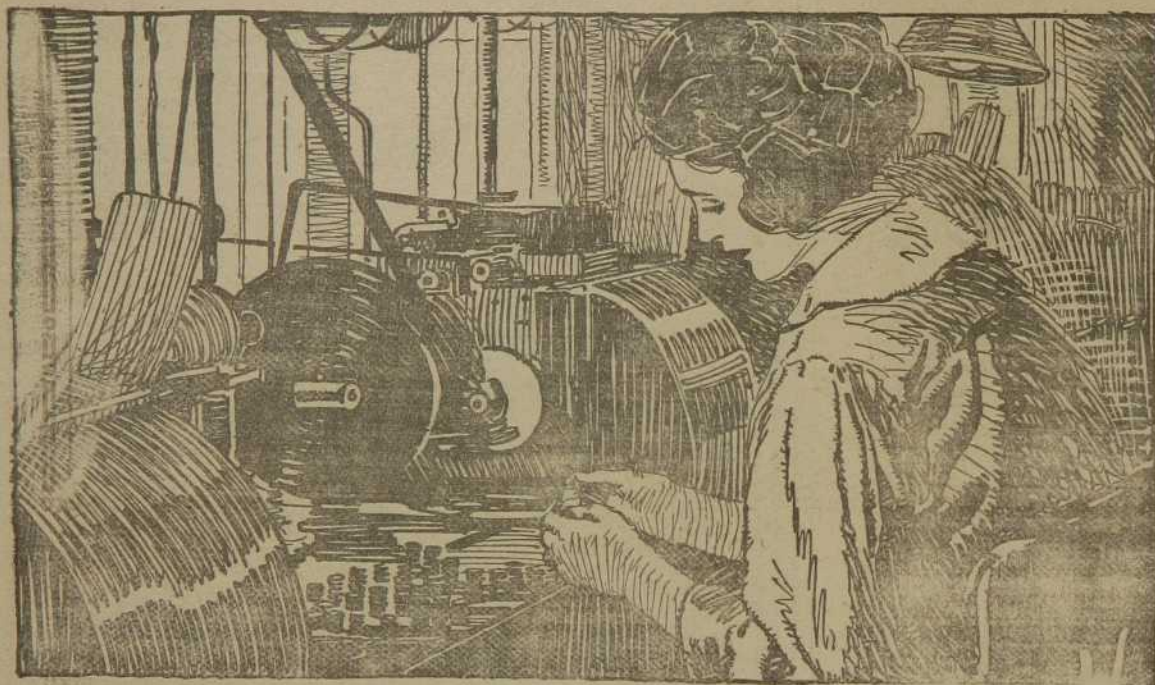
Succursale aux Etats-Unis, 189 Wilson St., Manchester, N. H.

28 Janvier 1920.

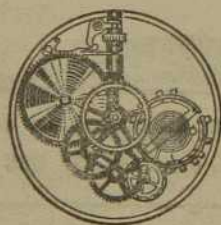
Docteur Sirois,

Je vous écris pour vous dire que votre POTION ANTILAITEUSE m'a fait un grand bien. Je n'ai plus de rhumatisme dans les membres et ma digestion se fait très bien.

(Signé) Mme Jos. DESJARDINS,
Ste-Thérèse de Blainville.



WALTHAM LA MONTRE SCIENTIFI- QUEMENT FABRIQUÉE



LE MOUVEMENT

Entre les deux plaques ou pièces de métal supportant la montre Waltham, qui réunies constituent le boîtier, se trouve un système d'engrenage appelé communément le mouvement ou les rouages d'une montre. A l'une des extrémités du mouvement est fixé un barillet en acier trempé (autre création Waltham) qui contient le grand ressort. Quand le pouce et l'index tournent le grand ressort, son énergie accumulée se commu-

nique à la roue de rencontre suivante dans le mouvement, de celle-ci à la plus rapprochée et ainsi de suite.

Le mouvement consiste en quatre roues et pignons. La roue centrale se trouve au centre précis de la montre; elle est directement rattachée par le manchon du pignon aux roues qui règlent les aiguilles des heures et des minutes; et par l'intermédiaire de cette roue centrale, la force du grand ressort est propagée à la petite roue d'engrenage d'échappement, au moyen des autres roues du mouvement, combine mécanique qui sera illustrée dans une prochaine annonce.

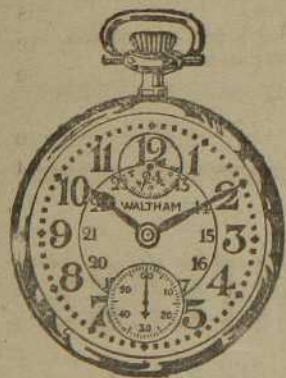
Le mouvement d'une montre Waltham — chaque roue, chaque pignon est séparé à la fraction d'un cheveu humain — mécaniquement parfait, échangeable entre toutes les différentes montres sur lesquelles il est fait — étalonné dans son absolue exactitude et qualité, fabriqué par des machines accordées à l'étalon de mesure et auxquelles aucune main d'homme n'a touché.

Le "mouvement" de la montre fabriquée à la main est fait suivant un vieux procédé manuel — inéchangeable et de qualité variante.

Le soin apporté à la fabrication de cette partie vitale de la montre Waltham est une des raisons pour lesquelles votre choix doit tomber sur la montre Waltham.

Fabriqué au Canada. — Texte explicatif sur demande.

La maison de la Waltham, 189 rue Saint-Jacques, Montréal.



"VANGUARD" (L'avant-garde)

La montre de chemin de fer la plus recherchée du monde. Demandez-la à votre bijoutier.

WALTHAM

LA GARDIENNE UNIVERSELLE DU TEMPS



EN 1950

L'étranger (à la porte du palais). — C'est le jour des visiteurs aujourd'hui, n'est-il pas vrai?

Le guide. — Oui, monsieur, si vous désirez que je vous accompagne pour visiter les différentes chambres du palais?

L'étranger. — Non, je vous remercie, je connais très bien le palais, j'avais l'habitude d'être roi ici, jadis.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Est-ce que ce cas ne pourrait pas s'arranger hors de cour?

Un des accusés. — C'est ce que nous voulions faire, son Honneur, lorsque la police est intervenue.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Connaissez-vous un homme du nom de Lalonde?

Le témoin. — Non, monsieur, c'est la première fois que j'entends ce nom.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Un monsieur vient de tomber du wagon. On arrête le train et le conducteur se précipite.

Le conducteur. — Avez-vous beaucoup de "mal"?

Le voyageur. — Non, deux petites valises seulement.

PAS DE DANGER

Un monsieur en bouscule un autre sur la rue. Les deux hommes se regardent. Un prend la parole et dit à l'autre:

— Vous n'êtes tout de même pas pour me manger?

— Non, répondit l'autre, car je suis juif, monsieur.

L'homme souffrant de l'Asthme désire presque la mort qui met fin à son martyre. Il voit devant lui seulement des années de torture sans fin. La pensée de nouvelles attaques l'empêche de jouir des instants de repos. Qu'il fasse usage du Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg qui lui donnera un soulagement complet. S'il l'emploie fidèlement, il s'apercevra bientôt que sa maladie est une chose du passé.

ABONNEMENT
(Payable d'avance)
Excepté Montréal
et banlieue

Un an . . . \$5.00
Six mois . . . 2.50
Trois mois . . 1.25

Heures de bureau :
8.30 à 5.30

Le samedi:
8.30 à midi.

10 cts LE NUMERO

10 cts LE NUMERO

Le Samedi

(Fondé en 1839)

FOIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires.
129-131-133 rue Cadieux, Montréal. Tel Bell Est 5281
Entered March 23rd at the Post Office of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of March 3rd 1879.

AVIS

A NOS ABONNES

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

LE CANADA A L'ETRANGER

Un film cinématographique bien construit, basé sur des documents sérieux, peut, mieux que le livre le plus réaliste, présenter une tranche de vie. Le cinéma est devenu pour la foule le meilleur medium d'enseignement qui se puisse trouver. Une pellicule instructive, savamment montée, est appelée à faire plus de bien que vingt forts volumes traitant du même sujet. Ainsi, qu'est-ce qui peut, mieux que le cinéma, nous faire connaître à l'étranger? La littérature? Oui, si nous avions des écrivains lus dans le monde entier; ce qui n'est pas. Et qu'y a-t-il de vraiment typique au Canada qui puisse servir de thème à un film? Deux choses, deux choses seulement, le Far West et l'élément canadien-français. Et encore le Far West est-il mi-américain et mi-canadien. Nous pourrions ajouter que les moeurs sauvages peuvent aussi fournir à plusieurs vues animées un cadre intéressant. Mais encore là, ces mêmes Peaux-Rouges se retrouvant aussi bien aux Etats-Unis qu'au Canada, on ne peut pas dire qu'ils soient exclusivement particuliers à notre pays.

Il reste donc l'élément Canadien-français.

Pour les romanciers, les voyageurs, les curieux, les historiens mêmes, le Canada n'aurait aucun cachet véritable sans les Canadiens-français. C'est curieux à dire mais non moins vrai pour cela. En effet, le Canada ne serait sans eux, sans nous, devrions-nous dire plus justement, qu'un vaste et insondable pays où immigrer chaque année 150,000 individus venus des trois autres coins du monde pour tenter fortune dans le quatrième; qu'une terre de boutiquiers, de fermiers et de chevaliers d'industrie.

La France, l'Angleterre, le Japon, l'Allemagne et les Etats-Unis mêmes ne connaissent notre pays que par nous. Nous parlons sans doute des populations de ces diverses contrées prises en bloc, les commerçants et industriels de chacune d'elles connaissant le Canada depuis longtemps comme un pays de magnifiques débouchés.

Comment pourrait-il en être autrement? Comment pourrions-nous être connus de l'étranger (les hommes d'affaires exceptés), autrement que par cette caractéristique que nous donnons au Canada?

Le Canada est en effet l'un des rares pays du monde qui ne compte aucun peintre, aucun sculpteur, aucun musicien, aucun littérateur, aucun savant, aucun inventeur de quelque notoriété dans l'univers. En effet, pour plusieurs millions d'étrangers dispersés sur toute la face de la machine ronde, les Etats-Unis sont connus par leur Longfellow, leur Edgar Poe et par leur peintre Sargent; l'Espagne moderne par Vincente Blasco Ibanez; la Pologne, par Paderewski; l'Italie, par Caruso, d'Annunzio et Marconi; l'Allemagne

et l'Autriche par leurs philosophes et musiciens; la France, par ses pléiades d'écrivains traduits dans toutes les langues; la Tchéco-Slovaquie même par les pianistes Kubelick et Fiml; la Russie par Tolstoi, Gorki, Tourkneff et autres. Au Canada, nous avons naturellement une phalange d'hommes qui cultivent les arts et les sciences mais dont la réputation n'est pas répandue dans le monde entier.

Une compagnie de cinéma américaine voulut dernièrement monter un superbe film sur le Canada. Que fit-elle? Elle alla s'inspirer dans le Canada français et tournant son chef-d'oeuvre à Saint-Sauveur, près Québec, nous fit par là une belle propagande. Et le film en vaut réellement la peine. C'est une très agréable étude de détails. Les personnages sont vrais et attachants. Le titre en est "The Wise Fool". Nous le donnons gratuitement, sans aucun but de propagande, parce que l'oeuvre vaut la peine d'être vue et marque une heureuse tentative. Elle prouve bien ce que nous voulions démontrer; que, l'élément canadien-français étant la "curiosité" de notre Dominion, les films et livres doivent porter sur lui.

La scène se déroule, disions-nous, à Saint-Sauveur. Aucun doute que nous sommes bien dans ce petit village dont le nom est connu dans toute la province de Québec. Les paysages sont bien canadiens et les habitants aussi, hormis certaines dames qui pourraient être aussi bien françaises ou américaines.

Le jeune homme instruit du village, M. Jean Jacques Barbille, veut aller compléter ses études à Paris. Cette pensée est excellente, tous les Canadiens un peu cultivés n'ayant, vers la vingtaine, qu'un seul grand rêve: celui de voir la Ville-Lumière. Dans sa naïveté, il s'imagine être reçu là-bas comme un triomphateur. Il va conquérir la capitale française. Naturellement, il n'y est accueilli que froidement, comme les milliers d'étrangers qui visitent cette ville chaque année. Méconnu, il revient attristé dans son pays, ramenant une fille espagnole qu'il a épousée en route. Celle-ci le trompe avec un des ouvriers de son moulin. Il pense les tuer tous les deux, mais sa foi l'en empêche. Sa femme l'abandonne et veut entraîner avec elle son amant. Celui-ci ne peut la suivre et la supplie de rester auprès de son mari, qui pardonnera, pour le bonheur et la réputation de sa fille. Ces sentiments sont bien observés. Le Canadien-français a la foi et le culte du foyer. Il sacrifie tout à ses croyances et à la famille qu'il élève nombreuse.

Des revers de toutes sortes l'accablent dans sa vieillesse. Sa croyance en Dieu le reconforte et le récompense par le retour de sa femme et le bonheur de sa fille qui épouse un jeune Anglais qui s'enrichit par son travail.

C'est la première fois qu'un film de ce genre est projeté au Canada.

Jean LIMOGES.

LES AFFAIRES



L'agent d'assurances. — Vous ne prendriez pas une petite assurance sur la vie en cas d'accident?

LE MARIAGE



AU TRIBUNAL

Le juge. — Vous avez assisté à la querelle entre les deux époux?

Le témoin. — Oui, son honneur.

Le juge. — Vous étiez là lorsqu'elle a commencée?

Le témoin. — Oui, son honneur.

Le juge. — Quand a-t-elle commencée?

Le témoin. — Il y a six ans, le jour de leur mariage; j'étais un des témoins au mariage.

LE SECOND MARI

Le médecin (à sa femme). — Je suis un des meilleurs médecins de la ville, ne l'oublie jamais.

Sa femme. — Non, mon chéri, et si je t'avais connu plus tôt mon premier mari ne serait jamais mort.

NON

Monsieur. — Tu devrais voir un médecin, tu engraisse à vue d'oeil!

Madame. — Mais tu devrais être content que j'engraisse, cela me fait plus de place pour mettre les diamants et les perles que tu m'achètes!

LE CLOITRE

*Un crucifix de fer tend ses bras sur le seuil,
De larges remparts gris ceignent le cloître austère,
Où viennent se briser tous les bruits de la terre,
Comme des flots mourants aux angles d'un écueil.*

*Le saint lieu, clos à tout, gît comme un grand cercueil,
Plein de silence, plein d'oubli, plein de mystère.
Des vierges dorment là leur sommeil volontaire,
Et, sous le voile blanc, portent leur propre deuil.*

*Tous les ressorts humains se sont rompus en elles.
Dans l'éblouissement des choses éternelles,
Elles marchent sans voir, hors du Temple, hors du Lieu.*

*Elles vont, spectres froids, corps dont l'âme est ravie.
Êtres incristallins qui s'abîment en Dieu,
Vivantes dans la mort, et mortes dans la vie.*

Edmond HARAUCOURT.

ERREURS



— Vous vous trompez de porte, sonnez ailleurs!

— Non, monsieur, c'est vous qui vous trompez de fenêtre pour répondre!

L'ATTENTE

Il est deux heures du matin. Un agent remarque un homme appuyé à la porte d'une maison et qui semble écouter ce qui se passe à l'intérieur. L'agent s'amène.

L'agent. — Qu'est-ce que vous faites-là?

Le monsieur. — J'attends.

L'agent. — Qu'est-ce que vous attendez?

Le monsieur. — J'attends que la dame à l'intérieur de la maison s'endorme. Nous sommes mariés.

UN PEU DE REPOS

Madame. — Je suppose que si je mourrais demain tu te remarierais vivement avec une autre?

Monsieur. — Je me remarierais, mais pas vivement, je prendrais un peu de repos avant.

LE POURQUOI

Amandine. — Je ne veux pas que tu regardes une autre femme que moi.

Oscar. — Mais, ma chère, je ne regarde les autres femmes que dans le but de trouver une plus jolie femme que toi, et je suis forcé d'avouer que je n'ai pas encore trouvée.

UNE BONNE NOUVELLE

Rose. — Je sais ce que je vais te donner pour ta fête.

Albert. — Qu'est-ce que tu vas me donner pour ma fête?

Rose. — Un beau bock pour la bière.

Albert. — Mais j'en ai déjà un.

Rose. — Non, car je viens de le briser.

L'INFIRME DE GENIE



1. Joseph Pattesenbois était en retard pour prendre son bateau, aussi loua-t-il une voiture à un ami.



2. Mais en cours de route la voiture se brisa sur une borne. Que faire? Comment ne pas manquer le navire.



3. Mais Joseph Pattesenbois a du génie, comme vous pouvez en juger. Aussi arriva-t-il en temps au quai pour prendre son navire.

L'ETERNELLE HISTOIRE



Denise. — Lorsqu'il apprit que je dépensais 2000 dollars par années pour mes toilettes, il a brisé son engagement et il a épousé ma couturière.

UN COMBLE



Le client. — Je voudrais un remède pour me faire engraisser?

GARÇON CHARITABLE



— Voulez-vous quelques briques pour mettre dans vos poches, m'sieur?

LES AMOUREUX



ACCORDEE

L'amoureux. — Monsieur, je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Le père. — Mais certainement, jeune homme, prenez celle qui est toujours dans ma poche.

UN SECRET

Charles. — Mais je te demanderais pour le présent de tenir notre engagement secret.

Claire. — Oh, c'est impossible, car Pierrette m'a dit que je resterais fille toute ma vie, parce que jamais un imbécile voudrait me demander en mariage, et je lui ai dit hier que tu m'avais demandée.

UN COMPROMIS

L'amoureux. — Que voulez-vous que je vous apporte à ma prochaine visite: des fleurs ou des bonbons?

Elle. — Faisons un compromis: apportez-moi les deux.

LA DEMANDE

Lucile. — Je dois réfléchir à votre proposition avant de vous donner une réponse.

Henri. — Une jeune fille intelligente comme vous n'a pas besoin de réfléchir lorsqu'elle reçoit une demande d'un jeune homme comme moi.

LA GALANTERIE

Denise. — Je dois faire une conférence devant un club d'hommes sur "La femme idéale"; crois-tu que j'aurai du succès?

Paul. — Un triomphe, ma chérie; tout ce que tu auras à faire sera de rester debout et de laisser ces messieurs te contempler.

LE CADEAU DE LA BELLE-MERE



Aristide fait visiter sa maison à sa belle-mère. Arrivés dans la chambre de la bonne la belle-mère reconnaît un tableau qu'elle a donné à son gendre.

FAUX BRUITS

Jeanne. — Il paraît que tu dois épouser Lucien, l'année prochaine?

Gabrielle. — Mais c'est absolument faux. Comment veux-tu que j'épouse un homme qui ne sait pas jouer au tennis, qui ne sait pas jazer, qui ne fait pas d'équitation et qui ne sait pas conduire une auto?

Jeanne. — Il paraît qu'il est un nageur de première force.

Gabrielle. — Mais tu ne supposes pas que j'épouserai un mari qu'il me faudra tenir constamment dans un aquarium.

PROPOSITIONS

Romuald. — Répondriez-vous "oui" si je vous demandais en mariage?

Jeanne. — Me demanderiez-vous en mariage si je vous disais que je répondrais "oui"?

UN QUI SAIT ATTENDRE

Charles. — Voulez-vous consentir à devenir ma femme?

Yvonne. — Combien gagnez-vous par semaine?

Charles. — Huit dollars.

Yvonne. — Mais, mon pauvre ami, cela ne suffirait même pas à acheter mes mouchoirs.

Charles. — Très bien, je vais attendre que votre rhume de cerveau soit passé!

UN ARRANGEMENT

Lui. — Asseyez-vous donc sur ce fauteuil.

Elle. — Non, prenez-le pour vous.

Lui. — Une supposition: asseyons-nous tous les deux dessus...

UN BON GARÇON

Estelle. — Lorsque vous étiez saoul, hier soir, vous m'avez demandé en mariage.

Alphonse. — Vraiment. Eh bien, je vous épouserai tout de même; je ne suis pas fier.

LES TIMIDES

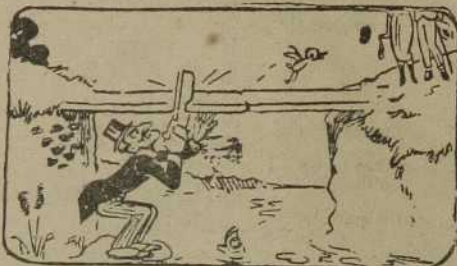
Gaston. — Que diriez-vous si je passais ma main autour de votre taille?

Gertrude. — Je dirais: enfin.

LES AMOUREUX DE LUCILE



1. Edmond venait d'apercevoir Alfred et Lucile qui se dirigeaient vers le petit pont rustique. Une idée diabolique germa dans son cerveau.



2. A l'aide d'une scie il sépara le pont de bois, puis le cœur rempli de sa vengeance...



3. ...il se cacha sous le pont pour attendre les événements. Le garçon pâtissier qu'Edmond n'avait pas vu passer sur le pont avant les amoureux.



4. Le pont s'écroula et Edmond eut son chapeau neuf abîmé par le poids du pâtissier.



5. Nos amoureux passèrent sur la corbeille du gros pâtissier sans même se rendre compte du danger qui les avait menacés.



6. Après son bain forcé, Edmond se releva et le pâtissier put continuer sa route.

LES PATRONS



CHEZ LE DENTISTE

Le client. — Mais vous m'avez arraché la mauvaise dent.

Le dentiste. — Mais c'est ce que vous m'avez dit, que vous aviez une mauvaise dent.

DE LA LECTURE

La cliente. — Vendez-vous le journal "La Semaine"?

Le marchand. — Certainement, monsieur.

La cliente. — Donnez-m'en trente numéros, car j'ai un monsieur en pension chez moi pour un mois et je veux qu'il ait de la lecture.

AU MAGASIN

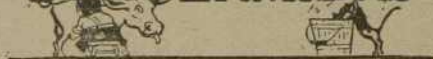
— Vous annoncez que vous vendez certains articles au prix coûtant. Quels sont ces articles?

— Les timbres-postes, madame.



2. Charles voulut glisser le premier. Rosette lui donna une poussée et Charles partit.

LES FERMIERS



A LA CAMPAGNE

Le citadin. — C'est le médecin du village, ce monsieur qui passe?

Le fermier. — Oui, monsieur.

Le citadin. — Est-ce un bon médecin?

Le fermier. — C'est un bon médecin si vous avez une bonne constitution.

PRECAUTION

Il y a des fermiers qui sont tellement soupçonneux que, même avant d'acheter un mouton, ils l'examinent pour voir s'il n'y a pas de coton dedans.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1. Charles aidé de Rosette construisaient une montagne russe sur le vieux mur de la maison voisine puis ils installèrent une plaque de tôle.



3. Malheureusement il tomba sur la couverture de la serre de son oncle qui...

LES EMPLOYÉS



MANQUE DE TACT

Un monsieur avait de très grands pieds et un rhume qui l'ennuyait beaucoup. Il entre chez un bottier pour s'acheter une paire de chaussures. Le commis après lui avoir essayé plusieurs paires commence à désespérer. Après la quatorzième paire, le client est pris d'une quinte de toux qui le fait tousser durant dix minutes.

L'employé. — Vous avez un bien vilain rhume, cher monsieur.

Le monsieur. — Oui, ne m'en parlez pas, le médecin m'a dit que j'avais déjà un pied dans la tombe.

L'employé. — Rassurez-vous, vous ne mettrez jamais l'autre pied, il ne reste plus de place.

RIEN A CRAINDRE

— Crois-tu que ton patron acceptera cette excuse?

— Ma femme l'a bien acceptée!



4. ...lui donna une chaude correction. Rosette n'a pas glissé à son tour.

LE PRUDE



Anatole. — Il y a dix ans, mademoiselle, si vous étiez sortie avec une robe aussi courte vous vous seriez faite arrêter.
Jeannette. — Il y a dix ans je portais des robes courtes et des bas courts, j'avais 7 ans.

A LA GARE



Le voyageur. — Voilà 30 minutes que je suis ici.
Le chasseur. — Chanceux, voilà 30 ans que j'y suis!

UN PHILOSOPHE

Le philosophe est surpris, un matin, par un ami. Le philosophe est nu pieds et se regarde les orteils.

L'ami. — Qu'est-ce que tu as? Tu as mal aux pieds?

Le philosophe. — Non, mais je me demande comment il se fait que mes orteils, étant venus au monde le même jour, j'en aie un de plus grand que les autres.

AU CIRQUE



L'acrobate. — Je voudrais un emploi chez vous. Comment me paieriez-vous?
Le directeur du cirque. — Je m'engage à payer vos frais de funérailles.

L'AVIS



Le fermier. — Savez-vous lire?
Jean. — Oui, monsieur.
Le fermier. — Eh bien l'affiche dit: "Défense de nager ici."
Jean. — Mais je ne nage pas, je ne sais pas nager.

LA PARTIE DE BALLE-AU-CAMP

Une admiratrice. — Croyez-vous que votre équipe va gagner la partie?

Ernest. — Il n'y a qu'une chose qui pourrait nous empêcher de gagner la partie.

L'admiratrice. — Qu'est-ce que c'est?

Ernest. — C'est, si l'autre équipe gagne!

A L'ECOLE



L'instituteur. — Où se trouve l'île de Cuba?
Henriot. — Je ne sais pas, monsieur!
L'instituteur. — D'où vient le sucre?
Henriot. — De l'épicerie, monsieur!

LES TEMPS ONT CHANGÉS



Adrien. — Nous ne sommes pas ce que nous étions autrefois.
Henri. — Qu'étions-nous autrefois?
Adrien. — Des enfants!

L'oncle Barnabé aux vues animées

(Monologue comique par Paul Coutlée)

C'est rien que tant sûrement pour vous faire assavoir que j'arrive de Marial par le premier train, là iousque j'ons été voir mon neveu Polion qu'est établi par là et qui travaille dans la fact'rie de tabac Macdonald.

Dés que j'me sommes aveindu à Marial chez Polion, j'avons point perdu mon temps, comme vous le pensez ben; on a t'éte un peu partout, et pis ailleurs itou. On a t'éte dans des magasins quasi aussi grand que la terre à mon défunt père Louison. Là-d'dans, y ad'quoi vêtir ane criature de la tête aux pieds à partir du camail jusqu'aux claques en gin en passant par le strait-front et en sortant par la porte de derrière. On a pris l'élévateur et pis on est monté rien que su ane peanut jusqu'à la couvarture du magasin, la iousqu'on a ane vue magnifique qui appellent in paronama; on voit tous les poteaux de Marial, cristi qu'c'était beau.

Après on a descendu pédibus cum jambus, comme disent les anglais, pis on est revenu chez Polion.

Pendant le souper mon neveu m'dit: Cout'donc, mon oncle, y a-t-y d'autres choses que vous vouldriez voir à Marial? — "Ben, mon garçon, que j'y dis, si tu veux farmer ta bougraise de boîte et pas en parler à ta tante, j'vas dire quosque j'voudrais voir; j'voudrais voir un scope." Un scope? "Oye, in scope, les vues allumées, tu comprends pas l'français? J'voudrais aller là iousqui a des images qui mouvent."

Napolion y avait compris. Le soir, après m'être passé le visage au gratte-pois, et avoir endossé ma bougrinne neuve on est parti, Polion pis moé, pour les vues envlimées. On marche, marche, marche, marche, marche, pis on arrive enfin devant un bel édifice qu'était éclairé avec des pochettes électriques. C'était là. "Tiens, y a Chaplin a soir, dit Polion.

"Ben, vieux tire-bouchon en r'traite, y a saprement longtemps qu'j'veux l'voir c'lui-là. J'en ai ben entendu parler par che nous. Mais dis-moi donc, toi Polion, qui sait toute, la iousqui était chapelain avant de défroquer pour marier la fille des machines aratoires Massey-Harris.

Alors Polion qu'est ben instruit et qui parle comme un gros livre, y m'a expliqué qui avait jamais été prêtre, que c'était son nom de famille et même que les anglais y l'appelaient Chapplinn.

Après c'tte explication, Polion a payé pis on est entré. Ah, viande, qui faisait noir là-dedans; y faisait quasiment aussi noir que la nuitte que le loup-garon y a apparu à Batisse Beaufouette derrière la grange à Tanis Sansfaçon l'année que la jument grise à Joe Cassegrain a mis au monde sa pouliche branne dans le champ de sarrasin de Damase Laframboise.

J'enlevai mon chapeau, pis j'dis a in garçon qu'était là avec un habit barré su l'long pis su l'large: cout' donc, toé le p'tit, allume donc la lampe qu'on woie clair." Y m'a dit de m'taire, pis y est venu nous conduire à notre rangée de bancs. J'ai faite ane gènuflexion pis on a passé s'assir.

J'voyais ben d'ousque j'étais, mais, sauf le respecte que j'vous dois, j'avais in banc qui m'sciait l'bas de mon rase-trou. Un homme, assis derrière moi, m'a dit de baisser mon banc. S'ty bête, mais je l'avais pas baissé, j'y avais pas pensé. J'm'assis comme y faut; j'étais ben seulement, j'voyais pu rien. J'avais devant moé ane criature qu'avait un chapeau grand comme ça, pis haut d'même...

Un moment donné, la bande s'est mise à jouer: Bing, boum, bang. J'dis à Polion: c'est-i Chaplin, celui-là, qu'arrive avec un chapeau à plume de poule qu'on voit su la toile? Polion, y dit: non, c'est Bing, not' nouveau gouverneur. — Ah, c'est lui, ben faudra que j'y dise un mot après les vues, en sortant d'icite.

Après, su la toile, j'ai vu un individu qui massacrait la plus belle p'tite criature que j'ai jamais vu d'ma vie. J'me lèves pis j'y crie: cout' donc, toé, vas-tu la lâcher c't'fille-là. Mais c'est pareille comme si j'y avais pas parlé. Alors j'grimpe sur le stage, pis, à grand coup de mon parapluie... j'orève la toile.

Le lendemain Polion est venu me sortir de la station. Y m'avaient fourré au poste. Allez donc rendre s'arvice au monde.

Ah! J'suis pas prêt de r'tourner à Marial, ni aux vues envlimées non plus. A r'voir.

LA FINANCE



ABREGE

On envoie Pierre pensionnaire dans un collège. Le père lui donne les derniers conseils, puis il termine en disant à son fils:

— Lorsque tu m'éciras, tu n'as pas besoin de me donner des détails sur tous les petits camarades, tu sais que je n'ai pas de temps à perdre. Ecris-moi seulement ce que tu sais qui peut m'intéresser.

Quelque temps après le père reçut une lettre de son fils, conçue en ces termes:

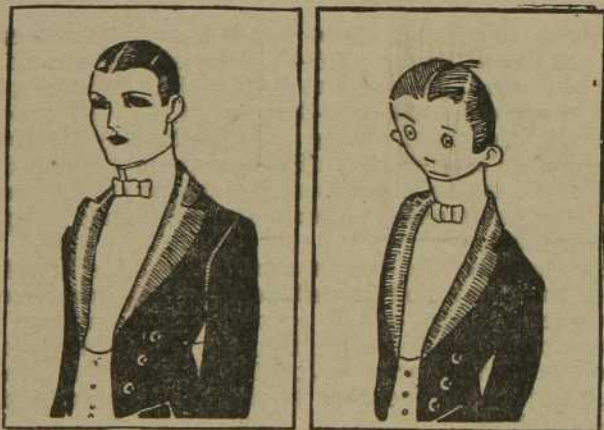
Mon cher papa, S. Q. S., \$. \$. R. S. V. P.
Votre fils qui vous aime, Pierre.

EN TEMPS

Le père. — Mon garçon, j'ai l'intention de me retirer des affaires et de te donner mon commerce.

Le fils. — Mais non, papa, mais non, travaille encore quelques années, et nous nous retirerons des affaires tous les deux.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE



Vous vous imaginez ressembler. Lorsque vous ne ressemblez qu'à celui-ci...

MEILLEURE TRANSACTION

Rose. — Alors, Laura n'a pas épousé le duc?

Lucien. — Non.

Rose. — Est-ce que sa famille s'y est objectée?

Lucien. — Non, mais les créanciers du duc ont prétendu qu'il pouvait faire un mariage plus avantageux.

CHEZ LE TAILLEUR

Le client. — J'aime bien à vous prévenir que je ne vous paierai pas cet habit avant l'an prochain.

Le tailleur. — C'est parfait, monsieur.

Le client. — Quand sera-t-il fini?

Le tailleur. — L'an prochain, monsieur.

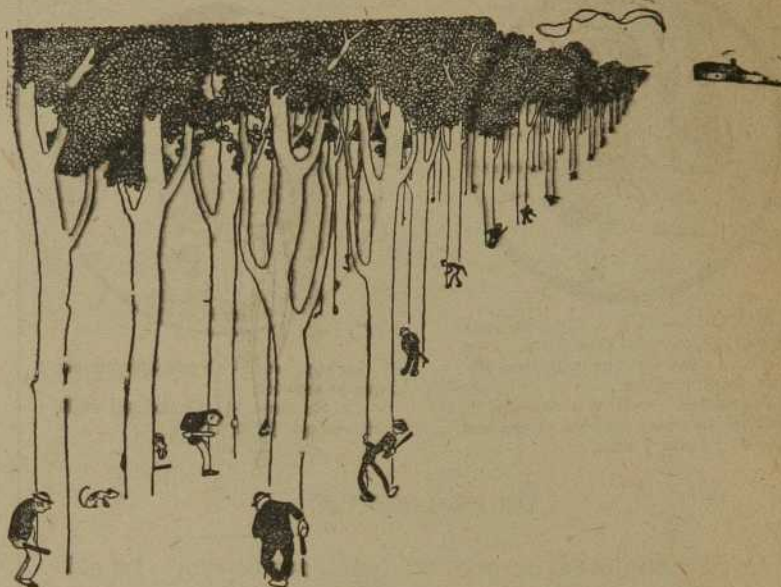
UN VOL

Le professeur. — Oui, monsieur, je me suis fait voler ma bourse, ma montre neuve et tout le radium que je possédais en ce monde.

Le reporter. — Le radium, vous aviez du radium sur vous?

Le professeur. — Oui, monsieur, ma montre était éclairée au radium.

RUMEURS



Il paraît que Monsieur Xixe ramène une servante de la ville.

UNE OCCASION

Jeannette. — Je me suis fait dire ma bonne aventure aujourd'hui.

Albert. — Quelle perte d'argent.

Jeannette. — Pas du tout. Je lui ai donné un dollar et elle m'a dit que je ferais un héritage de cinquante mille dollars; tu vois que c'est une belle transaction.

UN BON CHIEN

Le monsieur. — Monsieur, je viens vous voir à propos de votre chien qui a mordu ma belle-mère.

Le voisin. — Oh, monsieur, comme je regrette cet incident; je suis au désespoir, croyez bien. Je vous présente toutes mes excuses.

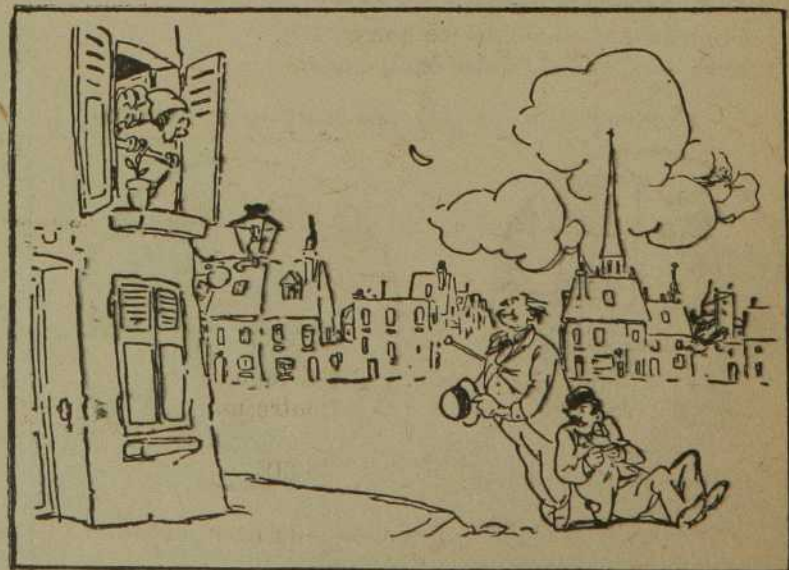
Le monsieur. — Ce n'est pas cela que je veux, je voudrais savoir si vous me vendriez votre chien.

LES AMIS

Adrien. — Alors, je puis compter sur toi comme sur un véritable ami?

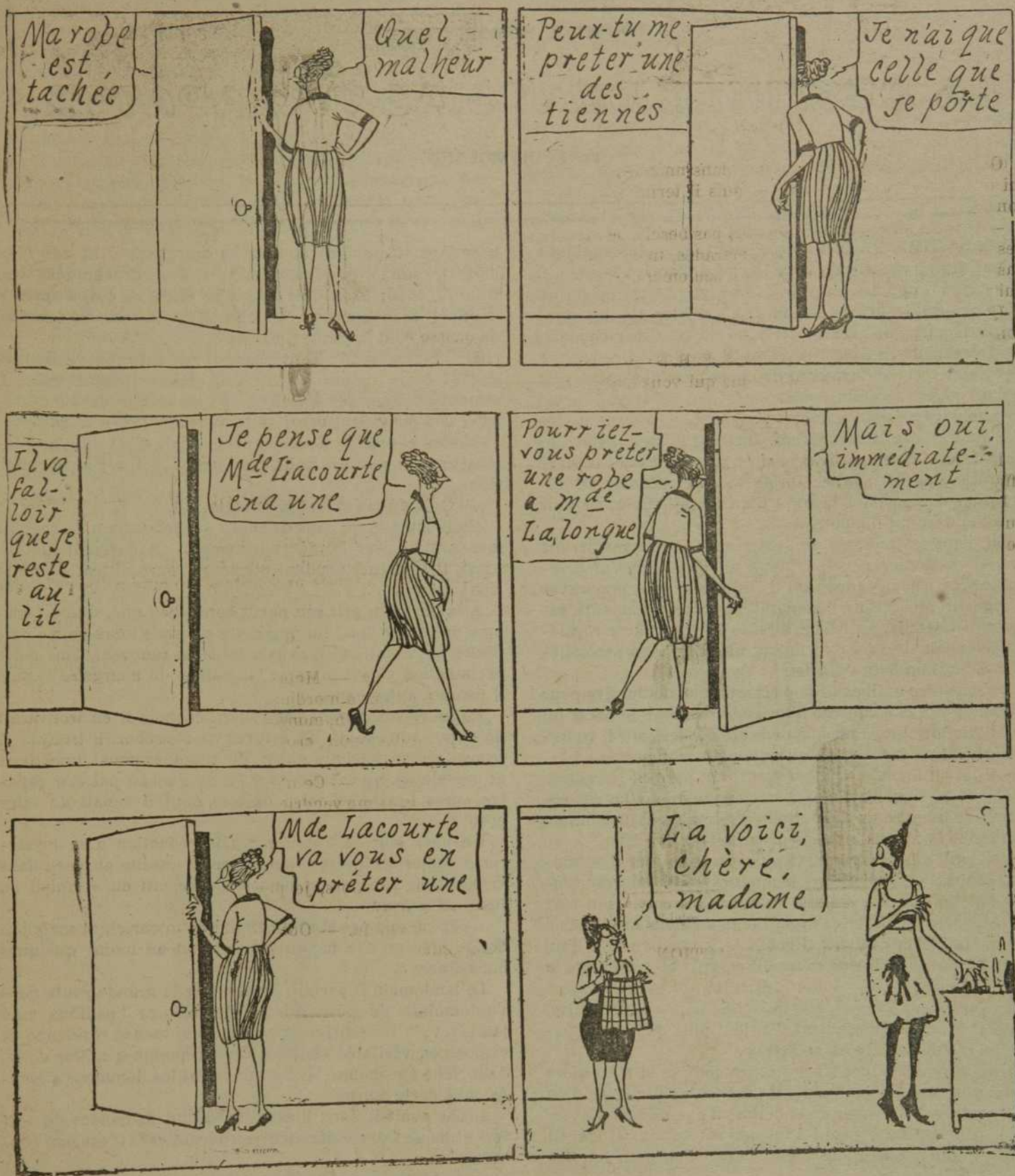
Herménégilde. — Oui, mais je te préviens que je n'ai pas d'argent.

RENSEIGNEMENT



— Vous n'avez pas honte de faire tant de bruit à quatre heures du matin?
— Merci, monsieur, nous voulions simplement savoir l'heure!

LA MODE



PRESENTATIONS

Un banquier juif présente sa famille à un ami:
— Voici ma femme, dit-il, puis montrant ses trois enfants. Voici les conséquences de notre mariage.

ELLE FAIT PITIE

Gabrielle. — Cette pauvre Lucille a épousé un homme bien ennuyeux!
Aline. — Oui, elle prétend que, même ce qu'il dit dans son sommeil n'est pas intéressant.

DANS LE GRAND MONDE

Mme Destyle. — Marie, il est temps de retourner à notre demeure.
Marie. — Bien, madame.
Mme Destyle. — Lesquels de ces enfants sont les miens?

AU TRIBUNAL

Le juge. — Avez-vous quelque chose à dire avant que je prononce votre sentence?
Le prisonnier. — Non, son honneur, si ce n'est qu'il faut peu de chose pour me plaire.

NOUVELLE HUMORISTIQUE

LA DESTINÉE DE JOSIAS TIRLAPATTE

par LOUIS ROLAND

JOSIAS TIRLAPATTE appartenait au philosophique syndicat des chevaliers de la route. En d'autres termes, il était ce qu'on appelle, au choix, un bum, un tramp ou un vagabond. Ça tenait de famille; ce métier là s'exerçait scrupuleusement de père en fils dans le clan des Tirlapatte, grands voyageurs, s'il en fût, devant l'Éternel.

Pour rich au monde, aucun de ces estimables amants du grand air n'aurait voulu se déshonorer par un travail même léger; la paresse était un culte pour eux et ils avaient élevé la flânerie à la hauteur d'une institution mais hélas, les bonnes traditions se perdent chaque jour et il était réservé au dernier des Tirlapatte, Josias de son prénom, de déchoir piteusement dans la peau d'un travailleur et de finir dans celle d'un millionnaire!

Rien, dans la jeunesse de Josias, ne faisait prévoir une fin aussi inattendue; respectueux au contraire des principes légués par ses ancêtres, il les appliquait même avec une rigueur qui frisait l'exagération. Ses vêtements savamment délabrés, sa barbe hirsute et son allure royalement nonchalante faisaient l'admiration de tous ses collègues. C'était un bum superbe.

Il va sans dire qu'il avait une répugnance instinctive pour le savon et que la seule vue d'un établissement de bains lui inspirait autant d'horreur que de crainte. Un jour il trouva un peigne et se demanda à quoi pouvait bien servir ce bizarre objet en forme de petit râteau; un passant le renseigna et lui en conseilla l'usage. Josias immédiatement rejeta loin de lui avec un dégoût non dissimulé cet instrument tout au plus bon pour les gens propres.

Il atteignit ainsi la trentaine puis, un beau jour il se sentit des aspirations jusqu'alors inconnues. Lui qui avait toujours dédaigné les capitalistes voulut le devenir à son tour mais pour cela il fallait de l'argent et le meilleur moyen d'en avoir, c'était d'en gagner. Restait la grave question d'un emploi à trouver et Josias se rendit compte bien vite que la chose présentait plus d'une difficulté. Ses références étaient plutôt maigres et ses capacités à peu près nulles, partout il échoua piteusement d'autant plus que son apparence ne plaçait guère en sa faveur.

Il résolut de travailler à son propre compte et c'est alors qu'il lui vint une idée géniale. Il avait entendu parler d'un homme qui avait dû payer deux dollars d'amende pour avoir craché sur le trottoir; ceci lui fut une révélation. Il n'avait pas fait d'études classiques mais il avait, innés en lui, des principes de logique.

— Si cet homme, se dit-il, n'avait pas été vu par un policeman, il n'aurait pas eu à lâcher son deux piastres, or l'argent qu'on ne dépense pas est le premier gagné... En conséquence, je n'ai qu'à cracher sur un trottoir sans être vu et j'aurai gagné deux piastres!

Fort de ce raisonnement subtil et ne voulant pas différer l'exécution de son plan, il envoya immédiatement à deux pas devant lui un jet de salive qui crépita en s'étoilant.

— Pas vu, pas pris, s'exclama-t-il tout joyeux. Deux dollars dans ma poche!

La journée commençait bien. Cinquante pas plus loin, Josias recommença l'expérience; elle lui réussit comme la

première. Il jubilait et tout en marchant il fit des rêves d'or. Le soir, il fit ses comptes: il avait craché deux cent trente fois sur le trottoir sans être pincé ce qui, d'après sa manière de comprendre les choses lui donnait un bénéfice de quatre cent soixante piastres.

Il eut un sursaut! Tout d'argent que cela et si facilement gagné! Mais il allait devenir trop riche! Il savait heureusement dominer ses émotions et il se mit en devoir de vérifier son commencement de fortune...

Misère et malédiction! Sa poche était vide! Elle ne contenait pas le moindre petit cinq cents... Il n'y comprenait rien.

— On a dû me voler! grommela-t-il.

Cette nuit-là, il dormit mal. Le lendemain il recommença mais avec le même insuccès. Ça devenait inquiétant! Il s'obstina pendant plusieurs jours. Rien, toujours rien!

À la fin, il en prit son parti, convaincu que, d'une façon ou d'une autre "on" lui jouait des mauvais tours pour l'empêcher de réussir et il exhala toute sa rancœur dans cette exclamation plutôt injuste: "Canailles de bourgeois!" puis il pensa à autre chose.

Ce moyen-là n'avait pas réussi, eh bien il en trouverait un autre, voilà tout! Et, à force de chercher, il trouva. Il trouva même quelque chose de singulièrement ingénieux et compliqué, une chose dont on ne l'aurait pas cru capable après l'extraordinaire naïveté dont il venait de faire preuve.

Un beau soir, il s'appliqua à la rédaction d'un mystérieux papier qu'il plia soigneusement ensuite et plaça dans la poche de son paletot puis il s'endormit du sommeil du juste en murmurant:

— Je ne sais pas si cette affaire-là m'enrichira mais j'ai bonne idée qu'elle me procurera tout au moins quelques bons diners...

Le lendemain il partait, joyeux, sur la grande route dans l'automobile du père Adam, c'est-à-dire "pedibus cum jambis..." Il se dirigeait vers la somptueuse résidence de campagne, véritable château situé à quelques milles de là, d'un riche agronome, M. Sylvain, dont les domaines s'étendaient à perte de vue.

Josias avait-il donc l'intention de lui demander du travail et de se faire cultivateur ou jardinier? C'est peu probable...

Quand il fut arrivé à proximité de la demeure de M. Sylvain, il étudia les environs, remarqua un corps de bâtiment qui lui parut propice à ses projets, il s'y dirigea et alla s'installer près d'un énorme "mulon" de paille. Il enleva son paletot, le posa à terre en ayant soin d'en sortir le papier qu'il avait écrit la veille et qu'il plaça négligemment à côté comme s'il eût glissé de la poche puis il se coucha, ferma les yeux et dormit ou du moins fit semblant.

Il était à peine depuis une demi-heure dans cette position de tout repos qu'un domestique l'aperçut en passant. Mécontent de voir un bipède de cette espèce à cet endroit là, il s'avança rapidement avec l'intention bien arrêtée de le faire déguerpir en vitesse. Déjà il se courbait pour le se-

couer rudement quand il aperçut le papier à terre.

Naturellement curieux, il le ramassa, le déplia et le lut. Dès les premières lignes il parut vivement intéressé. Sa lecture achevée, il s'en alla doucement de crainte d'éveiller le dormeur et en emportant le fameux papier.

Quand il eut disparu, Josias ouvrit les yeux, s'assit et se frotta les mains.

— L'affaire est en bonne voie, murmura-t-il.

Puis il se recoucha, ferma de nouveau les yeux et attendit.

Quelques minutes plus tard, le domestique réapparaissait mais cette fois il était accompagné d'un homme d'un certain âge, à l'air distingué et n'était autre que M. Sylvain lui-même.

— Voilà le personnage, dit le domestique à son maître en désignant Josias du geste, est-il assez réussi! N'importe qui s'y tromperait et le prendrait sans hésiter pour un vrai bum!

— C'est vrai, acquiesça M. Sylvain avec un sourire, cet homme-là est un véritable artiste et il aurait un joli succès dans un studio de cinéma.

Tout en parlant il avait déplié la lettre et la relisait.

Voici ce qu'elle contenait:

" Mon cher Josias,

" Je t'ai aperçu dans ton déguisement de bum et je t'assure que tu fais complète illusion. On ne se douterait guère à te voir que tu es un ingénieur civil savant et distingué qui agit ainsi à la suite d'un pari. Toutefois, n'oublie pas les conditions de ce pari: tu dois passer pour un bum aux yeux de tout le monde pendant six mois et ne pas dire qui tu es; il y a un mois que ce jeu a commencé, cela te fait encore cinq mois de cette vie-là; t'en sens-tu le courage? Si tu le peux, tant mieux pour toi puisque tu as cinquante mille piastres de gageure à y gagner. "

Avec mes meilleurs amitiés,

Ton vieux camarade

Comte de Lapoche-Percée



C'était un "bum" superbe.

M. Sylvain replaça la lettre dans le paletot de Josias et réveilla celui-ci, chose à la vérité peu difficile puisque l'autre ne faisait que semblant de dormir.

Josias se leva, se frotta hypocritement les yeux, prit l'attitude d'un homme gêné et s'excusa d'avoir dormi là.

— Vous êtes tout excusé, répondit aimablement M. Sylvain et je vais vous demander de me faire un plaisir.

— Très volontiers.

— Entrez chez moi vous reposer un instant, nous fumerons un bon cigare pour agrémenter la conversation...

— Oh! vous n'y pensez pas! Un pauvre diable comme moi, mal habillé...

— Bah! cela m'inquiète peu, cela me fera plaisir je vous le répète et d'ailleurs vous m'intéressez.

Josias se laissa conduire, enchanté au fond de la tournure des choses mais paraissant céder à regret comme quelqu'un qui craint d'être amené à trop parler et à laisser échapper un secret.

C'était vraiment un singulier spectacle que de voir, dans le magnifique salon de M. Sylvain, le poussiéreux Josias Tir-lapatte confortablement vantré dans un grand et moelleux fauteuil, les jambes croisées, un pur Havana au bec et, devant lui, des liqueurs de la bonne marque.

Ah! il le jouait bien son rôle mais pas dans le sens que supposait M. Sylvain. Celui-ci avait essayé à plusieurs reprises mais en vain de lui "tirer les vers du nez" comme dit la populaire expression. A chaque fois, Josias avait pris son air bête et n'avait pas fait semblant de comprendre. A la fin, se piquant au jeu et n'y résistant plus, M. Sylvain déclara:

— Eh bien, voyez-vous, mon cher Josias, j'ai assez l'expérience des choses et des gens pour ne pas me laisser tromper par leur extérieur. Vous avez une réelle distinction qui perce malgré vous et jamais vous ne me ferez croire que vous êtes un vulgaire vagabond!

— Hélas, cher monsieur, c'est pourtant le cas; j'ai toujours vécu sur la grande route et c'est là que je crèverai de faim quelque jour parce que malgré tout, je suis trop honnête pour voler.

— Je n'en doute pas, répondit en riant M. Sylvain.

Puis, se reprenant:

— Ce dont je ne doute pas, c'est de votre honnêteté, quant à mourir de faim sur le chemin, ça c'est autre chose!

La conversation continua sur ce ton. Par scrupule, M. Sylvain ne voulait pas dire à son bum qu'il avait lu sa lettre et de plus, il se disait qu'il lui ferait perdre aussi les cinquante mille piastres de son pari puisque son identité serait connue. D'autre part, cette aventure l'amusait énormément et il lui vint à l'esprit une idée qu'il se promit de mettre à exécution.

Il décida Josias à accepter de dîner avec lui et l'étonnement des domestiques ne fut pas mince voir paraître ce singulier convive dans la salle à dîner. Disons à la louange de Josias qu'il se comporta de façon aussi convenable que possible; il évita de roter à table, de se moucher avec la nappe et de se curer les dents avec sa fourchette. Par contre, il s'empiffa consciencieusement et ce fut la face cramoisie et la démarche quelque peu titubante qu'il se rendit ensuite dans la riche chambre à coucher qu'on lui avait destinée.

Le lendemain, les jours suivants, cela recommença; M. Sylvain s'amusait follement et Josias trouvait que la vie bourgeoise a réellement du bon. Il s'acharnait par exemple toujours à conserver ses vêtements faits de pièces et de trous combinés mais, ô stupeur, il se débarbouillait et même se peignait.

— C'est par reconnaissance pour vous, expliquait-il à M. Sylvain, parce que, réellement, je suis un bum, un vrai bum.

— Oui, oui, disait l'autre en souriant, je dis comme vous.

— Mais je vous l'affirme!

— Et je vous répète que je vous crois...

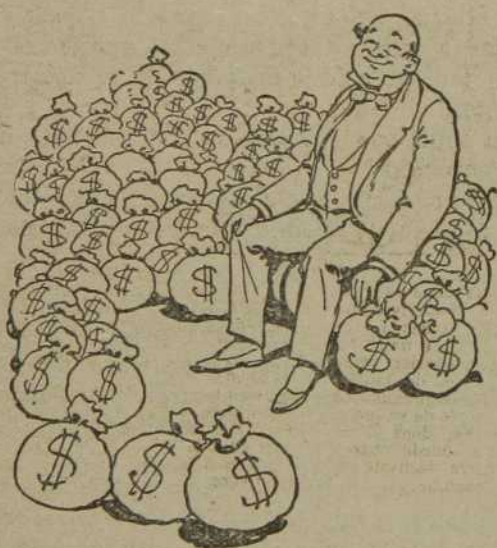
— On ne le dirait pas... Maintenant, M. Sylvain, vous comprenez que je ne puis pas abuser plus longtemps de vos bontés... Il va falloir que je m'en aille...

— Eh bien, là-dessus nous ne sommes pas d'accord. Si vous vouliez, vous pourriez m'être utile... Vous pourriez vous charger de la surveillance de mon personnel extérieur, chose que je n'ai pas le temps de faire moi-même. C'est un travail que je vous paierai largement.

Les jours qui suivirent, on vit ce singulier spectacle: un individu déguenillé, barbu mais quand même l'air joyeux et bon enfant donner des ordres à toute une petite armée d'ouvriers; ordre bien accueillis et scrupuleusement suivis car M. Sylvain avait fait la leçon à son personnel. Sans entrer dans des détails superflus, il avait fait comprendre que le directeur qu'il venait d'installer en fonctions était un original, qu'il y avait un pari, etc.

Josias, pourtant, se décroûtait un peu plus chaque jour. Un matin, il parut, la face soigneusement rasée et vraiment, la bonne chèrè y ayant aidé, il avait fort bonne mine. Puis il quitta ses loques ou plutôt celles-ci trop usées le quittèrent et il les remplaça par des vêtements convenables.

La coquette rie vint. Josias prenait goût à sa nouvelle vie et il voulut s'en montrer digne; à la grande stupéfaction de M. Sylvain et des ouvriers, on le vit un jour apparaître en véritable gentleman. Le "coco" troué qu'il affectionnait auparavant avait fait place à un panama superbe; un paletot de bonne coupe, une culotte cavalière, des jambières en cuir fauve lui donnaient une allure superbe et... stupeur! le tout était complété par un faux-col dont



Il était plusieurs fois millionnaire.

l'éblouissante blancheur faisait ressortir une cravate soigneusement nouée et ornée d'une épingle de prix!

Josias lui-même ne s'était pas reconnu quand il s'était regardé dans le miroir.

Il y avait quatre mois maintenant qu'il était au service de M. Sylvain; il avait acquis de bonnes manières qu'il améliorait sans cesse et il découvrait chaque jour des nouvelles aptitudes qu'il n'avait pas soupçonnées jusque-là. Décidément le truc de la lettre lui avait bien réussi; toutefois il y avait quelque chose qui l'inquiétait: M. Sylvain finirait bien par découvrir qu'il avait été mystifié et cela tournerait sans doute mal pour l'auteur de la farce; or Josias se sentait réellement transformé, il avait conscience d'avoir trouvé sa véritable voie et il ne pensait plus qu'avec horreur à sa vie de jadis.

Il eut tout d'abord l'idée de tout avouer à M. Sylvain mais il n'en fit rien; il combina une explication simple et définitive. Elle ne manquait pas d'astuce et, ajoutons-le, faisait une légère entorse à la vérité mais comme elle ne faisait de tort à personne, Josias l'adopta définitivement.

Il vint un jour trouver M. Sylvain avec l'air attristé d'un homme qui vient de recevoir une fâcheuse nouvelle.

— Je viens d'apprendre la mort d'un excellent ami, lui dit-il. Le comte de la Poche-Percée a été victime d'un accident d'automobile et les soins des meilleurs médecins n'ont pu le sauver.

M. Sylvain se montra compatissant et trouva de bonnes paroles pour Josias.

— Et ce n'est pas tout, continua celui-ci; un malheur n'arrive ordinairement jamais seul. J'avais une fortune, modeste il est vrai mais suffisante pour moi. Ceci vous surprend étrangement sans doute mais je puis vous le dire maintenant, si j'avais l'allure d'un bum quand vous m'avez connu, c'était à la suite d'un pari...

— Je le savais, interrompit M. Sylvain.

— Comment! Vous le saviez? répliqua Josias en simulant l'étonnement.

M. Sylvain ne voulut pas avouer l'indiscrétion qu'il avait commise en lisant la prétendue lettre adressée à Josias et il se rattrapa.

— Je le savais, reprit-il, je veux dire par là que j'en avais la certitude... Napoléon se connaissait en hommes, dit-il, je suis un peu comme lui sous ce rapport là et dès la première minute j'ai deviné le gentleman en vous.

Emu par l'affectueuse candeur du bonhomme, Josias ne répliqua rien mais il sentit encore augmenter en lui les profonds sentiments de gratitude qu'il avait pour son bienfaiteur.

— Eh bien, continua M. Sylvain, je vais vous faire une proposition. Depuis près de cinq mois que vous êtes ici, j'ai pu vous apprécier à l'oeuvre; grâce à votre intelligente collaboration mes bénéfices ont plus que doublé; or je n'ai pas de famille ni d'héritiers, je suis donc totalement maître de mes biens et de ma fortune et je n'ai de conseil à demander à personne pour prendre une décision: dès aujourd'hui vous devenez mon associé.

Stupéfait de ce coup inattendu de fortune, Josias bredouilla quelques paroles inintelligibles.

— Oui, continua M. Sylvain, je deviens vieux et je puis manquer d'un jour à l'autre. Je ne voudrais pas que tous mes biens, que tout ce que je possède aille à des étrangers rapaces et malhabiles, je vous le répète, je vous ai jugé à l'oeuvre et je ne puis faire un meilleur choix qu'en vous instituant mon associé pour le présent et mon héritier pour l'avenir. Vous êtes encore jeune, vous fonderez une famille et je pourrai au moins mourir en paix avec la certitude que toute mon industrie est en bonnes mains.

Vingt ans ont passé. Depuis quinze ans, l'excellent M. Sylvain dort dans la tombe et Josias est aujourd'hui père de famille, respecté dans tout le pays et à la tête d'une formidable exploitation qui occupe des centaines d'ouvriers. Il est plusieurs fois millionnaire.

Parfois, quand il fouille au fond de ses souvenirs, il se rappelle vaguement d'un nommé Tirlapatte, bum de première classe, miteux, piteux, galeux et pouilleux qui lui ressemblait. Mais il n'est plus bien sûr que c'était lui-même.

— o —

LA GRANDE RAISON

Yvonne. — C'est extraordinaire, vous qui avez les cheveux tous blancs, d'avoir une moustache si noire.

Albert. — Que voulez-vous, mademoiselle, ma moustache a vingt ans plus jeune que mes cheveux.

RESSEMBLANCE

— Pardonnez-moi, monsieur, mais il me semble que je vous ai déjà vu quelque part. N'êtes-vous pas un parent ou un ami du général X... ?

— Je suis le général X... lui-même.

— Oh, alors, c'est ce qui explique cette ressemblance remarquable que vous avez avec lui.

LA FILLE DU CONTREBANDIER (Suite et fin)



Il arriva à une porte solide et bien verrouillée de l'autre côté. Le douanier aurait bien voulu savoir où ouvrait cette porte, mais persuadé qu'un plus long séjour dans cette caverne l'exposait à un inutile danger, il regagna sa barque et, tant bien que mal, luttant contre la tempête, il retourna chez lui, se promettant de passer la nuit à surveiller les environs pour tâcher de reconnaître la maison communiquant avec la grotte mystérieuse.



Sur le soir, Almayor, qui devait recevoir, la nuit même une cargaison de poudre, se rendit dans le souterrain pour juger de l'état de la mer, qui lui parut trop agitée pour permettre au convoi d'arriver autrement que par voie de terre. En s'en retournant, il vit briller quelque chose sur le sol; il ramassa l'objet qu'il reconnut pour un bouton de la tunique du douanier. Almayor fut atterré à la pensée que son secret était connu et une résolution féroce brilla dans ses yeux.



Pendant ce temps, Luiza, suivant son habitude, se disposait à aller se coucher sitôt la nuit venue, lorsque la porte fut heurtée du dehors. Elle ouvrit et se vit en présence d'un étranger dont la mine l'effraya horriblement et qui, résolument, entra dans la maison. Or, c'était un envoyé des contrebandiers venant annoncer à Almayor l'arrivée des sacs de poudre à dos de mulet.



Luiza n'avait jamais vu aucun des complices de son père et elle restait toute interdite de crainte, quand le fro-mager parut, venant de la grotte. À la vue de l'étranger, il ordonna durement à sa fille d'aller se coucher. Luiza se retira, mais, troublée par l'aspect de cet inconnu et craignant pour la vie de son père, au lieu de gagner sa chambre, elle prêta l'oreille à la conversation des deux hommes.



Frémissante d'horreur, elle entendit son père dire à l'autre — qui s'appelait Pedro — qui tout avait été découvert par le douanier et que, sitôt les sacs de poudre arrivés, ils iraient égorger celui-ci et sa famille, aidés des autres contrebandiers. — Pendant que je me rends au-devant du convoi, dit-il à Pedro, tu te tiendras aux abords de Roque-Maure pour épier le douanier...



...et lorsque, sa ronde faite, tu l'auras vu rentrer, tu allumeras un feu sur le plateau que l'on voit d'ici et où débouche le sentier, pour nous prévenir que nous pouvons aller frapper le Barnuel, sans doute endormis. — C'est dit! fit l'autre. Et les deux bandits sortirent, se rendant aux lieux convenus. Luiza, affolée, s'élança à son tour hors de la maison et courut vers Roque-Maure.



Barnuel veillait déjà dans la campagne obscure. Tout à coup, parvint à un tournant, il entendit des pas de bête de somme. Il se tapit dans les broussailles de l'étroit sentier montagneux, où déjà un convoi de mulets s'engageait. Trois montures pesamment chargées passèrent à portée de sa main, suivies de trois hommes, dont il ne put voir les traits. La lourde charge des mulets, autant que la déclivité du sol, alourdissait leur marche...



...et le douanier put reconnaître qu'ils portaient des sacs de poudre. Une idée lui vint alors. Sortant du buisson sa main armée d'un couteau, il éventa un des sacs du dernier mulet, pensant que la poudre qui, de la sorte se répandrait au long du chemin y tracerait une piste aisée à suivre au jour. Au surplus, le sentier débouchait sur le plateau dénudé où Barnuel n'eût pu s'aventurer à la suite du convoi sans être découvert.



Il se félicita donc de son stratagème et regagna sa maison. Pedro, qui écoutait, ayant vu rentrer, s'empessa, suivant les conventions arrêtées par Almayor, de se rendre sur le plateau où, avec les broussailles qui croissaient dans le sentier, il alluma son feu sur la piste même du convoi toute semée de poudre. Dès la première flamme le feu se mit à courir tel un serpent flamboyant au long de la traînée de poudre...



Lorsque Luiza était arrivée à Roque-Maure, toute haletante de sa course et de son horrible émoi, elle trouva la femme du brigadier et André seuls. Sans oser nommer son père, elle leur révéla le danger qui les menaçait tous. On devina la terreur de Mme Barnuel et de son fils, et s'ils furent rassurés au retour du brave douanier qui, aidé d'André se prépara à la défensive.



Mais, tout à coup, une détonation formidable ébranla les rochers d'alentour, se répétant horriblement dans le silence nocturne. Les Barnuel et Luiza, terrifiés, s'élançèrent au dehors où une immense clarté les éblouit. Des hauteurs de Roque-Maure, ils virent alors un incendie que de nouvelles détonations rendaient plus affreux encore. D'énormes quartiers de roc bondissaient avec un épouvantable fracas.



C'était la maison et la caverne d'Almayor qui, atteints en un clin d'œil par la poudre incandescente, venaient de sauter... Le lendemain, les bandits contrebandiers furent retrouvés parmi les décombres. Luiza n'avait plus de père, mais les bons Barnuel la recueillirent et elle trouva au milieu d'eux une famille vertueuse et dévouée. Et, depuis, il n'y eut plus de trace de contrebande dans la région de Roque-Maure.

I N

EN CE TEMPS DE PROHIBITION

Le docteur X. — L'autre jour, un homme est entré dans mon bureau, sa figure était souriante. Deux minutes plus tard il en sortait le visage rempli de haine.

Le docteur Y. — Tu n'avais pu lui dire sa maladie?

Le docteur X. — Non, je n'avais pas de blancs de prescription.

LA POINTURE

Un jeune homme vient de tomber à l'eau. Il demande à une dame sur le quai une ceinture de sauvetage.

— Quel point prenez-vous, lui demande la dame en se penchant sur le jeune homme qui plonge pour la troisième fois?



COMMENT VIVRE JUSQU'A CENT ANS

Un médecin américain, le docteur James-Martin Peebles qui vient de fêter son quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire et qui est l'auteur d'un livre intitulé: "Comment vivre pendant un siècle et vieillir gracieusement", a résumé aujourd'hui pour ses cadets du resté du monde, ce qu'il considère comme les apophtegmes essentiels de sa doctrine.

Le premier est qu'il faut éviter tout aliment animal. "On ne peut, dit-il, prolonger la vie en vivant de la mort." Le docteur Peebles donne encore les conseils suivants: se coucher régulièrement à huit heures trente; ne jamais fumer; ne jamais boire d'alcool; ne jamais se plaindre; éviter tout souci et conserver une âme harmonieuse. "Se faire du mauvais sang est une des pires choses au monde"; chercher toujours du nouveau, garder son calme.

Quant aux intentions du futur centenaire, elles sont simples: vivre pendant encore beaucoup d'années et écrire au moins un autre livre.

Les amateurs de bonnes choses dans l'existence se demanderont si c'est véritablement vivre que suivre la règle monastique recommandée par le médecin américain.

LE PETIT BEBE, LE BON MAÇON ET LE MECHANT SERPENT

Depuis deux mois environ, un bébé, la petite Lucienne Boiret, âgée de 20 mois, dépérissait à vue d'oeil, à la grande inquiétude de ses parents habitant la commune de Tartas (France). Un matin, la jeune mère aperçut dans le berceau de son enfant un petit reptile qui disparut aussitôt.

Un maçon commandé pour faire un nettoyage complet de la chambre où dormait la petite finit par découvrir le reptile endormi sous une descente de lit. Il lui trancha la tête d'un coup de truelle. On s'aperçut alors que c'était une vipère d'une dangereuse espèce, qui portait bien sur la tête le "V" caractéristique.

On suppose que cette vipère provoquait des vomissements chez l'enfant pour se nourrir du lait rejeté. Actuellement la petite est déjà en voie de rétablissement.

—o—

UNE DISTINCTION BIEN MERITEE

Parmi les nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur en France, nous relevons le nom de Paul Lafont.

M. Paul Lafont, né à Givet, le 23 septembre 1852, est l'invalidé qui a reçu mission de veiller sur le tombeau de Napoléon Ier.

Au reste, voici la citation qui retrace la belle carrière du vieil Ardennais:

Engagé volontaire pendant la durée de la guerre au 29^e dragons, a donné en tout temps, le plus bel exemple de patriotisme, de courage et de discipline.

Evacué en novembre 1914, à la suite de blessures, a demandé aussitôt guéri, à rejoindre l'escadron à pied.

Malade des suites de ses blessures, ne s'est laissé évacuer qu'à bout de forces, et a rempli toutes les missions qui lui ont été confiées.

—o—

L'ASSAUT D'UN CAMP DE FANATIQUES

Aux environs de Queenstown, dans la colonie anglaise du Cap, une secte religieuse s'était constituée, obéissant aux ordres d'un chef qui se donnait le nom d'Enoch le Prophète. Ces fanatiques s'étaient retirés dans une sorte de camp retranché afin de se soustraire à leurs obligations civiles et de vivre, telle une colonie anarchiste, en marge de la loi.

Des troubles sérieux s'étant produits dans la région, le gouvernement anglais décida d'en finir. Il envoya un détachement de police, fort de 300 hommes environ, faire le siège de cette étrange citadelle. Les rebelles refusèrent de se rendre. La lutte s'engagea et le camp fut pris d'assaut. On ramassa sur le terrain plus d'une centaine de tués et de blessés.

LE PRESIDENT HARDING REVE DE PAIX UNIVERSELLE

Le président Harding a parlé dans un discours prononcé à Lancaster, de ses projets de désarmement.

"Je crois, dit-il, que l'univers est résolu à ce que les guerres finissent. Je suis heureux de déclarer que le gouvernement américain est engagé dans une entreprise qui, sans nécessiter aucun abandon de nationalité ou de liberté, ou de droits, supprimerait les raisons des guerres et mettrait fin à celles-ci. Je crois que nous réussirons."

Voilà qui n'est pas très certain...

—o—

L'AUTO SANS CHAUFFEUR

Les habitants de Dayton, dans l'Ohio, ont vu l'autre jour une automobile sans pilote évoluer dans leur ville. Tout le monde fut pris de panique; les piétons s'enfuyaient affolés, les boutiquiers tiraient leurs rideaux de fer. Pourtant il n'y eut pas d'accident. L'auto était dirigée par radio par le capitaine Vaughan qui la "mirait" à 150 pieds dans une autre voiture.

Et déjà les Américains pensent que, si cette invention devient pratique, elle pourra servir aux contrebandiers "pour faire passer du whisky."

—o—

LES FEMMES ECHEVINS

Au cours d'une séance, la Chambre des députés de Belgique, a adopté sans discussion le projet autorisant la femme à exercer les fonctions de bourgmestre, d'échevin et de secrétaire communal. Le féminisme est en marche en Belgique.

—o—

UN BROCHET DE TAILLE

A Saint-Omer, un membre de la société "la Concorde" a capturé dans une rivière un brochet mesurant 13 pieds. Il l'a gracieusement offert à l'Union commerciale pour être servi au banquet de la Ligue du commerce.

—o—

TOUCHE-A-TOUT.



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

—Père!... père... je vous en supplie, je vous en conjure, ne les touchez pas... ces papiers maudits!...

... J'étais fou quand je les ai écrits... je ne savais ce que je faisais.

... Pour l'amour de Dieu!... ne les lisez pas!... ayez pitié de moi!

Sans même le regarder, le général repoussa son fils de la main.

Fiévreusement il saisit les feuilles et se rapprochant de la table, les étala devant lui.

A la lueur de la lampe, il les examina.

C'était le billet à ordre et les deux lettres que Gontran avait adressée à Denis Cathelin, dans lesquelles il escomptait la mort de son père.

Et à mesure que son regard dévorait le contenu de ces papiers, une expression de colère, de désespoir et de honte navrait le visage du marquis de Montalais.

De convulsifs soupirs, pareils à des hoquets de râle, lui échappaient de la poitrine.

Par instant, portant son mouchoir à ses tempes humides, il en étanchait la sueur.

Il acheva enfin sa lecture.

Alors, jetant sur Gontran un regard où le mépris se mêlait à une infinie tristesse :

—Je comprends tout, murmura-t-il d'une voix suffoquée.

Le malheureux!... Il trouvait que je tardais trop à mourir!...

Mais pourquoi n'est-il pas venu me demander l'argent que son créancier lui refusait?

Il savait pourtant que je me serais ruiné plutôt que de laisser le déshonneur entrer dans ma maison!

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... pourquoi ai-je vécu si longtemps?

Il joignit les mains et, courbant le front, poussa un gémissement étouffé.

Et soudain se redressant comme mu par un ressort, il se dirigea vers son fils et, se croisant les bras :

—Ainsi donc, le crime, c'est bien vous qui...

Il n'en put dire davantage, sa voix expirait dans sa gorge.

—Mon père! clama Gontran, quoi! vous écoutez cette femme?

... Vous croyez que je suis un assassin! moi! moi! moi!

Non! je vous le jure!

... J'étais, il est vrai, dans cette nuit maudite... avec cette femme!

Mais c'est elle!... entendez-vous?... elle seule qui a commis le meurtre et...

Un insultant éclat de rire de Valérie l'interrompit.

—La belle histoire! cria-t-elle, et la belle lâcheté! Quel pleutre vous avez pour fils, monsieur le marquis!

Moi, j'assume toute ma responsabilité, toute ma part dans le crime.

Oui, j'ai attiré mon mari dans un guet-apens!

Mais c'est vous, mon joli monsieur, vous seul qui l'avez frappé, qui l'avez achevé!

—Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! protesta désespérément Gontran.

Il sentait, le malheureux, que trop inégal en audace avec Valérie, il était sans force pour démentir les menonges de cette femme.

—Regardez donc votre père! poursuivit-elle en riant toujours, la pâleur de son visage!

Il comprend trop bien que si l'un de nous ment, ce n'est pas moi!

Gontran s'approcha de M. de Montalais et, d'une voix entrecoupée :

—Mon père, de grâce, écoutez-moi!

Ce meurtre, dont j'ai été le témoin et l'involontaire complice, je...

—... Taisez-vous! interrompit brutalement le général.

Je ne vous crois pas!

Gontran poussa un cri de douleur et alla s'effondrer sur un canapé.

Un long silence s'établit entre les trois personnages de ce drame de famille.

Enfin, et toujours avec son abominable cynisme :

—Et maintenant, monsieur le marquis, dit Mme Cathelin, il se fait tard; je vous quitte.

Une seule question toutefois : que décidez-vous?

—Ceci, madame, fit avec lenteur le général, c'est mon affaire!

—Et aussi un peu beaucoup la mienne, cher monsieur.

Elle se leva, s'approcha de la table, s'empara des lettres et des papiers et les glissa dans sa poche.

Puis, donnant à sa voix des inflexions douloureuses :

—Nous sommes amis, n'est-ce pas? fit-elle souriant et minaudant, en attendant que nous soyons parents.

Oui, parents, ajouta-t-elle en soulignant le dernier mot, car — pardon de l'expression — nous avons désormais entre nous notre petit cadavre.

Puis, montrant le collier d'émeraudes enroulé sur sa poitrine :

Voilà d'ailleurs, ce qui vaut une bague de fiançailles.

Est-ce un bijou de famille, oui ou non?

Le général tressaillit.

Il reconnaissait, en effet, ce bijou que, jadis, il avait lui-même attaché au cou de sa fiancée.

—Ou votre fils m'a menti, poursuivit Valérie, ou ce bijou ne peut appartenir qu'à une marquise de Montalais.

C'est moi qui le porte!

Je l'ai reçu de votre fils le soir du crime, comme gage d'amour et en récompense de ma complicité!

Je suis sa fiancée!

Le général esquissa un geste menaçant.

Mais elle, toujours minaudant, souriait toujours.

—Rassurez-vous, cher monsieur!

Nul autre que nous trois, vous, votre fils et moi, ne connaît cet... ennuyeux secret.

A condition, bien entendu, reprit-elle sur un ton de menace, que mon enfant, monsieur le marquis de Montalais, porte votre nom.

Elle inclina légèrement la tête, rabattit son voile sur son visage et se dirigea vers la porte.

Se retournant alors vers Gontran, et d'une voix mielleuse :

—Au revoir, mon cher fiancé.

Je vous attendrai demain à Fécamp.

—Je n'irai pas! gronda sourdement le jeune homme.

—Mais si! mais si! vous viendrez.

La nuit porte conseil et demain vous serez calme.

—Non! adienne ce que pourra, je n'irai pas! répéta-t-il.

Un ironique sourire plissa les lèvres de Valérie.

—Vous auriez tort, mon très cher.

Le Havre et son Palais de Justice ne sont pas loin de Fécamp.

Croyez-moi, faites-moi votre visite et sans tarder.

Passé vingt-quatre heures, il sera trop tard.

Mais je ne suis pas inquiète, vous viendrez.

Donc, à demain!

Elle esquissa de la tête un nouveau salut et sortit.

XXIV

LA VOIX DE L'HONNEUR

Ils étaient seuls maintenant, le père et le fils, dans cette grande salle ancestrale, peuplée de glorieux souvenirs, et dans laquelle semblaient encore vibrer les paroles de Valérie Cathelin.

Dans leurs cadres d'or, toute la lignée des Montalais, lieutenants, généraux, maréchaux de camps, chevaliers de Saint-Louis, cordons rouges, paraissaient regarder avec mépris l'indigne rejeton de leur race, le maudire, le renier!

Toujours affalé sur le canapé, les coudes sur les genoux, Gontran, terrassé par la honte, demeurait immobile.

Le général arpenta silencieusement la pièce.

Le tremblement de ses narines, la flamme de ses yeux, la rougeur de son front, tout en lui dénonçait le combat d'un homme qui s'efforce de dominer sa colère, de reconquérir son sang-froid.

S'arrêtant enfin devant son fils et d'une voix incisive :

—A quelle heure, comptez-vous demain rendre visite à la femme qui sort d'ici?

Le jeune homme sursauta et leva sur son père des yeux effarés.

—Ne m'avez-vous pas compris, reprit le général.

A quelle heure irez-vous rejoindre celle qui réclame de vous la récompense due à sa complicité?

—Quoi! s'exclama Gontran, vous me croyez capable d'aller chez...

—... Je vous crois capable de tout!

Quand on s'est comme vous, enlizié jusqu'au cou dans les bas-fonds de l'ignominie, un déshonneur de plus ne saurait compter.

Celle qui se dit votre fiancée vous attend, donc vous la rejoindrez!

—Mon père! s'écria impétueusement Gontran, je n'implore plus votre pitié, mais un peu de justice!

Daignez m'écouter, daignez me croire.

Oui, j'ai été un misérable lâche! Oui, je me suis laissé dominer par cette créature maudite! Mais ce n'est pas moi, non, non, ce n'est pas moi qui ai commis ce meurtre, c'est elle!

Un affreux sourire crispa les lèvres de M. de Montalais.

—Des mots! fit-il, je ne vous crois pas!

—J'en fais le serment, mon père!

—Je ne vous crois pas! répéta l'autre cette fois, d'une voix tonnante.

Dans le guet-apens préparé par cette femme, vous, l'homme, vous avez joué le rôle principal. Vous êtes le meurtrier.

—Non! non! s'écria avec une sauvage exaltation Gontran.

—Vos dénégations ne sauraient me convaincre! fit avec une douloureuse sévérité le vieillard; elles valent vos serments!

Puis, sur un ton implacable :

—Le vil, l'ignoble mensonge habite dans votre cœur, il coule de vos lèvres!

Rappelez-vous, tout à l'heure, quand je vous serrais dans mes bras, avec une tendresse de père, vous m'avez menti comme un laquais.

Vous ne connaissiez pas, m'avez-vous soutenu, la femme au domino noir!

Vous ne l'avez pas reconnue, vous ne lui avez pas parlé!

C'était quelque intrigante comme il s'en rencontre souvent sur nos plages à la mode! Menteur! menteur!

Et moi, triple imbécile, je croyais en vous.

Il fit une pause, comme pour chercher à se maîtriser. Enfin, d'une voix frémissante:

—En dépit de vos serments, de vos protestations, je dis que c'est vous qui avez tué.

Vous étiez là, vous l'avez avoué vous-même, la nuit du crime.

Le meurtre, toujours selon vous, s'est accompli sous vos yeux; votre seul crime serait de ne pas l'avoir empêché!

A qui ferez-vous croire de pareilles sottises!

Une femme qui assassine à coups de fusil, tandis qu'un homme, son amant, reste les bras croisés à la regarder faire!...

A d'autres, monsieur, à d'autres!

Moi, je ne vous crois pas.

—Pourtant, mon père, s'écria Gontran, je vous jure que...

—Taisez-vous, je ne vous crois pas!

Et ce n'est pas tout, vous avez lâchement laissé un autre porter la peine de vos crimes.

Fabien Daubray! un bon, un brave, un honnête homme, a dû subir l'ignominie d'une condamnation infamante!

Et vous, vous le vrai, le seul criminel, vous n'avez pas couru à son secours, vous n'avez pas crié à la face du monde l'innocence de ce malheureux!

Votre conscience tout entière ne s'est pas soulevée d'horreur et de remords!

Mais de quelle boue, de quelle fange êtes-vous donc pétri?

... Mon fils!... C'est mon fils cela?

Non! non! je ne le connais plus!

Il s'arrêta; puis avec une amertume concentrée :

—Eh bien! soyez heureux! Allez épouser votre digne complice!

Continuez avec elle votre vie d'opprobre, votre existence de fainéantise, de lâcheté et de vice.

De nouveau, il s'arrêta.

—Fabien Daubray! reprit-il d'une voix qu'entre coupait un sanglot.

Dire que moi aussi, j'ai ma responsabilité dans sa condamnation.

Savez-vous ajouta-t-il en se penchant vers Gontran, savez-vous que, durant l'instruction de ce malheureux, on est venu secrètement me demander des renseignements sur lui?

Il avait été mon adversaire politique... je ne l'ai pas ménagé!

Et puis, je le croyais coupable!

Peut-être aussi, me laissant dominer par de mesquins ressentiments, ai-je ajouté un poids de plus à la balance qui pesait contre lui!

Dieu! faut-il donc que j'aie contribué à une erreur judiciaire, à une monstrueuse iniquité!

En proie à un tumulte de désespoir, le vieillard se frappait le front.

De grosses larmes, les premières qu'il eût jamais versées, pareilles à des gouttes de plomb fondu, roulèrent sur les joues bronzées de ce vaillant, aguerri contre toutes les tempêtes de la vie, mais sans force pour supporter la honte qui s'abattait sur sa vieillesse.

Le spectacle de cette tragique douleur remua profondément Gontran.

—Mon père! oh! mon père! s'exclama-t-il, écrasez-moi de tout votre mépris.

Jetez-moi toutes les malédictions de votre colère...

De vous, je saurai tout supporter, tout accepter!

Je ne suis pas l'abject scélérat que vous me supposez!...

Mais, par pitié, veuillez me croire!

J'ai souffert!... oh! oui, cruellement souffert!

Le remords n'a jamais cessé de me poursuivre.

Vous me demandez comment j'ai pu laisser condamner un innocent.

... Eh bien, je serai franc!

Mon père, j'aimais! Ardemment, passionnément, j'aimais la fiancée que vous m'aviez choisie, cette pure et noble Adrienne!

Coupable de lâcheté — oui, je le jure, de lâcheté seulement — dans la scène du crime, je ne me sentais pas le courage, en me dénonçant, de perdre à tout jamais le bonheur qui s'offrait à moi.

Mais à présent, je veux expier ma lâcheté... réparer le mal que j'ai fait... Je...

—Réparer!... répéta le vieillard avec une douloureuse ironie.

—Oui, oui, s'écria Gontran.

Un long, très long silence suivit cette véhémement objurcation.

A grands pas, la tête inclinée sur sa poitrine, les bras croisés, M. de Montalais marchait dans la salle.

Il réfléchissait.

Par instant, il s'arrêtait devant les portraits suspendus sur les murs et, du regard, semblait les interroger et chercher une inspiration.

Enfin, s'approchant de la table, il ouvrit un buvard et prit une feuille de papier à lettres.

Puis, d'un geste, l'indiquant à Gontran, il dit sur un ton bref :

—Ecrivez!

Sans prononcer une parole, Gontran alla s'asseoir devant la table.

—Ecrivez, répéta le général.

—Je suis à vos ordres, mon père, répliqua le jeune homme.

Alors, debout derrière la chaise de son fils, M. de Montalais dicta lentement :

"Monsieur le président,

"Une lamentable erreur judiciaire a été commise durant la session d'assises que vous avez présidée.

"Fabien Daubray, le prétendu assassin de Denis Cathelin, est innocent.

"Le vrai coupable, je vais vous le dénoncer : c'est moi, Gontran de Montalais.

"Je ne suis pas le seul criminel; j'ai un complice, mais il ne m'appartient pas de le dénoncer.

"A la justice de chercher et de trouver.

"Veuillez, je vous prie, monsieur le président, adresser sans retard cette lettre à M. le procureur général et qu'il fasse diligence.

"Peut-être Fabien Daubray n'a-t-il pas encore quitté la France, peut-être n'est-il pas en route pour son lieu de déportation.

"Une révision s'impose.

"Il faut qu'elle soit faite dans le plus bref délai.

"J'ajouterai, monsieur, que je me tiens dès aujourd'hui à la disposition du Parquet si..."

Brusquement, le général s'arrêta dans sa dictée.

"On eût dit que les mots lui faisaient défaut.

Assez surpris, Gontran leva la tête et regarda son père.

Aussitôt, il tressaillit.

Le visage du général était blanc comme du marbre.

Ses traits semblaient, en leur dignité porter l'empreinte de la mort.

Mais dans ses yeux, étrangement agrandis, se concentrait la flamme d'une terrible pensée.

Un instant, il demeura silencieux; puis, respirant avec effort :

—Gontran, dit-il, vous allez accomplir votre devoir, réparer vos torts.

Vous allez rendre à un innocent l'honneur, la liberté, la vie qu'il a perdus par votre faute.

Mais dites... dites... avez-vous songé à l'éclaboussure de honte, à l'ineffaçable tache que vous allez imprimer au nom de votre famille.

Et, comme toujours, le regard rivé sur son père, Gontran gardait le silence.

—Un Montalais... à la Cour d'assises! balbutia le général... Un Montalais sur le banc d'infamie!... Un Montalais au bagne!

Et soudain, baissant la voix :

—Gontran, reprit-il dans un rauque murmure, votre courage, votre orgueil ne vous suggèrent-ils rien.

Faut-il vous dire qu'il est un moyen de réparer les erreurs de votre vie et de regagner en même temps le pardon, même la tendresse d'un père que vous avez mortellement désespéré dans toutes ses fiertés, comme dans tout son amour?

Il dut s'arrêter, l'émotion l'étranglait.

De grosses veines tendues comme des cordes sillonnaient ses tempes inondées de sueur, ses traits se contractaient convulsivement, et un tremblement agita sa large poitrine.

Gontran de Montalais se leva brusquement et poussa un cri.

—Père, je comprends. Vous voulez que je me fasse justice!

Vous voulez que je me tue.

Sans répondre, le vieillard inclina légèrement la tête.

Alors, très pâle, les yeux étincelants mais la voix assurée :

—Père, pardonnez-moi de ne pas avoir su devancer votre désir, pardonnez-moi de ne pas vous avoir épargné la douleur de l'exprimer, car je devine ce que vous devez souffrir en ce moment.

Merci! oh! merci! de m'indiquer la route à suivre.

Oui, vous avez raison, il est un moyen d'effacer tout le mal que j'ai fait et de sortir de cette épreuve l'honneur sauf!

Il fit une courte pause.

Puis, avec une exaltation contenue :

—Nul n'aura le droit d'insulter ma mémoire quand de mon propre sang j'aurai lavé toutes mes ignominies.

Ma mort réhabilitera ma vie!

Et animé d'une virile résolution pour la première fois de cette soirée, peut-être pour la première fois de sa vie, Gontran releva fièrement le front.

Ce n'était plus à présent le même homme, vicieux parce qu'il était faible et débile devant la tentation.

Le sentiment de la conscience apaisée, la révélation de ce qu'est la grandeur morale, transfigurait son visage et lui imprimait une nouvelle et mâle beauté.

—Je retrouve mon fils... enfin!... murmura M. de Montalais.

A ce moment, une plainte sanglotante promptement étouffée, se fit entendre.

C'était peut-être le gémissement de quelque brise marine frôlant les arbres du parc ou bien encore le cri lointain de quelque oiseau de mer appelant au loin sa couvée.

Mais trop absorbés par leurs communes pensées, aucun des deux hommes ne l'entendit.

Gontran vint se rasseoir devant la table et reprit la plume.

Maintenant, ce n'était plus son père qui dictait, c'était lui-même qui rédigeait la fin de sa lettre.

Et chacun des mots tracés sur le papier, Gontran les lisait à haute voix :

« J'ajouterais, monsieur que je me tiendrais dès aujourd'hui à la disposition du Parquet, si je n'avais le désir d'épargner aux miens la honte de ma condamnation judiciaire.

« Ma résolution est prise.

« Je veux prouver qu'un Montalais sait se rendre justice et que s'il a mal vécu il saura bien mourir.

« A l'heure où vous recevrez ces lignes, monsieur le président, j'aurai cessé de vivre; la société n'aura plus de dette à exiger de celui qui se sera fait justice soi-même.

« Gontran de MONTALAIS ».

Sa lettre achevée, Gontran se leva de nouveau et regarda autour de la galerie.

Sur un des panneaux de la muraille gauche était suspendue une panoplie d'armes.

Dans le scintillement des épées, des sabres et des rapières, brillait un revolver.

Gontran alla le décrocher et l'examina attentivement.

Il était chargé.

Alors, s'approchant de son père et lui montrant l'arme :

—Mon père, dit-il, voulez-vous que maintenant, sous vos yeux, je...

—Non! non! interrompit le vieillard, pas ici, pas devant moi!

... Allez chez vous... dans votre appartement... et demain...

Il s'interrompit en étouffant un spasmodique sanglot.

—Demain, au point du jour, reprit avec fermeté Gontran, entrez chez moi.

Votre fils aura cessé de vivre et l'honneur des Montalais sera sauf!

Le général répondit par un sourd gémissement.

Gontran demeura un instant pensif.

Puis, très ému, mettant un genou à terre :

—Et maintenant, monsieur, que je vais mourir, oserais-je implorer votre pardon et votre bénédiction? murmura-t-il.

D'un mouvement emporté, le vieillard le releva.

Avec une passion douloureuse, il l'étreignit contre sa poitrine.

—Gontran! mon fils bien-aimé! fit-il d'une voix entrecoupée.

Que Dieu te pardonne comme je t'ai pardonné.

Va, mon fils, mon enfant, précède-moi devant l'Eternel, tu ne m'attendras pas longtemps!

Et pendant de longues minutes, ils demeurèrent ainsi, étroitement embrassés.

Le premier, Gontran s'arracha à cette étreinte, et à voix basse :

—Adieu! fit-il, adieu!

Et vivement, il s'élança hors de la salle, sans regarder en arrière.

—Gontran! s'exclama M. de Montalais, mon fils!... ô mon fils!

Mais déjà la porte s'était refermée sur le fugitif.

Alors, avec désespoir, s'affalant dans un fauteuil, le vieillard s'écria :

—Il le fallait!... oui! oui!... l'honneur le commandait, l'implacable honneur!

Le sacrifice était consommé.

XXV

L'EXPIATION

En quittant M. de Montalais, Gontran courut d'un trait vers son appartement.

Vivement il alluma deux flambeaux et posa le revolver sur une table.

Le monotone tic-tac de la pendule attira son attention : l'aiguille marquait onze heures trois quarts.

Un amer sourire entr'ouvrit les lèvres de Gontran.

—Onze heures trois quarts! dit-il.

Ma foi j'ai bien le droit de m'accorder un répit de quinze minutes.

A minuit sonné pas une seconde plus tôt, je me brûlerai la cervelle.

... Quinze minutes! ce n'est pas trop pour prendre son élan avant de faire le grand saut dans l'éternité.

Et Gontran riait, riait d'un rire nerveux et angoissé.

Machinalement, il regarda autour de lui. Il se trouvait dans son fumoir.

Les objets qui l'environnaient lui étaient familiers.

Pourquoi donc prenaient-ils à présent un aspect étrange?

Quelle subtile métamorphose avaient-ils donc subis?

Et pourtant, rien autour de Gontran n'avait changé.

C'était la même disposition des meubles, les livres rangés dans la même bibliothèque; les mêmes bibelots étalés sur les consoles.

Au fond de la pièce, la tenture orientale qui séparait le fumoir de la chambre à coucher, se drapait dans les mêmes plis inégaux, un peu affaiblis par l'usage.

Gontran se jeta dans un fauteuil et, croisant les jambes, réfléchit.

Ainsi donc, il allait mourir, mourir de son plein gré, en toute connaissance de cause.

La mort seule pouvait le sauver des ignominieuses dégradations que demain lui réservait.

Oui, oui, il allait mourir!

Les oreilles encore remplies des reproches indignes de son père, Gontran sentait la rougeur de la honte lui brûler le front.

Seule l'idée d'une fin prochaine apaisait sa cuisante humiliation.

Mourir!

Bah! une balle dans le cœur ou bien vers la tempe, et tout est fini!

A peine une souffrance d'un moment.

Il se leva.

Ah ça! que ressentait-il donc?

Pourquoi la vie semblait-elle en ce moment se précipiter et bouillonner en lui? D'où venait cette surexcitation de toutes ses forces physiques?

Les artères de son corps se tendaient à se rompre, son cœur bondissait avec violence, ses pulsations battaient la fièvre.

Sous l'empire d'une croissante exaltation, son cerveau acquérait une extraordinaire lucidité.

Toutes ses facultés mentales semblaient s'aiguiser, ses idées prenaient une netteté insolite.

Mille scènes oubliées de son enfance, mille images effacées par le temps, son passé tout entier surgissait devant sa mémoire.

Par moments, il s'apostrophait lui-même à haute voix :

—Malheureux! qu'as-tu fait de ta vie? Cette vie que tu vas tout à l'heure détruire de tes mains?

... Rien que du mal! toujours et partout du mal!

Le souffle aride d'un desséchant égoïsme a étouffé en toi les germes des qualités viriles.

... Seule l'ivraie des malsaines passions a poussé dans le désert de ton âme!

Et ces années de jeunesse si follement gâchées! Ces années qui auraient pu être si belles, si fécondes, avec quel désespoir Gontran les regrettait!

Quel remords de n'avoir pas su noblement les dépenser!

Quelle douleur de n'avoir à laisser derrière soi qu'un souvenir de honte, qu'une mémoire ternie par le déshonneur!

A grands pas, à présent, il arpentait la pièce, s'arrêtant toutefois par soubresauts nerveux.

Eh! sans doute on porterait son deuil... on pleurerait peut-être sur son cercueil.

Son père, ce père si dur pour lui, souffrirait sans doute, et cruellement.

Mais son désespoir ne ressemblerait pas à la douleur noble, sacrée et touchante qu'avait laissée la mort de Gérard.

Le malheureux vieillard aurait à supporter l'affreux scandale d'un procès criminel en révision.

Que ne lui dirait-on pas pendant les débats nouveaux?

Son fils, le "sieur Gontran de Montalais" était le meurtrier, le véritable assassin de Cathelin l'usurier.

... Il avait tué cet homme parce qu'il lui devait de l'argent!

Il avait peur d'un procès de chantage.

... Mais cela n'était pas vrai... lui-même... il n'avait pas...

Allons donc, son père lui-même n'avait pas voulu croire à cette demi-innocence!

Les juges et les jurés croiraient-ils davantage?

Avec accablement, Gontran retomba dans un fauteuil.

Sa pensée, à présent, suivait un autre cours.

Et sa mère? Elle mourrait sans doute, la pauvre femme, mais elle, du moins, chérirait sa mémoire.

L'image d'Adrienne de Virville surgit aussitôt devant les yeux de Gontran.

Adrienne, son Adrienne!

Il semblait au malheureux jeune homme qu'un siècle, au lieu de vingt-quatre heures, s'était écoulé depuis sa dernière entrevue au jardin de la villa des Tamaris avec sa fiancée.

—Que dira-t-elle, que pensera-t-elle, quand elle apprendra la vérité, quand elle saura que l'homme qu'elle aimait s'était suicidé pour éviter le bagne.

... Comment supportera-t-elle cette découverte?

... Le mépris et l'horreur succéderont-ils à son amour?

... Oui, oui, sans doute!

... Et pourtant, avec quelle généreuse, quelle divine tendresse elle m'interrogeait la nuit d'hier!

"Si terribles que puissent être les révélations que je devrai entendre, elles ne sauraient, croyez-le, ébranler mon amour..."

... "Peut-être avez-vous commis une faute, plus qu'une faute, un de ces actes que le monde, l'honneur, que Dieu même condamne et dont le souvenir vous poursuit comme la brûlure d'une plaie vive!"

"Eh bien, Gontran, je veux, moi aussi, prendre ma part de cette faute, subir avec vous la honte et la douleur qui vous accablent, alléger, en les partageant, les remords de votre conscience!"

Elle était sincère.

Si j'avais eu le courage de lui faire ma confession, elle ne m'aurait pas retiré son cœur.

Mais je lui ai menti!...

Maintenant, elle rougirait de m'avoir aimé.

Plus tard, elle se consolera.

Un jour elle se mariera avec un autre et j'aurai disparu de sa mémoire, comme un songe opportun.

Mais non! non!... je ne veux pas qu'elle m'oublie!

... Si je lui écrivais une lettre, un mot, un suprême adieu!

Elle m'accordera peut-être l'aumône d'une larme... d'un regret.

Il allongea la main vers son encrier.

Presque aussitôt il tressaillit.

La pendule venait de sonner minuit.

Dans le silence de la chambre, le bruit des douze coups s'égrenant avec une lugubre sonorité semblait être l'échos d'un glas funèbre.

Brusquement, Gontran se leva:

—Allons! assez de rêveries! s'écria-t-il.

Il est temps de mourir.

Il saisit son revolver et alla se poster devant la glace de la cheminée.

—Voyons! fit-il, où frapperai-je? à la tempe, au cœur?

... Dieu! comme ma main tremble!... comme je suis pâle!

Ardemment il examinait son propre visage reflété dans la glace.

Sa figure, en effet, était verdâtre, ses paupières couleur de plomb, ses joues comme creusées et tous ses traits tirés.

Ses lèvres frémissaient, ses dents claquaient. Avait-il peur?

Un rire convulsif desserra sa bouche crispée.

—Je n'ose... murmura-t-il: ah! si mon père me voyait ainsi!

Machinalement, il jouait à présent avec son revolver, le tournait, le retournait, en examinait la crosse, le canon, la marque de fabrique.

—Vieux genre déjà, ce revolver... on fabrique mieux aujourd'hui.

... Avec une pareille arme, il y a trop de ratés.

Certes, j'aurais mieux fait d'en choisir un autre, je...

De nouveau, le même rire étranglé s'échappa de sa poitrine.

—Vraiment, mon cher, tu fais triste figure!

On dirait que tu as peur!...

... Eh bien, oui! fit-il sur un ton farouche,

à quoi bon mentir à soi-même!... j'ai peur!

... Si j'attends plus longtemps, je ne pourrai plus!

Cric, crac! d'un geste rageur il arma le chien du revolver. Puis, levant l'arme vers son visage, il ferma les yeux.

—Un! deux!

Eh bien, non! et ses yeux se rouvrirent.

Ils se rouvrirent, et tout aussitôt il poussa un cri.

Reflétée par la glace, derrière son épaule, venait de se dresser une tête de femme au regard éperdu, au visage d'une pâleur de mort!

Sa mère!

Et tout aussitôt elle allongea la main, lui rabattait le bras et lui arrachait le revolver.

—Ma mère! exclama Gontran effaré, vous... vous ici!

—Oui, moi! répliqua-t-elle haletante.

Ah! béni soit Dieu! j'arrive à temps!

Et comme, stupidement, Gontran l'interrogeait du regard:

—Je sais tout! je sais tout! fit-elle d'une voix frémissante.

Tout à l'heure, pendant ta conversation avec ton père, j'étais cachée derrière une tapisserie, aux aguets, aux écoutes.

J'ai tout entendu!

Mon sang s'est glacé dans mes veines en entendant les paroles de ton père!...

Oh! le cruel homme!... Condamner son enfant au suicide!

Père dénaturé... bourreau de son fils!

Mais non... non... ce ne sera pas!

Je ne veux pas, m'entends-tu?... je ne veux pas que tu meures!

Tout en parlant, elle l'enveloppait de ses bras, l'entraînant vers une causeuse, elle prenait place à côté de lui.

Puis, avec une infinie douceur:

—Mon enfant, murmura-t-elle, mon cher petit enfant, mon Gontran bien-aimé! C'est donc vrai ce qu'est venu nous dire cette terrible femme?

Tu as commis...

Elle s'interrompit; elle allait dire "un crime", elle n'osa prononcer ce mot.

—Oui, un crime! répliqua Gontran, complétant la phrase interrompue.

Et l'air sombre, le regard farouche, les dents serrées, il poursuivit:

—La cour d'assises m'attend, la prison, le bagne peut-être.

Voilà pourquoi il faut que je meure!

Un silence se fit entre la mère et le fils.

Enfin, et toujours très douce:

—Tu exagères, reprit Mme de Montalais, tout n'est pas désespéré.

D'ailleurs, moi, j'en suis certaine, ce n'est pas toi qui a commis le meurtre, mais l'autre, cette femme!

Tu l'as juré à ton père, je t'ai entendu.

Ton père n'a pas voulu te croire, mais moi, moi qui t'aime, je te crois!

—Et puis après! exclama furieusement Gontran.

A quoi me sert votre foi en ma parole?

Personne ne la partagera!

—Mais je t'assure que je saurai devant les juges faire éclater ton innocence!

—La bonne histoire! s'écria-t-il en haussant les épaules.

On ne vous écouterait même pas!

... Je vous dit que tout m'acable, tout!

Cette Valérie de malheur m'accuse d'être l'auteur principal du meurtre... On la croira!

—Mais pourquoi? Ah! ah! ah!... mais l'ignoble créature n'aura qu'à produire mes lettres à son mari ainsi que notre correspondance amoureuse, et tout le monde croira à son accusation.

Vous voyez bien que je suis perdu!

Et il riait.

—Ne ris pas ainsi, mon Gontran, supplia la marquise.

Tu me fais trop de mal!

—Vraiment! répondit-il.

Et moi?

Croyez-vous peut-être que je suis à la noce.

Oh! lamentable perversité du cœur humain!

Sous les cinglants, encore que justes reproches du général, la conscience endormie de Gontran s'était subitement réveillée.

Saisi de remords, il s'était élevé alors presque jusqu'à l'héroïsme.

Il avait réellement aspiré à l'expiation par la mort, de ses méfaits.

Mais à présent, il redevenait brutal, insolent, grossier même, envers cette mère si tendre, dont l'inlassable amour avait depuis longtemps dégénéré en idolâtrie.

Faut-il croire, hélas! que la bassesse de certaines natures trouve une âpre volupté à faire souffrir ceux qui les aiment?

Mme de Montalais porta la main à ses yeux pour essuyer ses larmes furtives.

La vue de ce chagrin, loin de l'émouvoir, exaspéra Gontran.

—Allons, fit-il avec humeur, à quoi bon prolonger une entrevue navrante pour tous les deux?

... Quand nous discuterions jusqu'à l'aube, nous ne pourrions rien l'un et l'autre contre la fatalité. Quittez-moi, ma mère, laissez-moi accomplir ma destinée.

—Non, répondit Mme de Montalais en se redressant, tu ne mourras pas.

Je suis venue pour te sauver et je te sauverai malgré toi.

Se levant alors, elle alla ramasser un large sac de maroquin qu'en entrant elle avait déposé sur une chaise.

Elle l'apporta, l'ouvrit et en versa le contenu sur le bureau.

C'étaient des écrins, des liasses de billets de banque, des rouleaux de pièces d'or.

—Regarde, Gontran, dit-elle, c'est pour toi le salut.

Tout à l'heure, quand tu as quitté la galerie, je suis allé rassembler tout ce que je possède de bijoux, de valeurs et d'argent.

C'est même ce qui m'a retardée pour te rejoindre.

Elle fit une courte pause.

Puis, désignant de la main ces richesses : —Ah! soupira-t-elle, je destinais cet argent, comme ces parures, à tout autre usage.

Voilà cinq ans que je me plais à économiser, louis par louis, sur ma dépense personnelle, pour donner un jour à Noël une corbeille de noces digne d'elle, digne de nous.

... Prends-le tout, mon enfant.

Ce n'est pas beaucoup, mais cela suffira pour subvenir durant plusieurs mois à ton entretien.

Maintenant, pars, gagne au plus tôt Paris, pu's la frontière.

N'aie pas peur! Je veillerai sur toi!

Qui sait ce que l'avenir peut nous réserver, à toi, à moi, à nous tous!

Cette fois, vaincu par tant de sollicitude, le dur égoïsme de Gontran parut enfin se fondre.

Il venait de se rappeler comment, quelques mois auparavant, sa mère était venue lui apporter ses bijoux pour le libérer de ses dettes.

Hélas! le collier d'émeraudes n'avait servi qu'à le plonger plus avant dans l'inextricable gouffre où il s'était enlisé!

Il saisit les deux mains de sa mère et leur imprima un long baiser.

—Oh! ma mère! s'écria-t-il, vous serez donc toujours la même.

Quoi! les misères de votre fils ne vous ont pas détachée de lui.

Vous voulez le sauver!

... Eh bien soit; j'accepte.

Il releva la tête, et souriant d'un sourire bizarre :

Seulement, ajouta-t-il, croyez-le bien, c'est pour vous obéir!

... Ah! vrai de vrai! ce que vous me faites faire ressemble beaucoup à l'acte d'un lâche!

—Non! non! protesta Mme de Montalais; ce n'est pas d'un lâche! mais d'un fils qui aime sa mère et veut la sauver du désespoir.

—Sans doute, répliqua Gontran, dont le sourire était devenu un ricanement, c'est bien d'un fils qui aime sa mère, mais aussi sa petite personne.

Enfin, qu'il en soit selon votre volonté!

Il prit le sac de maroquin et y empila les écrins et l'argent.

Puis, déchirant un des rouleaux de pièces d'or, il en tira une vingtaine de louis et les glissa dans sa poche.

En même temps, il murmurait :

—Voilà ce qui suffira pour les dépenses du moment.

Il s'interrompit, et soulevant le sac de maroquin :

—Peste! c'est lourd; dit-il.

Vous devez avoir eu le poignet quelque peu fatigué.

Mme de Montalais le regarda avec un douloureux étonnement.

Malgré son invincible tendresse, un tel cynisme la révoltait.

Gontran jeta un coup d'œil sur la pendule.

Aussitôt, poussant un cri :

—Une heure et demie du matin!

En jouant bien du jarret, je pourrai prendre le train de Fécamp pour aPris, mais pas de temps à perdre.

Il courut vers sa chambre à coucher et s'y enferma.

Quelques instants plus tard, il en sortait en costume de voyage.

S'approchant alors de Mme de Montalais et lui présentant le front :

—Adieu, ma mère, un bon baiser, et à bientôt j'espère!

La pauvre femme l'étreignit convulsivement contre son sein.

—Gontran! mon Gontran chéri, balbutia-t-elle, mon enfant bien-aimé, mon...

Mais l'autre, rompant l'étreinte et avec une impatience mal dissimulée :

—Vous me brisez le cœur, ma bonne mère, vous allez m'enlever tout mon courage.

Il vaut mieux, voyez-vous, me laisser mon sang-froid.

D'ailleurs, le temps presse! Si je tardais trop, je manquerais le train.

—Pars! pars vite, mon enfant! interrompit Mme de Montalais.

Gontran s'élança d'un bond vers la porte.

Au moment de l'ouvrir, il se retourna.

—Surtout, ma mère, dit-il, ne quittez pas la chambre avant que le jour ne soit levé.

Enfermez-vous ici et si vous entendez la voix de mon père, n'ouvrez pas!

—Oui, oui, mon enfant, sois tranquille.

Mais, au nom du ciel, hâte-toi!

Ah! un dernier mot encore : où et quand m'écritas-tu?

—Vous écrire! Y songez-vous, ma mère? Ce serait me perdre, et...

Mais se ravisant presque aussitôt :

Soit!!

—Vous aurez de mes nouvelles quand tout danger aura disparu.

Adieu!

Debout au milieu de la chambre, les bras allongés pour l'étreindre de nouveau, Mme de Montalais attendait un dernier mouvement, un élan de tendresse de son fils.

Mais non! de la main gauche il lui fit un geste d'adieu et s'élança dehors.

La malheureuse mère courut à la fenêtre. A la clarté de la lune, elle aperçut Gontran qui traversait la cour.

La grille était fermée.

Gontran frappa au carreau de la loge du concierge.

Celui-ci, endormi sans doute, n'ouvrait pas...

Et de sa fenêtre, Mme de Montalais pouvait voir Gontran piétiner sur place, et piétiner avec rage.

Enfin la porte de la loge s'entrebâilla et la tête du concierge se montra dans l'ouverture.

Les deux hommes échangèrent quelques mots et la grille d'entrée fut ouverte.

Gontran alors prit son élan et disparut dans la nuit.

Il n'avait même pas retourné la tête.

Et durant ce temps, là-bas, dans la vaste salle aux ancêtres, celui que Mme de Montalais avait dénommé "père dénaturé" et "bourreau de son fils", achevait sa veillée solitaire, en proie aux affres du plus cruel tourment que jamais ne broya un cœur d'homme dans ses affections les plus sacrées, dans ses fiertés les plus hautes.

L'horreur, la pitié, le désespoir, la honte surtout, tout un torrent de tumultueuses et angoissantes sensations semblait vouloir rompre les digues de l'orgueil et submerger l'âme du malheureux gentilhomme.

Tantôt il arpentait fiévreusement la galerie en murmurant d'incohérentes paroles :

—Mon devoir!... Oui, mon devoir!... exigeait la réparation d'un monstrueux forfait?

... J'ai brisé mon cœur... j'ai envoyé mon fils, mon unique enfant, à la mort.

... A l'heure qu'il est, il agonise peut-être... baigné dans son sang... ce sang qui doit laver son crime...

... Ce n'est pas tout!... demain... demain, grâce à cette confession, par moi dictée, écrite et signée de sa main, le monde entier saura la dégradante... l'infâme vérité!

Je l'ai voulu... il en sera ainsi...

Qu'importe la douleur!

Le devoir avant tout!

Et tantôt encore, s'arrêtant devant les portraits suspendus aux murs, il les interpellait.

—Cette confession souvera un innocent qui sortira la tête haute de l'abîme où l'a plongé la lâcheté de mon indigne fils...

Il le faut!... il le faut!... Dites! dites! il le faut!

Mais du haut de leurs cadres d'or les têtes semblaient le regarder avec une silencieuse colère.

Et voici que soudain, dans le délire de son angoisse, les yeux hallucinés du général crurent voir remuer les lèvres de ces portraits :

—Non! murmuraient les voix spectrales du passé, tu n'as pas le droit d'avilir la race dont tu sors, — notre race, — et de nous imprimer à nous tous, par un irréparable scandale, le sceau d'un déshonneur éternel!

Si tu oses envoyer au Parquet cette confession extorquée à ton fils, tu voues à l'exécration, au mépris et à la haine le nom glorieux par nous illustré, que nous t'avons légué !

Ton fils expie par une mort volontaire le crime dont il s'est rendu coupable.

Sois satisfait !

— Ils ont raison ! ils ont raison ! se disait alors M. de Montalais.

Et son regard se portait vers la table sur laquelle se trouvait la lettre dénonciatrice.

— Ah ! cette lettre !... pourquoi ne pas la brûler ?

Pourquoi ne pas anéantir cette preuve d'infamie ?

Après tout, l'honneur d'un glorieux nom, l'honneur de toute une race, valait mieux le sacrifice d'un scrupule, même d'un principe.

Quant à Fabien Daubray !

Mon Dieu, plus tard, le plus tôt possible, on intercéderait pour lui, on ferait adoucir sa peine.

Et puis, on prendrait soin de son enfant ; on ferait sa fortune.

La vision de tout l'attirail de la Justice, la Cour d'assises, les avocats, le jury, surgissait devant l'esprit affolé du général.

Oh ! pourquoi s'exposer à tant de honte inutile !

N'était-ce pas assez de souffrances sans cette dégradation ?

Sûrement, la mort de Gontran devait suffire à l'honneur !

Mais aussitôt une autre voix, tapie celle-là dans les obscures profondeurs de sa conscience, clamait, persistante, impérieuse, implacable :

— Trêve de sophismes ! Assez de casuistique et d'hypocrisie !

Il n'est pas deux honneurs !

Le véritable honneur ne saurait reposer sur une volontaire supercherie, sur le devoir méconnu.

Le devoir exige que tu proclames au monde entier l'innocence de Fabien Daubray.

Si, connaissant la vérité, tu laisses accabler cet innocent sous l'opprobre tu te rends aussi vil que les vrais coupables, tu deviens leur complice.

Fais ton devoir ! rien que ton devoir ! dût ton cœur en saigner jusqu'à la mort !

Épuisé par tant de meurtriers conflits, le général s'affala dans sa douleur.

Puis, se relevant, il recommença à marcher dans la salle.

Et la nuit entière s'écoula ainsi, à la fois mortellement longue et sinistrement rapide.

Enfin, une faible lueur, ressemblant plus à une grisaille transparente qu'à de la clarté, pénétra à travers les carreaux des fenêtres.

Brisé de fatigue, les membres engourdis, le général se dirigea péniblement vers l'une des fenêtres et, l'ouvrant, regarda le ciel.

Une à une, les étoiles s'éteignaient dans les ténèbres pâlisantes.

A l'horizon, des bandes mauves et orangées s'étendaient, minces d'abord, mais grossissant par degrés.

L'aube frissonnait.

Avidement, M. de Montalais aspira l'humide fraîcheur du matin, si vivifiante pour son front brûlé par la fièvre de cette nuit d'insomnie et d'angoisse.

La lutte entre son orgueil de caste et son cœur d'honnête homme avait été dure ; mais c'était la victoire.

— Je ferai mon devoir, murmura-t-il, j'enverrai cette confession au Parquet.

Fabien Daubray sera réhabilité, libéré, rendu à l'honneur.

Quant à moi, fasse le ciel que je puisse bientôt mourir.

A ce moment des pas furtifs se firent entendre, traversant la salle.

Vivement, le général se retourna.

Aussitôt, il réprima un cri d'étonnement.

A l'indécise clarté de l'aube, une femme se tenait devant lui.

C'était Mme la marquise de Montalais.

Pâle, le visage tiré, les paupières cerclées de noir, mais dans ses yeux une flamme ardente et, répandu sur tous ses traits un air de résolution et de défi que le général ne lui connaissait pas, elle le regarda fixement.

Pour la première fois de sa vie, M. de Montalais éprouva auprès de cette femme, qu'il avait toujours tenue sous le poids de son autorité, un sentiment de timidité qui était presque de la crainte.

Connaissait-elle le drame qui s'était joué dans cette salle après son départ ?

Si elle l'ignorait, comment son cœur de mère supporterait-il l'effroyable nouvelle ?

Et muets, tous les deux, ils se regardèrent l'un l'autre, cherchant à découvrir leur mutuelle pensée.

La première, Mme de Montalais rompit le silence.

— Êtes-vous heureux, monsieur ? s'écria-t-elle frémissante.

Votre orgueil est-il enfin satisfait ? ou bien faut-il d'autres victimes ?

Stupéfait de ce dur langage, de ce ton âpre et amer, de cette attitude hautaine chez une créature d'habitude si soumise et si douce, mais attribuant ce changement à la douleur qu'elle devait ressentir, le général ne répondit rien.

— Ainsi donc, poursuivit la marquise d'une voix d'abord contenue, mais qui montait par degrés, ainsi donc vous avez osé vous armer de votre autorité paternelle pour condamner à la mort votre fils, — l'unique enfant qui nous restait !

Et pourquoi ?... Parce qu'il fut plus malheureux que coupable !

Vous le savez aussi bien que moi, il est innocent du crime que vous lui avez ordonné d'expier !

... Vous avez feint de croire à l'accusation calomnieuse d'une femme de rien, d'une créature perdue, afin d'assouvir contre votre fils votre haine impie et sacrilège !

... Oh ! ne protestez pas !... j'étais là, derrière cette tapisserie... et j'ai assisté à cette entrevue.

J'ai entendu les paroles que vous avez prononcées.

Et Gontran, mon Gontran, toujours sous votre terreur, a répondu qu'il vous obéirait.

... Mais quel homme êtes-vous donc ?

Après tout, si le malheureux enfant a commis des écarts de conduite, des égarements des fautes même, qui en est responsable, monsieur, dites, qui, sinon vous ?

— Moi ! balbutia le général, moi !... responsable... des fautes...

Il ne put achever, les paroles s'étranglaient dans sa gorge.

Mais la marquise, avec une croissante véhémence :

— Oui, vous ! s'exclama-t-elle.

Un peu d'affection ou seulement de sollicitude et d'indulgence aurait pu détourner Gontran de la voie funeste dans laquelle il s'était fourvoyé...

Si vous avez été pour lui un guide, un protecteur, un vrai père, enfin, il serait devenu un tout autre homme.

Mais non ! Dès sa naissance, vous lui avez préféré son frère aîné.

A l'un toutes vos tendresses, à l'autre vos rebuffades, vos odieuses sévérités.

— Madame ! clama le général plus attristé qu'indigné par ce flot de paroles amères, injustes et durs reproches.

— Oh ! je parlerai dit Mme de Montalais en le regardant en face.

Le temps est passé, monsieur le général, marquis de Montalais, où votre femme tremblait devant vous !

Votre barbarie a tué toute crainte !

Aujourd'hui, je n'ai plus peur de vous, ni de rien !

Elle s'exaltait en parlant.

La bravade était dans ses yeux, sa voix avait des inflexions menaçantes.

Avec accablement, M. de Montalais s'était laissé tomber dans un fauteuil.

Inclinant la tête sur la poitrine et fermant les yeux, il laissa échapper un sourd gémissement.

Il souffrait dans sa douleur muette, le malheureux, il souffrait atrocement.

Mais Mme de Montalais demeura indifférente au spectacle de cette détresse.

— Où est le papier ? demanda-t-elle sur un ton péremptoire.

— Le papier ? répéta le général... que voulez-vous dire.

— La lettre que vous avez dictée cette nuit à Gontran.

— Que voulez-vous en faire.

— Donnez-la moi, fit toujours impérieuse, Mme de Montalais.

— Non ! répondit l'autre.

— Pourquoi ?

Cette fois, le général ne répondit rien.

Un nouveau et pénible silence s'établit entre le mari et la femme.

Le jour, cependant, complètement levé, épandait sur la fenêtre ouverte un ruissellement de lumière mobile.

Les oiseaux, éveillés de leur nocturne repos, égrenaient leurs chansons matinales auxquels se mêlait le strident clairon du coq.

Dans la cour, les voix des gens de service, palefreniers et garçons d'écurie, l'ébrouement des chevaux, le jappement des chiens de garde, toutes les rumeurs effarées de la vie commençant, se faisaient entendre.

Et dans la salle aux ancêtres, le général, courbant sa tête vieillie de dix ans, la marquise livide, farouche, tragique, semblaient en ce joyeux renouveau de journée deux sinistres figures détachées d'un mauvais rêve.

— Écoutez-moi, monsieur, dit enfin Mme de Montalais, et comprenez-moi.

Je suis venue ici pour vous empêcher de commettre le plus monstrueux des attentats.

Vous n'enverrez pas cette feuille au Parquet! Non, vous ne l'enverrez pas!

Vous ne jetterez pas cette souillure sur le nom de Montalais!

Ce nom m'appartient, vous me l'avez donné, je l'ai accepté avec orgueil.

Toute ma vie je me suis efforcé de le porter dignement.

J'ai gardé intact le dépôt d'honneur confié à ma garde.

Et vous voulez aujourd'hui faire entrer l'opprobre dans votre maison!

Un Montalais convaincu d'un crime!

Un Montalais devenu pour tous un objet de mépris et de réprobation!...

Y songez-vous?

... Quoi! tout l'orgueil de votre race ne se révolte-t-il pas en vous?

Le général releva son front et leva sur sa femme des yeux hagards.

—Madame, fit-il avec effort, épargnez-moi, de grâce!

Croyez-vous que je n'ai pas souffert, que je ne souffre pas autant et plus que vous?

Croyez-vous que les mêmes tentations n'ont pas assailli mon cœur de père?

Mais le devoir, l'honneur exigent la réparation d'un épouvantable forfait.

Fabien Daubray!...

—Eh! que vous importe ce Fabien? interrompit-elle impétueusement.

Croyez-vous que la partie entre lui et nous soit égale?

Croyez-vous que l'opprobre sous lequel sombrerait à jamais l'honneur de toute notre race puisse l'atteindre de la même manière?

Allons donc!

... Il vous sera facile, plus tard, de le dédommager des ennuis qu'il aura subis!

En les faisant riches, lui et les siens, vous aurez amplement réparé le mal et satisfait vos scrupules.

La malheureuse! dans le paroxysme de sa passion maternelle, elle ne comprenait même pas ce qu'avaient d'odieux ces paroles, ce qu'avait d'infâme cette proposition... payer plus tard Fabien Daubray pour son martyre, le dédommager à prix d'argent de la ruine de toute sa vie d'honnête homme!

—Voyons, mon ami, poursuivit la marquise, en adoucissant sa voix, un bon mouvement.

C'est votre femme, la mère de vos enfants qui vous implore.

... Faut-il que je me mette à vos genoux pour vous émouvoir?

Le général eut un geste de douloureuse indignation.

—Assez! Marie-Thérèse! assez, je vous en conjure! s'exclama-t-il.

J'ai besoin de tout mon courage, de toute mon énergie!

Ne voyez-vous pas que vous me torturez comme à plaisir?

A ce moment, des pas légers courant dans le couloir se firent entendre.

En même temps, une voix argentine chantait à tue-tête:

*J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir le romarin.
Gentils coquelicots mesdames,
Gentils coquelicots nouveaux.*

—Noëla! murmura la marquise, c'est Dieu qui l'envoie!

Et elle courut ouvrir la porte.

Aussitôt Noëla, rose et souriante dans sa robe blanche, entra dans la pièce.

—Bonjour, grand-papa! Bonjour grand-maman! fit-elle joyeusement.

Déjà levés! et moi qui comptais vous faire une surprise...

Puis, comme on ne répondait pas à son bonjour, elle fut prise d'inquiétude:

—Que vous êtes tristes! fit-elle...

Seriez-vous fâchés ensemble?

—Viens par ici, mon enfant, lui dit Mme de Montalais.

Et prenant la main de la fillette, elle la conduisit vers la table.

—Regarde, mignonne, tu vois ce papier?...

Ton grand-papa voulait t'envoyer à des gens qui nous feraient, à toi et à nous tous, beaucoup de mal!

Demande-lui d'avoir pitié de toi. Il t'écouterait peut-être.

Moi, il ne peut même pas entendre mes supplications!

Noëla regarda attentivement sa grand-mère puis se retournant vers le général.

Toujours affaissé dans son fauteuil, M. de Montalais demeurait immobile.

La fillette s'approcha de lui et, doucement, timidement:

—Grand-papa, dit-elle, tu veux me faire du mal?

... Ce n'est pas vrai, dis?

Et se hissant sur la pointe de ses petits pieds, elle entoura de ses bras le cou du vieillard et leva le visage pour l'embrasser.

Mais pour la première fois de sa vie le général parut insensible aux caresses de sa petite-fille.

Alors, pleurant à moitié:

—Grand-papa, s'écria Noëla, tu ne veux pas m'embrasser!

... Tu ne m'aimes donc plus?

Ce naïf reproche parut réveiller le vieillard de sa torpeur.

Il ouvrit les bras, serra la fillette contre son cœur, et la couvrit de baisers passionnés.

Mme de Montalais, cependant, s'était rapprochée de l'enfant.

—Noëla, enjoignit-elle, prends cette feuille de papier.

Très étonnée, la petite fille regarda son grand-père comme pour l'interroger.

Mais le vieillard avait refermé les yeux et paraissait absorbé dans ses pénibles réflexions, ne rien comprendre de ce qui se passait autour de lui.

—Prends ce papier, répéta Mme de Montalais.

La fillette s'approcha de la table et ramassa la lettre de Gontran.

—Et, maintenant, reprit la marquise, déchire ce papier!

Noëla parut hésiter.

—Fais ce que je te dis!

Toujours indécise, l'enfant tournait et retournait la feuille entre ses doigts.

—Déchire donc! ordonna pour la seconde fois Mme de Montalais.

Et saisissant les menottes qui tenaient le papier, la marquise le déchira elle-même.

Les morceaux tombèrent à terre.

Prestement, Mme de Montalais les ramassa et les déchira en mille pièces.

Comme réveillé en sursaut, le général se redressa:

—Qu'avez-vous fait, madame! s'écria-t-il, qu'avez-vous fait?

—Ce que j'ai fait? répliqua la marquise, j'ai sauvé l'honneur du nom que porte Noëla, une Montalais, la fille de votre fils aîné.

—Ah! madame! Vous avez commis une abominable action, vous...

Mme de Montalais l'interrompit. Ironique, presque souriante:

—Ma conscience est tranquille, monsieur, fit-elle, subitement apaisée.

Tout est sauvé.

Gontran n'a plus rien à craindre de votre colère.

Elle fit une courte pause.

Puis, sortant de sa poche un revolver elle le tendit au général.

—Voici l'arme, dit-elle d'une voix brève, que dans votre folie parricide vous avez osé placer entre les mains de votre fils.

C'est moi, entendez-vous, moi qui l'ai arrachée de ses doigts.

Il est parti!

—Parti! clama le général, parti...

Cela vous chagrine? fit-elle froidement.

Eh bien! oui, il n'est pas mort, comme vous l'auriez souhaité.

M. de Montalais se dressa de toute sa hauteur et un cri pareil à un rugissement s'échappa de ses lèvres.

Soudain, une rougeur violacée s'épandit sur son visage, ses yeux s'injectèrent de sang, sa bouche se tordit en un convulsif rictus.

Un spasmodique tremblement contracta sa poitrine.

Pendant quelques secondes, haletant, hoquetant, le malheureux s'efforçait en vain de respirer.

Mais brusquement il tomba comme une masse sur le parquet, évanoui.

Une demi-heure plus tard, un médecin mandé à la hâte, se tenait au chevet du malade.

Durant plusieurs heures, celui-ci ne donna plus signe de vie.

Vers le soir, grâce à d'énergiques révulsifs, le malade ouvrit enfin les yeux.

Lentement, il promena autour de lui un regard étonné.

L'abbé Laurent, Mme de Montalais, la petite Noëla veillaient, tout en pleurs, autour de son lit.

Les reconnut-ils?

Oui, sans doute, car de la main il voulut leur adresser un geste d'amitié.

Mais son bras demeura figé le long de son corps.

Et soudain un susurrement confus, un incohérent bégaiement s'échappa de ses lèvres inertes:

—Gontran... Daubray... Honneur...

A minuit, quand après une journée de larmes, d'angoisses, mêlées aussi de remords, Mme de Montalais sortit de la chambre du malade, elle fit signe au médecin de venir la rejoindre.

—Eh bien, docteur, demanda-t-elle anxieusement, y a-t-il quelque espoir?

L'autre poussa un soupir et, très grave:

—Armez-vous de courage, madame la marquise, dit-il.

La vie n'est plus en danger, mais la paralysie est à peu près complète!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

Ce jour-là, 17 août 1891, quinze ans après les événements que nous avons relatés plus haut, l'hôtel Continental était illuminé sur toute sa façade.

Dans une des vastes salles de ce palais caravansérail, une cinquantaine de convives, hommes et femmes, en toilette de gala, banquettaient à grand renfort de toasts.

La salle elle-même était pompeusement décorée de fleurs, de tentures rouges, de drapeaux tricolores et une musique militaire la faisait retentir, par intervalles, des sonorités de ses cuivres et du ronflement de sa grosse caisse.

Ce soir-là, la Société géographique et coloniale fêtait le retour du jeune et déjà fameux explorateur Jacques Châtel, lieutenant dans la légion étrangère.

Depuis plus de huit jours, il n'était bruit dans toute la presse que de son retour en France et des exploits qu'il avait accomplis en Afrique.

Les revues et journaux illustrés, les vitrines des magasins exposaient son portrait.

Les feuilles les plus diverses et de toutes nuances politique donnaient des détails sur les voyages, aventures et découvertes du hardi explorateur.

Les éloges les plus enthousiastes accompagnaient ces récits.

Ils racontaient comment Jacques Châtel, avec une petite troupe de cinquante tirailleurs sénégalais, s'était frayé un chemin à travers les broussailles et les marécages qui s'étendent du Haut-Oubanghi à la rivière Chari.

Ils décrivaient les effroyables dangers que le jeune et vaillant voyageur avait affrontés parmi les populations anthropophages ou fanatiques d'islamisme; bravant les privations, les fièvres, les maladies de toutes sortes avant de parvenir sur les bords encore peu connus du lac Tchad.

On disait aussi comment, après une année d'indicibles souffrances, l'explorateur avait pu regagner à travers l'Afrique le Niger d'abord, la côte de la Guinée ensuite.

Là, ajoutait-on, à Konakry le lieutenant Châtel avait trouvé une décoration de la Légion d'honneur qui depuis quelque temps l'y attendait.

Oui, mais qui était ce Jacques Châtel?

Officier de la Légion étrangère! Pourquoi?

On savait que cinq ans auparavant il s'était engagé dans le régiment qui tient garnison à Bel-Abbès.

Il était presque aussitôt parti pour le Tonkin.

Dans une série de combats contre les Pavillons-Noirs, il avait péniblement gagné ses galons d'abord, son épaulette ensuite.

De retour en Algérie, sans prendre même un semestre de repos, il s'était proposé pour faire l'exploration du Tchad.

Et maintenant, après dix-huit mois de campagnes couronnées d'un éclatant succès, on le fêtait à Paris.

Anémié par les fièvres, blessé d'ailleurs dans une rencontre et portant encore une cicatrice qui lui traversait le front, Châtel avait sollicité et obtenu une congé de convalescence.

—Oui, disaient quelques envieux, tout cela est fort beau.

Mais pourquoi cet engagement comme soldat dans la Légion étrangère?

Une auréole de mystères enveloppait le lieutenant et irritait les curiosités.

Les suppositions les plus saugrenues, les bruits les plus fantastiques allaient leur train.

Les uns soutenaient qu'un roman d'amour, suivi d'un duel, avait déterminé le jeune homme à prendre du service dans un corps où l'on n'est pas obligé de donner son vrai nom.

D'autres, enfin, et ceux-là étaient le plus grand nombre, attribuaient sa détermination à quelque brouille de famille.

Quoi qu'il en soit, nul journal, nulle revue n'avaient pu donner la moindre indication sur la famille et les antécédents de Jacques Châtel.

Et, joyeux, bruyant, à chaque instant coupé par les fanfares, le banquet en l'honneur de l'explorateur touchait à sa fin.

On était au dessert.

Soudain, M. le comte de Marcillac, président de la Société géographique et coloniale, se leva.

Le verre à la main, il se tourna vers le lieutenant Jacques Châtel, assis à sa droite, et prononça le toast suivant:

—A la santé du lieutenant Jacques Châtel, notre jeune et déjà si illustre convive.

Messieurs, les exploits, les héroïques faits d'armes, la carrière glorieuse de notre hôte peuvent servir d'exemple et d'encouragement à tous les Français.

Oui, je voudrais qu'animés comme lui du noble amour de la patrie, beaucoup de nos compatriotes cherchent à planter le drapeau de notre France bien-aimée dans les plus extrêmes limites du monde!

A la santé de Jacques Châtel! répétèrent en se levant les autres convives.

A son tour le héros de la fête se leva.

Le jeune gamin que nous avons vu autrefois tout en pleurs, sous les insultes de ses camarades, à l'Institut Industriel Commercial Maritimes, était devenu un homme de vingt-cinq ans.

Grand, vigoureux, bien découplé, l'allure martiale, le visage fortement bronzé par les intempéries, l'œil à la fois ferme et doux, avec, dans sa physionomie, un air de froide intrépidité, d'enthousiaste ardeur, de loyauté et de franchise qui prévenait en sa faveur et inspirait la confiance, tel était le lieutenant de la Légion étrangère Jacques Châtel.

Toutefois, sous leur lucide rayonnement, ses yeux étaient souvent traversés par un regard d'intime mélancolie.

On eût dit le reflet de quelque mystérieux et ineffaçable regret, caché au fond de son âme et prêt à remonter à la surface sous le premier choc des émotions un peu vives.

Il était revêtu de l'uniforme de la Légion étrangère et sur sa poitrine, à un ruban rouge, pendait la croix d'honneur.

—Messieurs, fit-il d'une voix claire et vibrante, je voudrais pouvoir vous dire à quel point votre accueil si chaleureux me touche et m'émue.

Mais je ne suis qu'un soldat, plus prompt à manier l'épée qu'habile à exprimer mes sentiments.

Merci et encore merci, Messieurs!

Je bois à votre santé et à celle de vos familles.

La série des toasts continua.

Il y en eut de longs, de courts, d'éloquents, de naïfs, mais tous vibrants et sincères dans leur différence.

Enfin on allait quitter la table quand une voix nasillade, et dont l'accent dénonçait un étranger, passa pardessus la table et apostropha le président.

—Mister speaker, permettez à un fils de la libre Amérique de parler aussi.

C'était un petit homme court, massif et trapu, à la face illuminée et comme vernie par des libations trop prolongées, aux yeux allumés.

À côté de lui se tenait une assez jolie jeune fille très blonde.

La tapageuse excentricité de sa toilette, son regard hardi, sa tenue très libre, tout en elle trahissait la miss américaine, indépendante et décidée.

Le président consulta du regard l'assistance déjà fatiguée de tous ces excès d'éloquence.

Mais sans attendre qu'on lui accordât la parole, le petit homme s'était levé, son verre de champagne à la main.

—Ladies and gentlemen! je suis un Américain, un Yankee, comme vous dites; un compatriote de Washington et de Lincoln.

Aussi suis-je franc et loyal.

Franchement et loyalement je parlerai, ladies and gentlemen!

Il fit une pause, comme pour entendre les "hear hear".

Mais seulement quelques murmures d'approbation polie circulèrent dans la salle:

Il reprit:

—Ladies and gentlemen! j'ai beaucoup connu le grand traveller Stanley, Jacques Châtel lui ressemble!

Ah! ce dear Châtel! je l'ai connu quand il était un véritable petit lad.

Dès le premier regard j'ai deviné qu'il valait son dollar.

Et c'est dans mon vaisseau, ladies and gentlemen, dans le "Lively-Fanny" qu'il a complété son éducation.

Je l'ai aimé comme un fils à moi.

Je voulais l'adopter, en faire un enfant de la libre Amérique, mais il s'est refusé, voulant, disait-il, demeurer Français.

J'approuvai, sans comprendre.

Pourtant, malgré son refus, nous sommes restés d'excellents amis.

Ladies and gentlemen! je ne suis pas un orateur, mais foi de Ben Jefferson, je vous dis ceci: Châtel est un bon, a very good fellow.

Il est mon œuvre, et j'en suis fier.

Je réclame ma part de vos félicitations.

A la santé de vous tous, ladies and gentlemen!

Hip! hip! hurrah!

Et d'un seul trait, il lampa son verre de champagne.

Très surpris, chacun se regardait.

Quelques ricanements se faisaient entendre.

On regardait aussi le lieutenant Jacques Châtel.

On s'attendait à le voir sourire, comme le reste de l'assemblée.

Mais, à l'étonnement général, Châtel se leva civilement.

Très grave, il s'approcha du grotesque personnage, et lui tendant les deux mains :

—Oui, mon bon Jefferson, fit-il d'une voix émue, vous avez été un père pour moi; je vous dois beaucoup, je ne suis pas un ingrat.

Vous êtes et serez toujours le meilleur de mes amis.

Cette fois, les applaudissements éclatèrent.

—Bien, très bien, Jacques, approuva la jeune blonde assise auprès de Jefferson.

—Vous ne rougissez pas de mon oncle Ben, je suis contente de vous.

—Je vous disais, ladies and gentlemen, qu'il était un bon good fellow! s'écria l'Américain ravi.

Durant ce colloque, chacun avait quitté la table.

Tout le monde s'était dispersé, qui dans le fumoir, qui dans les salons adjacents.

La fête était d'ailleurs terminée et la musique avait cessé ses fanfares.

M. Ben Jefferson, à son tour, avait gagné le fumoir.

Là, allongé et se dandinant dans un fauteuil à bascule, il fumait avec délice un long cigare de la Havane.

En même temps il dégustait une série ininterrompue de petits verres.

Toutes les liqueurs de l'ancien comme du nouveau monde se succédèrent à la file dans son gosier.

Parfois, cependant il exhalait un long soupir non de contentement, mais de regret.

—Quelle pitié, murmurait-il, que dans ces pays arriérés du vieux monde, en France, à Paris, on ne puisse goûter après son repas la reine des liqueurs, le "bourbon"!

Jacques Châtel, pendant ce temps, était fort entouré.

M. de Marcillac le pressait de questions.

Le président de la Société géographique et coloniale était un homme parvenu déjà entre deux âges.

Ancien officier de marine, il s'était démis de son grade à la suite de discussions politiques avec son ministre.

Auteur de nombreux et savants mémoires, ouvrages divers d'histoire et de géographie, il avait un beau renom de savant dans ce monde spécial qui s'occupe d'explorations et d'explorateurs.

Aussi la Société géographique et coloniale l'avait-elle élu cette année-là, pour président.

Au surplus, on ne connaissait pas grand chose de sa vie privée.

Très entiché d'idées légitimistes, vivant de préférence dans le milieu restreint du noble faubourg, il frayait peu avec ses confrères et ne les voyait guère que dans le local de la Société, aux jours de séance.

On le savait pourtant marié, et marié malgré une forte disproportion d'âge, à une

femme jeune encore, très riche, assurait-on, appartenant à une famille de magistrats.

Son beau-père, quoique très âgé, siégeait encore à la cour de cassation.

C'était lui, M. le comte de Marcillac qui, dans son enthousiasme pour les hauts faits de Jacques Châtel, avait organisé le banquet.

Il était venu le chercher à la gare du P.-L.-M. à sa descente du train, l'y avait harangué, et sans même lui laisser une minute de répit, il l'avait conduit à l'hôtel Continental.

—Monsieur Châtel, disait-il en ce moment, combien de temps comptez-vous demeurer à Paris?

—Trois ou quatre mois, pour le moins, répondit Jacques. J'ai un congé de semestre; je ne compte rejoindre mon régiment qu'à la fin de ce congé.

—Eh bien, mon cher explorateur, fit M. de Marcillac, vous allez trouver à Paris une canicule encore plus implacable que celle qui sévit au Congo et sur les bords de l'Oubanghi.

A votre place, je préférerais aller me refaire les poumons à la campagne.

—J'y ai bien songé, répondit le jeune homme. Mais où?

La bourse d'un simple lieutenant n'est pas bien grosse.

—Vous ne pouviez dire un mot qui vous fit plus d'honneur, dit avec courtoisie le président.

Mais les lieutenants qui se nomment Jacques Châtel trouvent dans nos châteaux des amis trop heureux de les recevoir.

Jacques s'inclina.

M. de Marcillac reprit :

—Voulez-vous nous faire l'honneur et le plaisir, à Mme de Marcillac et à moi, de venir passer une quinzaine de jours en Normandie?

—En Normandie? répéta Jacques avec une certaine émotion.

—Oui, monsieur, dans une propriété de mon beau-père, M. le conseiller de Virville.

Cette fois, Jacques ne put réprimer un tressaillement.

—Virville! le conseiller Virville! balbutia-t-il en rougissant.

—Oui, l'ancien président à la Cour de Rouen, aujourd'hui conseiller à la Cour de cassation.

Son nom, je le vois, ne vous est pas inconnu?

—En effet, murmura Jacques, il m'est connu... très connu!

—Alors, mon cher explorateur, je compte sur votre bonne visite?

Jacques Châtel parut un instant réfléchir.

Puis, d'une voix légèrement tremblante :

—Non, monsieur, veuillez agréer mes remerciements.

Mais j'ai des engagements antérieurs et ne puis disposer de mon temps.

—Je le regrette, fit avec une certaine hauteur M. de Marcillac.

La conversation prit fin et les deux hommes se séparèrent.

L'hésitation, le trouble même du lieutenant Châtel n'avaient pas échappé à M. le comte de Marcillac.

Surpris d'abord, bientôt froissé de se voir éconduit dans ses politesses, il resta un instant silencieux.

Son regard suivait Jacques, que d'autres membres de la Société avaient accaparé.

—Tiens, tiens, se disait le président, voilà qui est fort bizarre.

De famille inconnue, m'a-t-on dit, adopté, autant que j'ai pu comprendre par ce grotesque Américain et cependant connaissant le nom de Virville, même paraissant le connaître beaucoup.

Voilà qui corse encore le mystère du personnage.

Il faudra que j'interroge mon beau-père aussitôt que je le verrai.

Et Ben Jefferson poursuivait le cours de ses libations.

Chartreuse, curaçao sec, kummel, bénédictine, rhum, kirch, cognac et fine, très apoplectique, il commençait à s'assoupir.

Une petite main gantée s'abattit sur son épaule et se mit à le secouer vigoureusement.

C'était la jeune Américaine, qui venait de se risquer dans les fumées du fumoir, où, d'ailleurs Jefferson était demeuré tout seul.

—Oncle Ben! cria la jeune miss, il se fait tard!

Allons à la maison!

—All right, Minnie, répondit l'autre.

—Old drunkard (vieux ivrogne), reprit Minnie, vous m'avez menti!

—Moa, moa, mentir?

For shame, Minnie! pouvez-vous pâler ainsi?

—Parfaitement! fit Minnie d'un air boudeur, vous m'aviez annoncé un bal et on ne danse pas!

Quelle fête assommante!

Ben Jefferson poussa un bruyant et profond soupir.

—Moa aussi, ma chère Minnie, je suis déçu, très déçu.

J'espérais pouvoir tailler une banque après le repas.

Mais non, rien.

Ah! on ne s'amuse bien qu'en Amérique.

Partons, rentrons chez nous.

Il se leva et, malgré ses copieuses libations, sortit sans tituber du fumoir.

Entré dans un des salons encore plein de monde, il aperçut Jacques dans un groupe.

Il l'interpella à haute voix :

—Holà! Châtel! come along! Nous allons rentrer chez nous!

Chacun se mit à rire.

Quant à Jacques, tout en riant lui-même, il s'approcha de l'Américain.

—Vous voulez rentrer chez vous, mon ami? demanda-t-il.

—Oui, et je vous emmène.

Il est entendu que vous allez demeurer chez nous tout le temps que vous resterez à Paris.

—Vous êtes bien bon, fit Jacques, mais j'ai arrêté une chambre à l'hôtel et...

—Pas un mot : vous êtes "my guest" (mon hôte). Quant à vos bagages, on les enverra chercher demain.

Et prenant le bras de Châtel, Ben Jefferson l'entraîna dans la salle.

Bientôt Minnie s'enveloppait d'une sortie de bal; son oncle endossait son pardessus et tous les trois sortirent de l'hôtel.

—Tom! cria Jefferson apostrophant un des cochers dont la voiture stationnait devant la porte.

Une élégante victoria attelée de deux superbes chevaux s'avança. En même temps, un valet de pied ouvrait la portière.

—Voilà mon fiacre à moi! s'écria l'Américain avec un gros rire.

Montez, Minnie; montez, Jacques.

Puis s'adressant au cocher :

—A la maison, et vivement, s'il vous plaît!

Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêtait à l'hôtel du Trocadéro, devant une haute maison à six étages, surmontée d'une toiture en forme de dôme.

C'était l'hôtel qu'habitait M. Ben Jefferson.

Il était riche aujourd'hui, très riche, l'ancien patron de la "Lively-Fanny".

La voiture pénétra sous une porte cochère et les trois personnages entrèrent dans la maison.

Sur le palier de l'hôtel attendaient deux grands diables de laquais poudrés à l'anglaise, c'est-à-dire les cheveux collés de pomma-de, saupoudrés de farine blanche, avec une raie au milieu de la tête.

Chacun d'eux tenait un candélabre d'argent à la main.

Aussitôt, ils précédèrent l'opulent Jefferson, ni plus ni moins qu'un directeur de l'Opéra ou de la Comédie-Française quand il exhibe les beautés de son théâtre à quelque roi ou à quelque empereur.

curiosités glanées dans tous les pays qu'avait visité Ben Jefferson, donnaient à cette pièce l'aspect d'un immense bazar.

Une profusion de plantes tropicales, véritable forêt, dressaient vers le plafond leurs sommets empanachés sur lesquels la radian-ce un peu dure de la lumière électrique met-tait des reflets criards.

Quelques animaux égayaient ce décor fan-tastique.

C'était des oiseaux des îles dans des cages suspendues aux rameaux des palmiers, un superbe kakatoès bleu et vert huppé de jau-ne, se balançant sur un perchoir de bambou, deux ouistitis se chamaillant en poussant des



—Old drunkard, reprit Minnie, vous m'avez menti!

De hardies et heureuses spéculations sur les blés l'avaient en quelques années mis à la tête d'une fortune considérable.

Suivant l'expression américaine, il valait à présent plus de soixante millions.

Mais n'étant en son pays qu'un "new rich" (nouveau riche), c'est-à-dire n'appartenant pas à cette burlesque aristocratie du Nouveau-Monde qui s'intitule "old rich" (vieux riche), Ben Jefferson s'était vu dédaigner par la haute société de New-York ou de Boston.

Quittant donc son pays, il avait résolu de finir ses jours en Europe.

Après avoir quelque temps hésité entre l'Italie et la France, il avait fixé son choix sur Paris.

—Venez. Châtel, lui disait Jefferson tout en s'amusant de l'air stupéfait de son compagnon, tout cela n'est rien!

Vous allez en voir bien d'autres, my dear fellow.

Mais ce soir, nous allons causer dans mon réduit.

Et le prenant familièrement par le bras, il l'entraîna vers une galerie, ouvrit une porte et introduisit Jacques dans un vaste hall occupant au rez-de-chaussée toute la longueur de la façade.

Wonderful, le réduit de l'ex-capitaine de la "Lively-Fanny!"

Des tentures orientales, de riches tapis de Smyrne, des meubles japonais, des bibelots indiens, des armes exotiques, toutes sortes de

cris aigus, un chat angora ronronnait auprès d'un scotch-terrier.

—Eh bien, Jacques, comment trouvez-vous mon réduit? demanda Jefferson.

—Beautiful! répondit le jeune homme en regardant autour de lui.

Le visage de Jefferson s'épanouit dans un sourire de triomphe.

Il s'assit dans un fauteuil, et de la main faisant signe à Châtel de prendre place, il reprit :

—Demain, mon cher, je vous montrerai tout l'hôtel.

Ah! vous verrez comme il est beau, confortable, luxueux, riche, riche surtout!

Mais hélas! ajouta-t-il avec un sourire, j'y manque d'air.

Il est petit, mon home, beaucoup trop petit; ne le trouvez-vous pas ?

—Comment! s'écria Jacques, autant que j'ai pu en juger d'un rapide coup d'œil, la maison a six étages.

Il me semble que pour un veuf sans enfant, c'est plus que suffisant.

—Pshaw! qu'est cela, six étages... une niche à chien, mon cher.

Parlez-moi des maisons à vingt-cinq étages, comme à Chicago.

Quant à mon état de... célibataire, il n'est que transitoire.

—Quoi! vous auriez l'intention de vous remarier? s'écria Jacques.

Pendant ce temps, Mlle Minnie essayait devant la glace une nouveau chapeau arrivé durant son absence à l'hôtel et laissé par les domestiques dans le hall.

A la dernière question de Jacques, elle se retourna :

—Oui, Jim, fit-elle en riant, cet "old sea dog" (vieux loup de mer) est tombé en amour!

Il veut se marier de nouveau.

Oh! pauvre tante Fanny! oubliée déjà!

L'ex-capitaine prit un air scandalisé.

—Vous oubliez, Minnie, que Fanny est morte depuis dix ans.

Dix ans de larmes ont toujours suffi, en toute contrée, pour pleurer les morts.

Et puis, ajouta-t-il en redressant sa courte taille, on a bon pied, bonne dent, bon œil, même de la jeunesse.

Je n'ai que cinquante-huit ans, et

—Oh! la bonne blague! interrompit irrévérencieusement Minnie.

Voilà cinq ans, au moins, que vous parlez de vos cinquante-huit ans!

—Raison de plus, répondit Jefferson pour que je les aie bien.

Quant à mon nouveau choix, Fanny elle-même l'approuverait...

—Non! non! jamais! s'écria énergiquement Mlle Minnie.

Jacques, prévoyant une scène entre l'oncle et la nièce et voulant l'empêcher :

—Et c'est une Américaine que vous voulez épouser? demanda-t-il.

—Non, répondit M. Jefferson, je connais l'amour de la femme américaine.

Maintenant, je veux apprendre celui de la Française.

—Ah! toujours à l'affût des découvertes, capitaine! fit Jacques en souriant.

Et, sans indiscretion, quel est le nom de votre conquête?

—La baronne de Valmondois! fit en se rengorgeant Jefferson.

—Valmondois! baronne de Valmondois! répéta Jacques, je ne connais pas ce nom.

Il est vrai qu'ayant vécu si longtemps hors de la France, je connais peu de choses de mon pays.

—Ah! mon cher! s'écria l'Américain, si vous saviez quelle femme!

Grande dame jusqu'au bout des ongles, old gentry (vieille noblesse), belle, intelligente, pleine d'esprit et de cœur!

Et, mon cher Jacques, elle m'aime! elle m'adore!

—Oh! you foolish fellow! s'écria Minnie, elle a surtout l'amour de vos dollars!

Indigné, Ben Jefferson allait se récrier.

Jacques l'interrompit.

—Et, comment, capitaine, avez-vous fait connaissance de votre baronne?

—C'est Dieu lui-même qui me l'a adressée! répliqua Jefferson.

Elle est venue un matin quêter pour une œuvre de charité.

Oh! cher Jacques, quel éblouissement soudain pour moi.

Imaginez-vous, mon vieux, une statue belle comme celles qu'on voit sur les squares de New-York, et vivante encore!

Des cheveux couleur de vos louis d'or français.

Des yeux! ah! des yeux!... une nuance divine: tantôt bleus comme le saphir, tantôt verts comme l'émeraude.

Il s'arrêta, comme suffoqué par l'émotion.

Minnie haussa les épaules :

—Peuh! Quel enthousiasme!

En fait de saphirs et d'émeraudes, elle a d'assez jolis écrins.

Oh! ils sont beaucoup plus beaux que ses yeux, indeed!

Elle me les a fait voir et, là, j'ai sincèrement admiré.

Un collier d'émeraudes, surtout, m'a ravie.

C'est m'a-t-elle dit, un joyau antique, héréditaire.

(A suivre)

GRATIS - POUR VOUS, MESDAMES! - GRATIS

Embellissez votre poitrine en 25 jours, grâce au

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Toutes les femmes doivent être belles et toutes peuvent l'être, avoir une belle poitrine, être grasses, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du *Réformateur*. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique. Le *Réformateur* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies ou qui n'était pas développée.

Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue en même temps à chasser la *nervosité*, *neurasthénie*.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, Paro Lafontaine, MONTREAL

Département 2

Boîte postale 2353





GRAND ROMAN POPULAIRE

LES DEUX ORPHELINES

Par A. d'ENNERY



No 3

(Suite)

VI

Malheureusement les soins du médecin spécialiste demeurèrent inefficaces. Rien ne put rendre la vue aux beaux yeux de l'orpheline!... Au bout de quelques semaines, il fallut bien, hélas! se rendre à l'évidence. Louise était complètement aveugle!

Les natures fines et délicates ne sont pas assurément les moins courageuses; et notre jeune amie en donna une preuve vraiment touchante. Bien loin de se laisser abattre, elle accepta le fait accompli avec une résignation, un calme, qui surprenait tout le monde.

—Je ne suis pas malheureuse, disait-elle, rien n'est changé; ma vie est la même; je suis avec ma mère, ma sœur... Et si je ne les vois plus avec mes yeux, je les vois avec mon cœur, où leur image est gravée et ne s'effacera jamais!

Et vraiment, quand on la voyait aller et venir dans la maison, s'occuper d'une foule de détails avec tant d'adresse et de grâce; quand on la regardait assise devant son métier qu'elle avait absolument voulu reprendre; quand on l'entendait causer, rire et même chanter comme autrefois, on se demandait si elle n'avait pas raison de dire que rien n'était changé?

Rien! pour elle peut-être! mais pour les autres?

Henriette était profondément affligée du malheur de la Louise, elle comprenait qu'il était de son devoir de le lui adoucir à force de soins et d'affection; mais hélas! elle avait aussi une autre tâche à remplir et plus pénible encore, elle devait soigner sa mère. Les secousses répétées qu'elle venait de subir avaient ébranlé l'équilibre de son âme et de son corps; les crises du cœur dont elle avait toujours souffert, mais à de grands intervalles, étaient d'une fréquence et d'une force qui effrayaient le docteur lui-même; il prévoyait une issue fatale et prochaine. Devait-il prévenir les enfants?

N'était-ce pas les condamner à une souffrance anticipée dont la mère ne manquerait pas de s'apercevoir, ce qui rendrait la situation plus douloureuse encore?

Ne sachant trop à quel parti s'arrêter, le docteur se décida à en causer avec la mère Martin, la vieille amie de la famille.

Un matin, donc, il entra chez elle et il lui avait à peine expliqué le motif de sa visite, lorsque tout à coup on entendit frapper à la porte et, une minute après, Louise effarée pénétrait dans la maison en appelant de toutes ses forces:

—Madame Martin! madame Martin!

—Me voilà, ma petite Louise, qu'y a-t-il donc?

—Ah! venez vite!... venez vite, maman est au plus mal!

Une crise affreuse, elle est tombée sans connaissance: hâtez-vous, moi je cours chez le docteur.

—Inutile, mon enfant, je suis là prêt à vous suivre, répondit celui-ci, ne perdons pas de temps, prenez ma main et venez.

—Ah! vous la sauvez, n'est-ce pas, Monsieur? Dites-moi que vous la sauvez!

En entrant dans la chambre, le docteur comprit, tout de suite, que ses prévisions allaient être réalisées.

Thérèse était mourante.

La supérieure de la Sainte-Enfance lui tenait une main, Henriette agenouillée couvrait l'autre de baisers et de larmes. En voyant Louise rentrer et accourir auprès d'elle, la pauvre femme eut comme un éclair de joie et faisant un effort suprême:

—Henriette, dit-elle, je te la confie!

Puis elle étendit ses deux mains sur la tête de ses enfants, leva les yeux au ciel, et un nom s'échappa de ses lèvres dans un sourire... Michel! Michel!

Ce furent ses dernières paroles et son dernier sourire.

Henriette et Louise venaient de perdre ce qu'elles avaient de plus précieux et de plus cher, ce trésor inépuisable de tendresse, d'abnégation et de dévouement qu'on appelle une mère!

Les deux sœurs étaient maintenant deux orphelines!

VII

Pendant que le malheur s'abattait ainsi sur la famille Gérard, et que les deux enfants, que Thérèse laissait orphelines, se trouvaient abandonnées à tous les hasards de la vie, une autre personne subissait, elle aussi et depuis de longues années, un profond désespoir. Et cependant, à la voir choyée, fêtée, enviée même, on eût été loin de soupçonner ce qui se passait dans son cœur ulcéré.

Dans un boudoir meublé avec le luxe raffiné de l'époque, une dame, très simplement vêtue, venait d'entrer suivie par une jeune fille qui l'aiderait à se débarrasser de sa mantille et de son chapeau dont le voile de mousseline cachait une figure fort belle encore, mais qui portait l'empreinte encore de souffrances morales que le temps n'avait pu effacer.

—Madame paraît fatiguée. Elle sera restée trop longtemps à l'église.

—C'est possible, répondit la comtesse de Linières, ouvrez la fenêtre et levez le store, on étouffe ici...

C'est bien! allez maintenant; s'il vient quelque visite, vous direz que je suis souffrante et que je ne puis recevoir. Monsieur le comte est-il chez lui; il a fait atteler et il est parti.

—Il n'a rien laissé pour moi?

—Si fait, Madame, Monsieur le comte a laissé une lettre qu'il m'avait commandé de mettre sur le guéridon de Madame. La voilà.

La comtesse prit la lettre.

—Je vous sonnerai si j'ai besoin de vous.

—Madame n'est pas dans ses bons jours, disait la camériste en sortant.

Après avoir jeté un regard distrait sur la lettre, la comtesse se décida à l'ouvrir; elle ne contenait que ces quelques mots écrits à la hâte:

“Le Roi me fait demander. Je rentrerai fort tard sans doute; ne vous inquiétez pas.”

*Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.
Commencé dans le numéro du 3 septembre 1921.*



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

—Je n'en sais rien encore, mais certainement avec quelque noble et riche héritière que nous nous chargerons de découvrir.

—Et dont je ferai la connaissance et la conquête en signant notre acte de mariage!

—Cela se voit tous les jours, mon cher, et bien souvent en ne s'en aime que mieux après.

—C'est possible, mais à ce compte-là, mon cher oncle, votre neveu finira vieux garçon.

—Nous en reparlerons en temps et lieu.

Le laquais venait d'entrer tenant un plateau d'argent qu'il présentait au comte.

—Eh! quoi! déjà des cartes!

—Le salon d'attente est rempli de messieurs et de dames qui demandent si monsieur le lieutenant général veut bien les recevoir.

—Eh! bien, comtesse, vous le voyez, voilà les visites et les réceptions officielles qui commencent. Allez, Germain, faites monter dans le salon d'honneur. Vous, chevalier, qui êtes de la famille, offrez votre bras à la comtesse et hâtons-nous.

Roger s'était empressé d'obéir et, tout en suivant le comte, il disait à sa tante, mais à voix basse :

—Vous êtes bien pâle aujourd'hui, chère tante?

—Qu'importe! Dis-moi la vérité, Roger, tu es amoureux n'est-ce pas?

—Amoureux?... pas le moins du monde.

—Alors, c'est le mariage qui te fait peur?

—Encore moins, chère tante; seulement, je vous le jure, je n'épouserai jamais ni un nom ni une dot. J'épouserai, qu'elle soit riche ou pauvre, la femme que j'aimerai, et dont je serai sûr d'être aimé.

—Ah! je le savais bien, répondit la comtesse en lui serrant la main. Roger, tu es un noble cœur!

Et ils entrèrent dans le grand salon où la belle comtesse de Linières prit place à côté de M. le lieutenant général de police.

VII

Le même jour, presque à la même heure, une berline attelée de deux superbes chevaux de poste sortait de Rambouillet se dirigeant au grand trot du côté de Paris. Le postillon faisait claquer son fouet comme un gaillard qui flaire un bon pourboire. Derrière la voiture, un domestique assis sur les bagages fumait sa pipe tranquillement, bien entendu avec la permission de son maître, le marquis de Presles, qui, mollement étendu sur des coussins, paraissait s'ennuyer beaucoup. Il avait pourtant de quoi se distraire : un temps magnifique, la route ombrée par de grands arbres traversait une riche vallée, dont les coteaux boisés répandaient une fraîcheur délicieuse. Ici de braves paysans coupaient les premiers foins, dont les jeunes filles, les jambes et les bras nus, faisaient de grosses meules en chantant à pleine voix les joyeux refrains du pays. Plus loin c'étaient des bergers couchés sous les arbres, confiant à leurs chiens la garde des moutons éparpillés dans les prairies, puis des laitières en train de traire leurs vaches et s'arrêtant pour regarder la riche voiture, ou bien encore des enfants qui la suivaient à la course en jetant des fleurs au monsieur pour avoir un petit sou.

Mais le monsieur restait indifférent, il regardait sans voir, il bâillait sans pouvoir s'endormir.

—Quel voyage insipide! se disait-il. Et quel métier que celui de légataire universel, quand il faut rester la bouche ouverte pour attendre la caille rôtie qui n'y tombe jamais! Comme si deux ou trois millions qui m'arriveront. Dieu sait quand, valaient toute la peine que je me donne! Ah! mon cher Paris!... bon beau pavillon de Bel-Air, quand j'aurai revu tes bosquets embaumés et les nymphes qui m'y attendent, le diable m'emporte si je te quitte encore!

Puis, cédant à un mouvement d'impatience, le marquis se redressa en appelant son domestique.

—Lafleur, as-tu ma boîte à parfums?

—Oui, Monsieur, elle est dans votre sac de nuit.

—Ouvre-la et passe-moi vite un flacon de musc. Cette odeur de foin me porte sur les nerfs. Et cette route qui n'en finit pas! Holà! Eh! postillon! Est-ce que vos chevaux s'endorment!

—Oh! Monsieur veut rire, nous marchons un train d'enfer. C'est pas comme le coche qui est là-bas, devant nous.

—Quoi? quel coche?

—Celui qui vient d'Evreux.

Le marquis s'était penché pour regarder.

—Ah! quelle affreuse voiture!

—La voiture, c'est rien, reprit le postillon; mais les bêtes... en voilà des rosses!

—Eh! bien, pressez le pas et passons devant. Est-il possible que l'on voyage dans des guimbardes pareilles!

En ce moment une voyageuse avait mis la tête à la portière du coupé, sans doute pour regarder l'équipage dont les grelots et les claquements de fouet faisaient si grand bruit sur la route.

—Eh! mais, dit le marquis, dont la berline n'était plus qu'à quelques pas, quelle est cette apparition? Une tête de femme!

—Et de très jolie femme, sur ma foi! Une figure charmante, des cheveux superbes et des yeux...

La berline avait pris le devant, et notre beau voyageur s'était bien vite penché en arrière pour continuer son examen, mais la tête avait disparu.

—Vive Dieu! ma belle, si vous avez un compagnon de route, le gaillard n'est pas à plaindre, et je voudrais bien être à sa place.

En disant cela, le marquis se renversait sur les coussins de soie et il se disait en bâillant à outrance :

—Est-on bête de voyager seul, au moins si je pouvais m'endormir... je reverrais peut-être ma jolie apparition... Essayons!

Quelques minutes après, un mouvement brusque de la voiture lui fit rouvrir les yeux.

—Eh! bien, qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi vous arrêtez-vous, postillon?

—Ah! dam!... nous voilà au bas d'une côte qui est fièrement rude, avec ça que la route est à moitié défoncée... faut ménager nos bêtes; elles n'en iront que plus vite après.

—Soit! mais laissez-moi descendre. J'ai envie de marcher un peu pour me défatiguer.

Et passant derrière la voiture, il appela de nouveau : Lafleur! Lafleur!

—Eh! faquin!... Je crois qu'il dort... Ah! tu daignes te réveiller, c'est heureux. Passe-moi ma canne à ombrelle.

—La voilà, Monsieur n'a pas besoin d'autre chose?

—Non.

—Et, en se retournant, le marquis s'aperçut que le coche venait aussi de s'arrêter.

Le conducteur, selon l'usage, ouvrait les portières en invitant les voyageurs à descendre.

—Quelle chance! s'écria le marquis, je vais la revoir.

En effet, la jeune femme reparut et, s'appuyant sur la portière, elle s'apprêtait à sortir du coupé. Une petite voix de notre connaissance lui disait :

—Ne reste pas trop longtemps, sœur.

—Rien qu'une petite promenade, ma Louise.

—Et fais bien attention, ne va pas te faire mal.

—Je vais descendre en arrière, c'est plus facile, ce marchepied est si haut...

Et comme elle baissait la jambe pour atteindre la première marche, le marquis se précipita pour lui offrir la main.

—Appuyez-vous sur moi, Mademoiselle, et ne craignez rien, je réponds de vous.

Henriette, qui croyait avoir affaire à l'un des voyageurs qu'elle avait eu l'occasion de voir aux relais ou dans les auberges, accepta volontiers l'aide qu'on lui offrait si à propos; mais quelle fut sa surprise de se trouver en présence d'un jeune et beau monsieur, le même qu'elle avait aperçu dans sa riche berline.

—Pardon, dit-elle, un peu confuse, pardon, Monsieur, et merci de la peine que vous avez prise.

—C'est à moi de vous remercier, Mademoiselle, car je suis trop heureux d'avoir pu garder un instant dans la mienne une main si charmante.

Henriette fit un salut de tête fort joli et s'éloigna, laissant derrière elle le coche qui s'était remis en marche cahin-caha.

—Eh bien! voilà tout! se disait le marquis un peu désappointé. Comment?... Je n'aurais retrouvé cette jeune fille que pour échanger quatre paroles et en rester là!... C'est qu'elle est jolie à croquer... Un petit bas de jambe d'une finesse... Et des yeux!... des yeux à mettre le feu aux poudres!... Alons, allons, l'occasion est trop belle, ne la laissons pas échapper! Je trouverai bien un prétexte pour renouer la conversation... Eh! voilà justement mon affaire."

Il avait, en effet, aperçu un mouchoir accroché au marche-pied de la diligence. Il se hâta de le prendre et de rejoindre Henriette.

—Mademoiselle!... mademoiselle, pardon, je crois que vous avez laissé tomber votre mouchoir.

—Mon mouchoir? dit-elle en fouillant dans sa poche.

—Et je m'empresse de vous le rapporter.

—Encore une fois, merci, Monsieur.

—Ces vieilles voitures sont si peu commodes, continua-t-il, c'est tout une affaire pour en sortir et, quand on est dedans, on doit s'y trouver bien mal à l'aise.

—Mais non, je vous assure, nous y sommes très bien, ma sœur et moi.

—Ah! à la rigueur, quand on est deux dans un coupé... mais un troisième serait bien gênant.

—Nous n'en avons pas heureusement.

—"Bravo", se dit tout bas le marquis.

Et reprenant vite l'entretien :

—C'est égal, le voyage doit paraître bien long de Dreux à Paris. Je dis à Paris... vous n'y allez peut-être pas?

—Si, Monsieur, c'est à Paris que nous allons.

—Vous y avez, sans doute, des parents, des amis.

—Des amis de notre famille, une vieille dame et son mari chez qui nous allons habiter.

—A la bonne heure, car deux jeunes personnes seules, dans cette ville immense... Mais je m'aperçois que nous marchons en plein soleil. Voulez-vous me permettre de vous offrir mon ombrelle?

—Oh! je ne crains pas le soleil, Monsieur.

—Vous devriez au moins profiter de l'ombre de ces vieux arbres.

—C'est vrai, répondit-elle, je n'y songeais pas.

Et elle gagna le bord de la route, espérant mettre fin à cette causerie qui l'embarrassait beaucoup. Mais notre voyageur n'entendait pas s'en tenir là.

—Convenez, Mademoiselle, dit-il en se rapprochant, que nous traversons un pays magnifique.

—Très beau! répondit sèchement Henriette.

—Ces coteaux verdoyants, ces bosquets de bois et ces prairies émaillées de fleurs... aimez-vous les fleurs?

—Beaucoup.

—Ici, on n'aurait qu'à choisir; mais ce n'est pas toujours dans les champs que l'on rencontre les plus jolies, les plus séduisantes, et j'en connais une...

Henriette ne lui laissa pas le temps d'achever son madrigal. Toute simple et naïve qu'elle fût encore, elle avait compris, mais elle ne voulait pas en avoir l'air et, sans rien répondre, elle se baissa pour cueillir des primevères et des marguenites sur le bord du ruisseau.

Immobile, l'œil en feu, le marquis la regardait faire sa cueillette.

—Elle est adorable, se disait-il, et je crois, parole d'honneur, que j'en suis amoureux!

—... Une taille de fée, des pieds, des mains de duchesse... et quelle grâce dans tous ses mouvements! Avec ça, rusée comme une vraie Normande! Car j'ai bien vu, à la rougeur de ses joues, qu'elle devinait où je voulais en arriver. Eh bien! morbleu! j'y arriverai! Mais comment? Par quels moyens?"

Une fois à Paris, elle va m'échapper!... Oh! une inspiration!"

Henriette venait de se redresser et de se remettre en marche, tenant à la main une grosse botte de fleurs dont elle faisait un bouquet sans paraître s'apercevoir que le marquis marchait à côté d'elle.

—Mademoiselle, s'écria-t-il tout à coup, il me vient une idée! On ne rencontre pas des personnes aussi distinguées que vous et mademoiselle votre sœur, sans s'y intéresser un peu... J'oserai

même dire beaucoup. Je pensais donc à l'arrivée à Paris et je me demandais si vous n'alliez pas vous trouver fort embarrassées au milieu de tout ce bruit, de toute cette foule, n'ayant personne pour vous venir en aide.

Henriette, froide, silencieuse avançait toujours, les yeux fixés sur ses fleurs; mais le marquis sans se décourager, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre à la fois respectueuse et tendre :

—C'est alors, dit-il, que l'idée m'est venue de vous offrir... non mes propres services, mais une personne de confiance, mon valet de chambre, par exemple, un très honnête garçon qui vous épargnerait tous les ennuis des bagages, d'une voiture à trouver et qui, au besoin, pourrait vous accompagner jusqu'à chez vos amis.

Henriette comprenait qu'il était pas impossible ne pas répondre; et puis c'était un moyen d'en finir.

—Je suis très reconnaissante, Monsieur de vos bonnes intentions, mais nous n'aurons, ma sœur et moi, aucun des ennuis que vous redoutez... Le mari de la dame qui nous donne l'hospitalité a offert lui-même de se trouver à l'arrivée de la diligence pour nous recevoir et nous conduire chez lui.

—Fort bien, Mademoiselle, du moment que vous serez attendue par une personne respectable... par ce... vieil ami, ma voilà complètement rassurée. Je n'ai donc plus qu'à vous souhaiter un heureux séjour dans notre belle capitale, et à moi le plaisir de vous y rencontrer encore.

On était arrivé au sommet de la côte et le conducteur criait de toutes ses forces :

—En voiture, messieurs les voyageurs, en voiture!

—Vous m'avez donné la main pour descendre, dit aussitôt le marquis, et j'espère, Mademoiselle, que vous ne me la refuserez pas pour remonter.

Mais Henriette retira brusquement la main qu'il avait prise et qu'il allait porter à ses lèvres; puis, sans ajouter une parole, elle s'élança dans le coupé dont elle se hâta de fermer la portière et de tirer le rideau.

—Très bien, se disait le marquis, dérobez-vous à mes regards, belle sauvage! Je connais maintenant le moyen de vous apprivoiser! Et j'aurai raison de votre prudence, ou je ne serais plus le marquis de Presles!"

Sur ce, il regagna lentement sa voiture en ordonnant à Lafleur d'y monter avec lui.

—J'ai à te parler, lui dit-il. Et vous, postillon, ne flânez pas, je vous paierai bien.

Cinq minutes après, le coche d'Evreux trottnait paisiblement selon son habitude.

Et la berline, brûlant le pavé, disparaissait bientôt dans un nuage de poussière.

Lorsque Lafleur avait entendu son maître lui dire de monter dans la berline, et de prendre place à côté de lui, le valet avait eu une seconde d'hésitation.

Mais, sur un regard du marquis, il s'était enfoncé dans un coin de la voiture, en se faisant le plus petit possible.

M. de Presles ne perdit pas de temps à jouir de la singulière mine que faisait son domestique.

—Lafleur, commença-t-il, si je t'ai appelé auprès de moi...

—Monsieur le marquis est bien bon...

—Silence, maraud!... Tu es là, c'est que, pour dix minutes, je t'élève au rôle de confident...

Lafleur s'inclina jusqu'aux genoux de son maître.

—Tu m'as vu... tout à l'heure?... continua M. de Presles.

—J'ai eu cet honneur, monsieur le marquis.

—Tu as également aperçu la personne avec laquelle je m'entretenais?...

—J'ai eu cette indiscretion, monsieur le marquis.

—Alors, au besoin, tu te rappelleras ses traits?

—Oh! parfaitement, monsieur le marquis... elle est brune, avec de grands yeux veloutés, le teint pur, la taille bien prise, et des mains... des mains!...

—Tu l'as donc bien regardée, drôle?

—Par dévouement pour monsieur le marquis...

—Tu te doutes donc...

Lafleur ébaucha sournoisement un fin sourire.

— Alors, tu me retrouverais cette jeune beauté, faquin !

— Entre dix mille, si monsieur le marquis l'ordonnait.

— Eh bien, Lafleur, je te l'ordonne !

Le valet fit un bond aussitôt réprimé.

— Eh bien, maraud, ricana M. de Presles, te voilà pris...

Tu vois que tu te vantais...

Lafleur réédita son sourire sournois.

— Du moment que mon maître ordonne, dit-il, j'obéirai !... seulement, monsieur le marquis me permettra de lui demander, au moins, le nom de...

— Mais je l'ignore.

— Pas de nom ! soup'ra le domestique... Mais alors monsieur le marquis sait au moins où va cette jeune personne ?...

— A Paris !... voilà tous les renseignements que je puis te donner... Mais ce qu'il faut que tu saches, Lafleur, c'est que j'aime à la folie cette jeune provinciale.

— Au fait, fit M. de Presles en s'interrompant, as-tu pensé à faire parvenir mon invitation au comte de Vaudrey ?

— Oui, monsieur le marquis ; je l'ai remise moi-même à Picard, le valet de chambre de M. le comte Roger.

— Alors tout est pour le mieux, car je tiens essentiellement à stupéfier ce cher ami par mon aventure originale, et dont on parlera dans les gazettes...

— Oh ! certainement, monsieur le marquis.

— Donc, faquin, tu te charges du gibier... je t'ai mis sur la piste, c'est à toi d'avoir du nez et, une fois l'oiseau dans tes pattes, de le rapporter fidèlement à ton maître.

Puis se renversant au fond de la voiture :

— Maintenant, tu peux aller reprendre ta place de laquais, ton rôle de confident est terminé.

A la grande surprise de son maître, Lafleur ne bougea pas.

— Ah ! ça, maraud, s'exclama le marquis, refuserais-tu par hasard d'obéir ?

— Je suis tout dévoué à Monsieur le marquis, seulement...

— Ah oui ! la récompense, n'est-ce pas ! Eh bien, si tu réussis, cette bourse ira dans ta poche ! Et si tu échoues, je te casserai les reins avec mon jonc de Chine à pomme émaillée. Tu vois que je ferai bien de l'honneur à ton échine.

— J'en suis d'avance très reconnaissant à monsieur le marquis.

Puis changeant de conversation :

— Monsieur le marquis a causé longtemps avec son idole nouvelle. Monsieur le marquis a peut-être interrogé cette adorable déesse de province ?

— Non, j'ai seulement quelque peu marivaudé avec la belle ; elle s'est montrée cruelle et je m'en suis piqué au jeu ! D'ailleurs, peu m'importe qui elle est, elle est jeune et belle !... Tu désires des renseignements, en voilà !... Ah ! au fait, reprit le marquis, je puis te dire qu'elle sera attendue, à la descente du coche :

— Par qui ? demanda vivement Lafleur.

— Par un ami de sa famille ; quelque vieil imbécile... naturellement !

— Ça me suffit ! dit le valet, au moins comme renseignements !

— Ah !... Et qu'est-ce qui te manque donc, Lafleur ?

— Ce qu'il faut pour prendre les oiseaux... la glu !

Le marquis de Presles sourit. Et, jetant sa bourse à Lafleur :

— En voici, drôle ! d't-il.

— Merci, Monsieur le marquis... Avec cette glu-ci, j'apporterai sûrement le joli chardonneret.

Lafleur était radieux.

— Monsieur le marquis, d't-il, veut-il me permettre de donner, de sa part l'ordre au postillon de pousser ses bêtes ?... C'est urgent.

Qu'il les crève alors !

Le valet se pencha à la portière, et aussitôt la berline roula avec une rapidité vertigineuse.

— Pourquoi ce train d'enfer ? demanda M. de Presles.

— Parce que le coche de Normandie que nous avons laissé loin derrière nous s'arrête, à Paris, sur le quai des Augustins, presque à la descente du Pont-Neuf, au coin de la rue Dauphine.

— Eh bien ?

— C'est là, continua le valet, que descendra la belle inconnue qui a eu l'honneur d'être remarquée par Monsieur le marquis.

— Alors ?...

— Et Monsieur le marquis voudra bien me permettre d'arriver le plus tôt possible au Pont-Neuf, afin que je puisse prendre, d'avance, toutes mes dispositions en vue de l'enlèvement...

— Soit !...

— Maintenant, Monsieur le marquis peut compter sur moi. Il faut plus de deux heures pour que le coche d'Evreux arrive à destination. Donc, dans trois heures, j'aurai l'honneur de rapporter à mon maître le gibier que j'aurai pris.

Sur un signe du marquis, Lafleur ouvrit la portière et, avec une agilité de singe, il alla prendre sa place derrière la voiture...

Une fois seul, ce valet si bien stylé se prit à monologuer mentalement.

— "Il s'agit, m'a dit M. de Presles, de gagner une seconde bourse, remplie comme celle-ci, de belles petites pièces jaunes à l'effigie du *Bien-Aimé*, ou bien de sentir mes pauvres os craquer sous le jonc de Chine à pomme émaillée de mon maître, qui déshonore, chaque jour un peu plus, ses illustres ancêtres..."

On voit par cette réflexion que, lorsqu'il se parlait à soi-même, Lafleur se rattrapait largement du respect affecté qu'il témoignait à son maître lorsqu'il se trouvait en présence de celui-ci.

Il ne ménageait, — toujours mentalement, — ni les critiques sévères, ni les expressions malsonnantes à ce marquis dévoyé, qu'il méprisait, mais qu'il servait fidèlement. Il se faisait ce raisonnement bizarre : "M. le marquis est une franche canaille, c'est vrai !... S'il y a une justice au ciel, ce gredin de Presles aura quelques démêlés sérieux avec le vénérable saint Pierre, lorsqu'il se présentera devant les portes du Paradis... Mais comme je suis son domestique, qu'il me paie pour le servir, je n'ai pas le droit de lui refuser obéissance. Je m'en lave les mains comme le défunt Ponce-Pilate, je me confesse régulièrement au curé de ma paroisse et je dors tranquille, c'est ce criminel de marquis qui portera la peine des péchés qu'il me fait commettre à raison de quatre cents écus par an, sans compter les gratifications et les coups de jonc de Chine à pomme émaillée."

En se faisant ces réflexions bizarres, Lafleur était absolument sincère. C'était une de ces natures qui manquent tout à fait de sens moral ; mélange de sensibilité native et de perversité inconsciente, le tout additionné d'une forte dose de cupidité.

Le valet de M. de Presles, gredin fieffé, nourrissait un amour pur pour une payse, une cousine dont il faisait très consciencieusement surveiller la conduite, et pour laquelle il économisait l'argent gagné au service du marquis, en vue d'un mariage qui devait combler tous ses vœux.

Or, du moment qu'il avait promis au marquis de Presles de lui rapporter ce qu'il appelait "le gibier", rien ne pouvait le détourner de cette honteuse besogne.

Au surplus, c'était dans les cas difficiles que l'intelligence de Lafleur se distinguait par la fécondité de ressources.

Donc, tout en accablant, — mentalement, — son maître d'injures, Lafleur récapitulait :

— "La demoiselle sera attendue par un monsieur, *bon ami* (il souligna le mot) de sa famille ; c'est parfait ! Il s'agit d'abord de reconnaître cet homme que je n'ai jamais vu ; c'est parfait ! Puis, après avoir accompli ce tour de force, je dois faire en sorte que le *bon ami* de la famille ne se trouve pas à l'arrivée du coche : c'est parfait ! Après m'être habilement débarassé de mon homme, je dois, en son lieu et place, me présenter à la demoiselle ; c'est parfait ! Enfin, si la toute belle du marquis résiste et évente mon procédé, je dois faire taire mon bon cœur, le fermer à toute pitié, et, au besoin, je dois, bien qu'il m'en coûtera, employer les moyens spéciaux ; c'est parfait !..."

En ce moment le postillon commença à faire claquer son fouet. La berline allait traverser la porte de Paris.

Vingt-cinq minutes plus tard le jeune marquis de Presles faisait déposer son valet de chambre au coin de la rue Dauphine, et la berline filait, à fond de train, vers le pavillon du Bel-Air.

LES RAVISSEURS

DEUXIÈME SÉRIE DE "LES DEUX ORPHELINES"

I

Quand il se trouva seul à l'endroit où il allait livrer sa bataille, l'habile Lafleur alla, tout d'abord, s'asseoir sur le parapet du Pont-Neuf, afin de prendre ses dernières dispositions. Il commença par retirer de sa poche la bourse que lui avait donnée le marquis, en manière de glu.

Il l'ouvrit délicatement et y prit trois pièces d'or.

— Ça c'est pour mes chenapans, dit-il en introduisant les pièces dans le gousset de son gilet de livrée. Il ne faut pas en laisser voir davantage, je les connais, mes gaillards, ils se montreraient difficiles ! Maintenant, continua-t-il, il s'agit de les trouver. Pourvu qu'ils n'aient pas déjà été roués vifs depuis notre dernière "affaire".

Cette fois, il se dirigea rapidement vers le Pont-Neuf.

Placé au centre de la ville, le Pont-Neuf a toujours été la grande voie de communication entre les deux rives de la Seine; mais, vers la fin du siècle dernier, il était aussi, et depuis fort longtemps, un but de promenade et de plaisir pour tous les Parisiens, même des quartiers éloignés. C'était le rendez-vous des joueurs de gobelets, des charlatans, diseuses de bonne aventure, des marchands d'oiseaux et des tondeurs de chiens.

— En v'là une chançarde ! disait un vieux bossu en la montrant du doigt à une mendiante assise à côté de lui; si elle met de côté tout ce qui tombe dans ses vieilles pattes, elle doit avoir un fier bas dans sa pailasse.

— Elle, plus souvent ! Et le cabaret ? Et l'eau-de-vie ? Et son grand bandit de fils ? Un noceur de la pire espèce, qui ruinerait un fermier général.

— Elle s'entend joliment au commerce. Et qu'elle est bien nommée, la sorcière !

Le fait est qu'elle en avait toutes les allures. Une face maigre et ridée, un front plat et bas à moitié couvert par une épaisse chevelure grise que le peigne n'avait jamais démêlée, des yeux petits et méchants, un nez pointu, aux narines noircies par le tabac, et des lèvres repoussées en avant par cinq ou six dents déracinées, voilà pour la tête. Un dos voûté, des bras décharnés, des mains longues, osseuses, dont les doigts difformes ressemblaient à des griffes de singe, des pieds larges qui traînaient dans d'affreuses chaussures éculées, et pour recouvrir cet ensemble misérable, des hardes aussi sales que déguenillées, voilà, sans la moindre exagération, le portrait de la mendiante qui, depuis des années, exploitait le quartier du Pont-Neuf. Quand les autres mendiants lui reprochaient sa chance, elle leur riait au nez pour toute réponse et, tournant les talons, elle se disait à elle-même :

— Y en a pas comme toi, ma vieille Frochard, pour attendre ces brigands de bourgeois.

Un vieux monsieur venait justement de sortir du bureau; elle s'empressa de lui tendre la main et prenant sa voix pleurade :

— Mon bon monsieur, lui dit-elle, n'oubliez pas une malheureuse infirme qui a sept enfants à nourrir.

— Allez au diable !

— Que le bon Dieu vous le rende, mon doux seigneur.

Et elle s'éloigna en faisant la grimace et en montrant le poing au "doux seigneur" qui avait tiré sa montre pour voir l'heure et qui regardait à droite et à gauche, comme quelqu'un à qui l'on a donné rendez-vous et qui se fait attendre. Enfin, il fit un geste et poussa un ah ! qui voulait dire évidemment :

"Voilà mon homme !"

Et d'un pas précipité il s'avança vers un jeune élégant qui descendait du Pont-Neuf.

— Tout va bien ! lui dit-il en l'abordant.

— Lafleur ! s'écria le marquis de Presles. Du diable, si je t'aurais reconnu ! Où as-tu pêché cet accoutrement de patriarche ?

— Je l'ai loué chez un fripier des halles. Et regardez-moi cette tournure et cette perruque. Ai-je assez l'air d'un parfait honnête homme ?

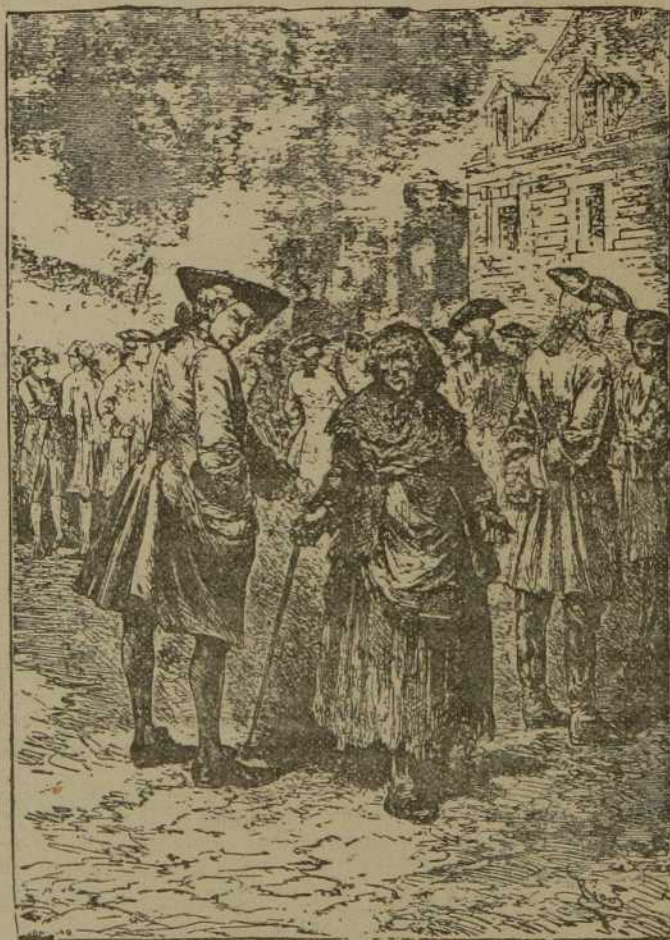
— Déguisement complet !

— Si avec ça je ne gagne pas la confiance de nos petites demoiselles...

— Eh bien ! qu'as-tu fait ? où en es-tu ?

— Ah ! je ne me suis pas amusé en chemin. Pendant que mon noble maître rentrait tranquillement chez lui pour quitter ses habits de voyage, j'ai fait de la besogne. Et, comme je viens de le dire à monsieur le marquis, tout va bien. J'ai loué une voiture qui va venir attendre mes ordres à quatre pas d'ici, deux bons chevaux et un cocher rompu à ces sortes d'aventures.

— A merveille ! Seulement je me demande ce que nous allons faire du monsieur qui doit se trouver là, à l'arrivée du coche, ce monsieur que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Tu n'as encore vu personne qui lui ressemble !



— Allez au diable !

— Que le bon Dieu vous le rende, mon doux seigneur.

— Non, mais il ne tardera pas, sans doute, et je me charge de lui boucher les yeux. Encore une fois toutes mes précautions sont prises, c'est bataille gagnée d'avance.

Et il montrait au marquis un vieux monsieur d'une mise tout à fait bourgeoise et qui, depuis un instant, se promenait, son parapluie sous le bras, à l'entrée de la cour où la diligence devait s'arrêter.

— Crois-tu que ce soit lui ? dit le marquis.

— Il en a bien la tournure. Voyez, il regarde l'horloge, il consulte sa montre... C'est lui, monsieur, c'est lui ! de grâce, partez vite et fiez-vous à moi. En restant ici, vous pourriez peut-être compromettre le succès de notre affaire. La belle vous reconnaîtrait assurément.

— Allons, soit, je pars... je renonce à la voir et je vais t'attendre au pavillon du Bel-Air. Mais si tu ne viens pas avec elle... je te chasse !

— Et si je vous la ramène ?

— Tout ce que tu voudras, je te l'accorde !

Et sur cette promesse qui fit sourire le bon Lafleur, notre marquis s'éloigna, le cœur rempli des plus douces espérances.

Lafleur ne s'était pas trompé, le nouveau venu était bien l'homme qu'il avait intérêt à découvrir. C'était à lui que la dame Martin d'Evreux avait adressé et recommandé nos orphelines et, fidèle à sa promesse, il venait les attendre pour les conduire chez lui. Elles y seraient parfaitement en sûreté et d'autant mieux accueillies que leur présence allait être pour les époux Martin une source charmante de distraction quotidienne. Elle mettrait fin à ce tête-à-tête conjugal dans lequel ils s'endormaient l'un et l'autre depuis si longtemps, car il en était pour eux comme la plupart des petits commerçants retirés, qui se sont tués de travail pendant des années afin d'amasser de quoi abandonner leur boutique, et qui se meurent d'ennui dès qu'ils l'ont quittée.

Pour les époux Martin les journées passaient encore assez vite. Madame s'occupait de son ménage, elle allait aux provisions, elle raccommodait son linge; Monsieur se promenait sur les quais, aux Tuileries, il allait faire de la politique à la petite Provence et se moquer des tendances nouvelles; mais la nuit venue, que faire ?

Ah! s'il avaient eu des enfants! Une fille, rien qu'une fille! Elle eût été la joie de la maison!

Et voilà qu'il leur en arrivait deux ! ne fût-ce que pour quelques mois, quelques semaines, ce serait toujours ça de gagné.

C'est donc dans cette disposition d'esprit que M. Martin était venu au devant du coche et, comme il se trouvait de beaucoup en avance, il se promenait de long en large devant la porte pour passer le temps.

L'aveur qui ne le perdait pas de vue se mit à faire de même et, après qu'ils se furent croisés deux ou trois fois, il se décida à entamer la conversation.

—Monsieur attend sans doute, comme moi, l'arrivée du coche d'Evreux ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien, je pense que nous avons une bonne faction à faire, car il n'arrivera pas avant neuf heures.

—Vous croyez ?

—Je viens de m'en assurer au bureau, à l'instant même. Un gentilhomme qui est arrivé en poste a bien voulu prévenir qu'un essieu de la voiture s'est brisé aux environs de Rambouillet et qu'un retard, de deux heures au moins, sera la conséquence de cet accident.

—Un essieu cassé ! Ah ! mes pauvres petites Normandes ! Quelle frayeur elles ont dû avoir !

—Ah ! ce sont des jeunes filles que vous attendez ?

—Oui, monsieur, deux orphelines qui doivent avoir dans les dix-sept ou dix-huit ans et que l'on dit fort jolies.

— Vous ne les connaissez donc pas ?

—Nous ne nous sommes jamais vus.

Parfait ! se disait tout bas Lafleur.

—Mais elles nous ont été recommandées par une cousine de ma femme, et c'est chez nous qu'elles vont habiter.

—Ce sera une grande sécurité pour ces jeunes personnes.

—Et une grande distraction pour nous... pour moi principalement. Quand on vit de ses petites rentes dans un troisième de la rue Guénégaud...

—Ce n'est pas gai.

— Seul, toujours seul, vis-à-vis de sa femme...

—C'est triste!

—Satané coche! reprenait le vieux Martin en frappant du pied. Deux heures de retard! qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps-là ?

—C'est ce que je me demande aussi! disait Lafleur d'un air navré.

—Rentrer chez moi ?

—C'est peut-être ce que nous aurions de mieux à faire l'un et l'autre, cher monsieur.

—C'est possible pour vous, monsieur; mais pour moi!... il me faudrait subir les jérémiades de madame Martin! Et j'en ai assez de cette chanson-Bal!... Je vais tout bonnement flâner sur le quai, regarder les images... Je me paierai une tasse de moka... ou un petit madère.

(A suivre)

**UNE BELLE ACTRICE ATTRIBUE TOUS
SES SUCCES A SON TEINT
MERVEILLEUX**

Elle vous apprend à préserver le vôtre



New-York. — Interrogée sur la cause de ses succès sans cesse grandissants, Miss Dorothy Dalton, cette belle artiste qui vient de se distinguer dans l'interprétation du rôle d'Aphrodite, répondit : " Mon teint." Pressée de questions, elle ajouta : " Tous mes amis et connaissances raffolent du ton de ma chair et je n'ai aucun doute que c'est mon teint incomparable qui me valut ma réputation. Les gérants sont faibles comme les simples mortels ; ils admirent comme tout le monde un peu éblouissant et quand ils font le choix de leurs personnages ils préfèrent s'attacher les artistes qui ont du teint. C'est pourquoi, je n'hésite pas à dire que la force d'une femme réside en son teint et en sa peau. Rien de plus facile que de cultiver son teint. Il suffit de lui accorder quelques minutes par jour. Une femme peut avoir des traits irréguliers, mais si elle a un beau teint, elle attirera partout l'attention. Ça me fait grandement plaisir d'indiquer à toute femme la manière d'avoir le teint aussi frais que le mien. Voici la recette : Matin et soir, lavez-vous d'abord la figure à l'eau chaude, puis appliquez un *cold cream* (le Liska de préférence). Après avoir bien frictionné la figure, enlevez avec un petit linge ce qui reste de crème. Puis avant de sortir, le jour ou le soir, appliquez le Derwillo, une simple préparation que vous pouvez vous procurer au rayon des articles de toilette de toute pharmacie et de tout grand magasin. La première application de ce Derwillo vous étonnera. Ce sera toute une révélation. Il donne immédiatement à la peau une rare beauté et au teint un ton rose-blanc sur lequel tout le monde vous félicitera. Je trouve le Derwillo excellent à mon teint parce qu'il le protège contre toutes les intempéries.

aussi bien contre le chaud que le froid. C'est pourquoi je le préfère à toute autre préparation hygiénique du genre et que je le porte sur moi en permanence. Maintenant que les chemisettes courtes sont à la mode, il vous faut montrer des bras et des mains dignes d'admiration. Il n'y a encore rien de tel que le Derwillo pour cette fin. Plusieurs de mes amies qui font du théâtre ou du cinéma en usent comme moi, depuis que je le leur ai recommandé. Essayez-le tout juste une fois, si vous voulez, avant de vous rendre au théâtre ou dans toute autre réunion mondaine et vous verrez l'effet que vous allez produire. Le Derwillo vous met immédiatement aux Jones des couleurs absolument naturelles. Il remplace la poudre ordinaire et reste en place jusqu'à ce que vous laviez la figure. La transpiration ne l'affecte pas. Il empêche aussi le nez et la figure de rehausser. C'est merveilleux pour un teint jaunâtre et rugueux, la peau huileuse, les rides, les rougeurs, le hâle, les furoncles. Il y a plus de 500,000 jeunes filles et femmes qui l'emploient. Le Derwillo est absolument inoffensif, même à la peau la plus sensible. Jomme nous vous l'avons dit plus haut, essayez-le une fois et rien après pourra vous convaincre qu'il y a quelque chose d'aussi bon, de mieux ou d'équivalent. Servez-vous exclusivement du Derwillo et vous ne serez pas déçapoints.

Note.—Les pharmacies et magasins à rayons vendent le Derwillo avec la garantie que s'il ne vous plaît pas, l'argent payé vous sera remboursé. C'est l'embellisseur par excellence qui donne satisfaction en toutes saisons. Vous pouvez vous le procurer au rayon des articles de toilette de toutes les pharmacies et magasins bien tenus.

EXAMEN DES YEUX



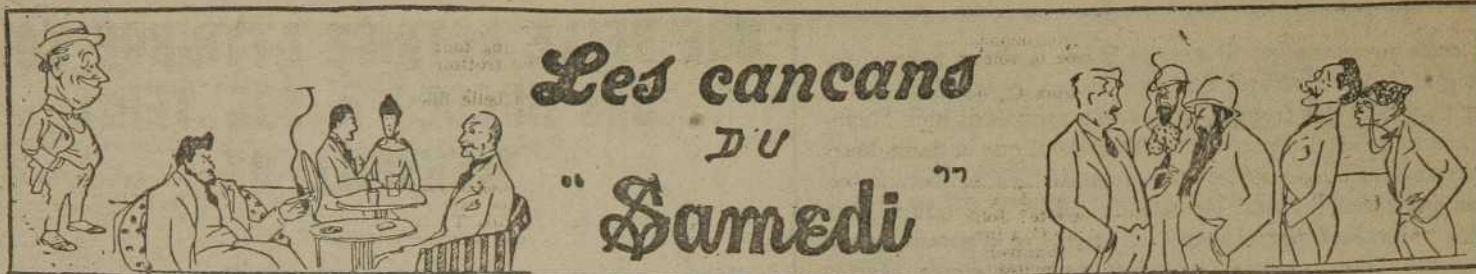
Général des yeux et opérations au docteur A. "Barres Torin".
 pouvez style à ORDRE, sans garantie pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, couder, lire et écrire.

Consultez le meilleur
de Montréal.....

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSITU OPTIQUE 144, rue STE-CATHERINE Est. Cote St. Henri-de-Ville,
MONTREAL.

AVIS—Cette annonce gratuite veut dire par dollar que tout achat se liquidant en dollars. Pour bénéficier de nos offres faites vos achats en dollars.



AVIS.—Nous recevons les cancanos de partout, mais nous nous réservons le droit de ne pas publier ceux qui seraient contre la morale ou nuiraient à la réputation des gens.

Les personnes envoyant des cancanos de différents endroits doivent mettre chaque endroit sur une FEUILLE SEPARÉE.

Adresses comme suit: "Le Samedi", 131, rue Cadieux, Montréal, Canada (Département spécial).

MONTREAL

BOULEVARD ST-DENIS

Léopold, tu es bon acteur avec Evelyn, mais pas assez pour jouer tes amis.

Gertrude, de la rue Henri-Julien, vas-tu encore vendre des fleurs à la tombola, cette année? C'est vrai que Léopold s'est donné à une autre.

Lucien, alias J'ai d'argent en banque, combien as-tu gagné aux courses, cette semaine?

On annonce pour le 37 septembre, au coucher de la lune, le mariage de Léopold avec Evelyn.

BEAUHARNOIS

Adrien F., quand tu passes sur la rue toutes les jeunes filles paraissent t'admirer; tu ne sais donc pas pourquoi? C'est parce que tu fais le frais.

Cécile D., de la rivière St-Louis, il y a plusieurs garçons qui se poussent pour toi, mais tu ne les regardes pas, je suppose que tu préfères Elie G. car il a une auto?

Léonida F., que fais-tu qu'on ne te voit plus avec Raoul S., est-ce brisé?

Rose M., est-ce parce que tu t'ennuies d'Adrien F. que tu mairis?

LAPRAIRIE

Léopold D., comment as-tu aimé ton voyage à L'Acadie? T'es-tu bien amusé avec Marguerite? Elle est fine, hein? Fais attention de l'ôter à Ernest.

Ernestine M., s'ennuie beaucoup de son Eulias, car elle l'attend avec un fanal.

Lucie L., comment aimes-tu ton voyage d'auto?

Utric B. et John C. s'en faisaient accroire en carrosse, dimanche quinze jours.

ST-ANNE DE BELLEVUE

Antoinette M., tu blanches un peu, car quand on te voyait passer devant la salle de pool on était obligé d'allumer une chandelle, surtout Eugène M.

Aline F., as-tu fini tes études au central, on ne te voit plus en haut du village.

Irène P. est engagée au cirque pour montrer sa beauté et sa grosseur, 450 lbs.

Raoul C. n'a pas de chance sur les vieilles filles, il se plante sur les veuves.

Ovide S., tu n'as pas besoin d'avoir peur qu'Aldéric te vole ta petite Valéda, car il est en vacances et doit partir pour voyage.

Ovide S., ne crains pas, tu vas être encore saumon cet automne!

Omar L., est-ce que tu as fermé les livres chez Delphis, dimanche quinze jours?

Ovide L., quand tu ris mets-toi donc pas la bouche comme une couverture.

Ovide S., plus d'admission avec ta rouquette au camp.

Eugène M., pas de danger, tu peux retourner au camp et danser avec G., Aline ne le sait pas.

QUEBEC

Germaine T., comment aimes-tu à aller chercher Maurice P.?

Ovila P. se recommande au Samedi pour se trouver une blonde.

Henri G., est-ce avec ton air de funérailles que tu penses de charmer les jeunes filles de chez B. G.?

Jeanne D. et Jeanne M., comment aimez-vous à vous promener pour rencontrer H. T. et H. L.?

Henri G., ne t'en fais pas tant accroire pour les jeunes filles de chez B. G., elles te font manger de l'avoine.

Alexandre D. et François M. se mariaient s'ils savaient avoir des cadeaux de nocces.

Henri G. se mord les pouces en disant: "Que c'est donc difficile de se trouver une jeune fille!"

Avila P., ne dépense pas son été pour les jeunes filles, il pense à l'hiver prochain.

Alexandre D., François M., Arthur M., comment aimez-vous à aller danger au terrain avec G. F., M. D. et A. F.?

Germaine H. s'est jouée un tour en laissant Roméo B.; elle pensait en trouver d'autres mais elle revient bredouille tous les soirs.

JACQUES-CARTIER

Eudor V. et Lionel P., comment aimez-vous aimé votre promenade du 18 août au son de la musique sur le boulevard?

Charles D. a fait venir des jeunes filles

de chez Eaton pour sortir avec lui car il est trop grand.

Gérard D., tu es invité au grand bal à l'huile qui va avoir lieu chez ton ami P.-E. L. Mlle B. D. y sera.

Marguerite L. est plus calme depuis qu'elle a un ami.

Lucien J., si tu es aussi excité avec les jeunes filles comme tu l'es avec tes amis tu es loin de devenir populaire parmi le sexe faible.

C., n'aie pas peur d'entrer dans le magasin, on ne te mangera pas, ce serait trop long.

L'amour est vainqueur, n'est-ce pas, Jean D.?

Germaine B., ne sois pas si comique en soirée.

ST-SAUVEUR

Paul-Emile B., ton chapeau de ministre ne te convient pas, fais attention, les chiens vont japper après toi.

Germaine P., tu dois avoir hâte à cet hiver?

Bernadette H. n'aime pas que Jeanne D. fasse trop de façons à Henri G.

Fabiola T., Jeanne G., Bernadette H., Alice G., comment avez-vous aimé votre bal de vendredi quinze jours à Lorette?

Jeanne M., pousse-toi fort pour Alphonse L., pour l'exposition.

Germaine H. achète le 5, 10 et 15 cents et le Steel de St-Roch tous les samedis soirs.

Florina J., tâche donc d'ôter le oeil de farine près de la porte, cela t'éviterait de tomber dedans quand tu sors.

Alphonse P. emploie le jus de pissenlit c'est pour cela qu'il a un si beau teint.

Florina aime Guillaume B. en secret et l'adore en silence.

Edgar T., couches-tu souvent sur les cordes à linge de ce temps-ci?

Edgar T., fais pas trop d'enterrements de vie de garçon parce que ça ruine ta santé et tes poches.

Alphonse P., as-tu hâte qu'Albertine G. te demande en mariage?

ST-ROCH

Roméo B. a lâché Germaine H. parce qu'elle marchait trop vite sur la rue St-Joseph.

ST-MALO

Juliette B., où prends-tu tes chapeaux? Est-ce au 15 cents ou au Steel, tu as seulement des échantillons?

Alphonse P. va avoir le premier prix à l'exposition cette année pour décoration des vitrines.

ST-HENRI DE LEVIS

Tit-Jos G., quel genre de bâton as-tu avalé pour marcher si droit?

\$0.000 de récompense est offert à celui qui trouvera un ami à Antoinette G. Ne vous gênez pas, présentez-vous.

Jos., t'es-tu écarté à New-York qu'on ne te voit plus, cher beau cœur?

Rose V., il paraît que Roméo B. t'aime mieux quand tu as ta petite robe rose.

Lina F., il te passe des frissons lorsque tu vois Anatole M.?

Ernest F., comme tu as l'air habillé!

Johnny R., es-tu chasseur au croquet, et ton règlement est-il prêt?

Marcelle L., viande, que tu as des belles jambes! Pourquoi portes-tu pas des bas courts?

Valère F., si tu veux savoir ta grandeur mesure-toi avec un poteau de télégraphe ou avec E. F.

Denise B., apprendra la bombarde si tu veux accompagner ton ex-musicien.

On annonce pour la semaine prochaine le mariage d'Antoinette F. avec un cure-dents.

Aristide R. s'est payé la traite d'un voyage à Québec, dimanche quinze jours.

Alphonse M., comment vas-tu prendre à la municipalité pour avoir fait de la poussière tout l'été?

Toute la paisible population de St-Henri pleure le départ de L. C. A quand ton retour?

Germaine C., si tu continues à engraisser tu vas peser bientôt 336 livres.

Marie-Rose et Juliette aiment beaucoup les garçons mais malheureusement elles ne peuvent pas en avoir.

Aristide R., tu as une belle petite fille, tâche de la garder car elle me tente beaucoup.

On annonce pour le 99 septembre 1917 le mariage d'Aimé F. avec Léona M. L'heureux couple partira en voyage de nocces pour Pointe à Pic.

Ernest F., Rodolphe F., Albert F., Ernest F., et Jos B. couraient les jeunes filles sur le terrain de l'Exposition à Québec, dimanche le 21.

Léona M. et Aimé T., quand vous mariez-vous?

Marcelle L., comment fais-tu pour aimer Rodolphe F.?

J.-Maurice M., quand vas-tu finir de peindre chez J.-E. H.?

Aristide R. aime bien à aller à Québec pour y passer quelques jours.

ST-LAURENT—ILE D'ORLEANS

Tit-Pit B., penses-tu que lorsque tu passais, l'autre soir, tu étais avec un beau pétard?

Il paraît que Maurice G. tient à sortir avec Germaine G. Il dit qu'il ne peut s'en passer.

Lucia N., pourquoi as-tu perdu tous tes sports, dis donc, p'tit trésor de mon cœur?

Gustave F., de qui t'ennuies-tu donc? Souffre avec patience, elle reviendra.

Ernestine G., comment aimes-tu Noël T.?

Bernadette T., à qui les belles grosses jambes?

Marie-Anne G., quand Tit-Pit reviendra-t-il faire manger de l'avoine à Tit-Tite?

Olivine D., tu ne t'aperçois pas qu'Alphonse L. ne va chez vous que les mauvais soirs?

Henri F., on dit que tu aimerais à sortir de nouveau avec Bernadette T. Plante-toi.

Tit-Jos. N., Mlle E. se plaint qu'elle n'a plus de poudre; renvoie-la à la ville car à la campagne elle risque beaucoup ton teint.

CHICOUTIMI

Alexandre E. s'est enfin décidé à laisser son ancienne blonde, Cécile D. On nous dit que cela lui fait rien, elle fait son indépendance à son goût.

Jos. D., on nous dit que tu es aimé des jeunes filles du Cap Madeleine. Je désire le même sort.

Cécile L., opératrice, tâche donc de faire de beaux yeux à Eugène L., si tu n'agis pas tu cours un grand risque de rester vieille fille.

Jeanne R., que j'aime cette blondinette! A qui les yeux châtifs?

Cécile D., revient vite car plusieurs vont te rendre visite et l'oiseau est parti.

J.-Henri M., pleure tous les jours le départ de Cécile D.

Yvonne D. ne s'occupe de personne. Commence donc à aimer les garçons, c'est si gentil.

M.-Jeanne B., ta poudre et ton fard tentent les garçons. Attention à toi.

Laura J., belles grosses jambes.

Marie-Louise G. ne trouve pas les garçons de Chic. de son goût, elle préfère ceux de Québec.

Quel dommage, hein, C. G. que personne ne veut se faire poser, tu irais ensuite finir tes portraits à Montréal.

Angeline L. est un joli pétard.

Yvonne J. et Jeanette B., à qui les deux belles poupées?

Petit T. donne des leçons de gramophone. Allez-y en foule.

Henri M. est à apprendre des nouveaux pas pour aller manger des bananes split.

Emile G. se promène jusqu'à quatre heures du matin pour se faire engraisser. Attention aux ressorts de l'auto.

Gonzague F., si tu as des jeunes filles c'est grâce à ton auto.

Euclyde A. dit qu'il fera probablement son voyage de nocces en Mesopotamie en passant par Babylone.

Eyrisse T., tu n'as pas besoin d'oser tes souliers pour G. D., elle ne veut pas de toi.

On annonce pour le 52 novembre le mariage de Lucie St-M. avec le fameux E. P.

E. P. est devenu populaire depuis qu'il a une auto et que son nom a paru dans les cancanos du Samedi.

Adrien C., est-ce la peur d'user le bord de ton chapeau que tu ne salue pas les jeunes filles que tu rencontres?

P. M., demande à Antoinette D. combien elle a grandi de pieds, cette année.

Philippe P., ne sois pas si inquiet pour avoir une blonde. On va écrire à chez Eaton pour t'en procurer une.

O. P., tu n'as pas besoin d'oser tes souliers pour Cécile T., elle ne veut pas de toi.

On annonce pour le 68 janvier le mariage d'Eyrisse T. avec celle qui est à venir. Plantez-vous, jeunes filles.

M.-L. G., tu as donc l'air jeune! Bertha et Simone B. paraissent avoir le cou croché à force de guetter les autos. Elles ont hâte que l'hiver arrive.

Albert V., tu vas user tes coussins d'auto à promener les jeunes filles.

Arthur M., penses-tu encore à Albertine G.?

Marie-Louise N. et Marie-J. N. n'ont pas eu de vogue du tout cet été.

Anna-Marie D., où as-tu mis le Kodak que Tit-Phorse t'a donné?

Enfin, Thérèse A., tu en as agraffé un. Tiens-le bien.

Si Marguerite B., Thérèse A. Rachel S. savaient lire les règlements au tennis, elles n'iraient certainement pas si souvent courir les jeunes garçons.

J'ai hâte que l'automne arrive pour voir quelle fourrure Jeannette G. va nous sortir pour matcher la bête puante à Tit-Seph.

Mariette A., tu commences à délaissier Arthur D. depuis que tu t'aperçois que la saison d'auto est avancée.

Antoinette L., est-ce vrai que Paul L. est trop froid pour toi? Dans tous les cas, René ne l'est pas!

Henriette B., à quand tes nocces avec ton peintre de Kenogami? Invite-nous aux nocces.

Question. J. V., à qui les beaux yeux? Réponse. A l'innocent qui veut le savoir.

CHICOUTIMI OUEST

Germaine B. aime beaucoup Albert G. mais elle préfère encore mieux Patrick R.

Joseph N. voudrait bien se marier mais il n'y a pas de jeunes filles pour lui.

On annonce le mariage de Bébé S. avec Mlle Blanche T. pour la semaine des trois jouds.

On annonce le mariage de Lauretta S. avec Roland S. pour le 32 septembre. Ils partiront en voyage de nocces en chars électriques de Chicoutimi Ouest.

Rosanna T., à qui la belle calotte bleue? A Pitre N., n'est-ce pas!

Joseph N. et Bébé S., dépêchez-vous à vous marier avant que la taxe des vieux garçons passe, cela va vous coûter cher.

CLUB J. C. No 1 — QUEBEC

Edgar D. dit qu'il a engraisé de 5 livres depuis ses vacances. C'est grâce à Mlle L. qui a la main douce.

\$10 contre \$1 que McK., Ergar D. Gilb., Pit et Horse vont voter pour la bière.

STE-ANNE DE CHICOUTIMI

Gustave G., pourquoi n'achètes-tu pas des patins à roulettes pour aller voir ta chérie du bas du village?

A. D. prétend que toutes les jeunes filles lui font de l'oeil.

Océide T., à qui le beau petit cœur? Elle de répondre: A toi, mon beau chien!

Lucile T., beau gros pétard, bien portant et plein d'embonpoint.

Gustave G., comment vont tes amours avec Océide T., à quand le mariage?

Georges B., que manges-tu pour avoir la face si longue, pas du caoutchouc toujours?

Ant. P., à Sophie, ne sors pas quand il vente car tu peux casser.

Adalbert T. dit que ses amours vont grand train avec sa chère. Prends garde.

Tout-Petit, comment aimes-tu à inviter ton petit bébé de 17 ans M.-A. B.? C'est un solide pétard, n'est-ce pas?

Tit-B. et T.-F. B., deux arracheurs de clous distingués; sont en grève.

Tit-Phorse B. lance un défi à Georges Carpentier pour rapiécer une paire de bottes.

Tit-F., champion souleveur de poids creux.

Tout-Petit à l'air d'un chinois constipé étendu sur une corde à linge.

Geo. B., quand ta grosse McLaughlin aura des petits grande-s'en un avec le Gray-Dort de Luc. B.

Emma-R. T., fais de l'oeil à M. C., tu aurais une chance de te faire blanchir par un plâtrier.

Lucie B. est restée en panne 157 fois avec son auto; c'est de ta faute, tu mènes du monde trop pesant.

L. de G. T. a décidé de faire mettre son portrait sur les cônes de crêpe à la glace. Il croit que de cette manière les jeunes filles vont le manger.

Avis aux jeunes gens qui veulent se marier: Profitez du temps de l'exposition il y aura des taux réduits sur les chemins de fer et les bateaux.

Avis. — Auto sous-marin à vendre. S'adresser: Tel. No XXX.

Lucille T., beau gros chon-chou, va!

Bébé B., tu es jolie, surtout... quand tu fais un clin-d'oeil.

Lorette D., tu ferais mieux de l'arroser pour grandir avant de recevoir des cavaliers.

Lucien S. est le plus grand amateur de cigares Peg-Top.

Alphonse, tu nous diras si tu vas à l'exposition avec ton veston en loup-marin?

Jules-E. B., ferme-toi les babines quand tu ris.

ROBERVAL

Georges-Aimé R. aimerait bien aller voir les jeunes filles.

Virginie M., à quand ton mariage avec Oscar G.?

Armand L. dépêche-toi de grandir parce que les jeunes filles ne voudront plus de toi.

Léo B., si tu veux avoir une blonde ou va t'en faire venir une de chez Eaton.

Henri G. a des intérêts à passer ses veillées chez le grec.

Eugénie D. désire beaucoup l'arrivée d'Eugène B.

Léontine L. a trouvé pour amoureux Raoul G.

On annonce pour le 35 septembre 1908 le mariage de Wilbrod G. avec Yvonne S. Corona et Brigitte se plantent un peu trop dans la jeunesse.

Virginie M. s'est achetée un chapeau pour avoir l'air plus coquet.

Marguerite R. aimerait travailler dans un restaurant pour avoir autant d'amoureux que Marie-Louise B.

Rose A. nous éblouit la vue lorsqu'elle passe avec son gilet rouge écarlate.

Barbier Th. ne fume pas tant le cigare tu vas te ruiner.

Juliette L., à qui le beau bec? A Néré! a-t-elle répondu.

Henri G., comme tu as l'air désespéré! Est-ce possible, si jeune et déjà?

Bernadette et Annette, préparez-vous car Paul R. vient cette semaine.

Alice R. tu n'as plus de voque depuis que Jeanne G. est en voyage.

Anna-Marie G. est allée faire des recherches pour un ami.

Jos. A. change de chemise plus souvent que de blonde.

MEGANTIC

Josephat D., les amours avec la blonde étrangère vont bien, parait-il. Tant mieux, car je commençais à désespérer pour toi.

Lucien H., ton vieux chapeau de paille a-t-il eu des succès, combien? Tu en as un neuf maintenant. Ce n'est pas dommage.

Lloyd G., tu nourrais être très heureux si tu voulais, car je connais une brune charmante qui t'aime.

Delphis H., as-tu avalé un manche à balai, comment? Tu as l'air de cela quand tu marches.

Joseph C., tâche de ne pas tant t'exciter quand tu seras avec une jeune fille, en voiture.

Max S., toutes les jeunes filles ont un œil sur toi. Chanceux, va!

Pauline S. dit qu'elle est la plus belle fille de Megantic.

Mary M., Blanche C., Marie-Louise B., Berthe T., Hélène H., Rose-Anna L., Rosa M., avez-vous faits application pour entrer dans le régiment des vieilles filles?

Evelynne M., prends courage, la manufacture est fermée, il va y avoir plusieurs garçons de libre, ils iront chez toi pour te déshabiller.

Irène P. dit qu'elle a de la peine, son petit Jules Y. est parti pour Montréal.

Simonne B. s'est achetée un gilet rouge pour être plus voyante aux yeux des garçons.

Gaston T., mon cher Gaston, tu ne dois pas avoir hâte au 1er septembre car ton petit cœur de Simonne B. va partir pour le couvent. Vas-tu t'ennuyer?

Alma-Rose J., comment aimes-tu Grace K. quand elle se promène en auto avec ton cher Jos. D.?

Annette F., qu'elle aura donc de la peine lorsque Elie partira pour le chantier.

Emma L., qui lui fait de la peine de ne pas avoir de cavalier.

Léon M. se recommande au Samedi pour se trouver une blonde.

Sam. M., si ta belle façon a des petits tu m'en passeras un.

Juliette L., tu perds ton temps avec ton petit banquier, ça va lui prendre trop de temps pour se ramasser une dot de copes.

Josephat D., sais-tu que tu as deux belles blondes, Rose-Aimée P. et Célanire P. Elles sont là à se demander à qui le beau chou, Josephat.

Rodolphe H., t'ennuies-tu bien de ta chérie de Magog?

Rose-Aimée P., ne cours pas tant après H. G., tu ne l'auras pas.

Alma-Rose J., tu ressembles à une poullette avec tes jupes courtes.

On annonce que Léon M. quittera sous peu le service de son beau-frère pour entrer journaliste. Une belle promotion.

Lucien H., pourquoi ne changes-tu pas de mode? A vingt ans on ne porte plus son habit de première communion.

Josephat D., tu vas rester longtemps veuf, si tu préfères la galerie de Mr R. à un salon.

Georgette S., ne fais donc pas ta petite fratche.

D. R. va se marier pour l'hiver car il fait trop froid.

Hélène L., Dolores C. vont bien user les trottoirs de Megantic pour se trouver des cavaliers. Elles se recommandent au Samedi pour leur en trouver deux à la mode.

Eva R., quand ta robe aura des petits tu me garderas le plus gros.

Juliette L., comment aimes-tu à manger de l'avoine?

Alphonse St-R. s'est décidé à partir pour Chicago. Comment as-tu fait pour te décider à quitter Alexina?

Barthélemy A., quand deviendras-tu riche; tu as l'air d'un petit sport?

M. J., le chalet n'a-t-il plus d'attraction pour toi, depuis que Juliette B. est partie l'on ne te voit plus?

PRICE

Régina C., qu'as-tu fait du beau meuble que tu as eu le jour de ta fête?

Rose-Anna G. a fait une promenade au Lac-au-Saumon pour se trouver des cavaliers. Attendez-les en foule!

Léon L., comment trouves-tu Alice C. avec ses deux gros chignons chaque côté de la tête? Jolie, hein.

Alice C. a invité de nombreux amis pour fêter l'anniversaire de sa sœur Reg. Parmi les invités on remarquait surtout Théo. J.

JONQUIERE

Notre petite ville est en détresse car Blanche G. est partie pour Shawinigan.

Antoinette F., que fais-tu à Jonquière? Anna-Marie B. désirerait un beau petit cavalier.

J'aimerais à rencontrer Emma B. souvent sur la rue et je ne la vois pas. Que fait-elle donc?

Eugène G., tu viens de Montréal.

MONT-JOLI

Alice R. dit qu'elle aime les petits garçons maigres. Exemple: Bébé T.

Philippe R., tu ressembles à une poulpe avec tes grands pantalons.

Agathe R., dépêche-toi, tu vas rester vieille fille.

Fancy, on voit que tes vacances t'ont fait du bien; tu as dû engraisser au moins de 50 livres.

F.-X. T., où prends-tu ta glace pour te tenir aussi frais?

On annonce pour le 35 septembre 1904 le mariage d'Eva P. avec un messager d'express.

Paulhime, combien as-tu payé ta mante craquée?

Yvonne F. dit qu'elle s'est relevée les cheveux pour venir à bout de se trouver un cavalier.

Aurore L. est-ce que c'est du jus de bêtardes ou du vinaigre de toilette que tu emploies?

Eva P. brise les trottoirs à se promener; elle pense de se trouver un mari.

W. D. se recommande au Samedi pour se trouver une blonde.

W. D. quand ta jument aura des petits tu me garderas le plus drab.

Auguste D., le fox-trot est défendu au coin des rucs. Comment vont tes amours avec ton irlandaise?

ANCIENNE LORETTE

Juliette R. aimerait avoir un cavalier mais personne ne se présente.

Jules R. est comme une mouche dans le sirop quand il est en auto avec Mlle B.

Wilfrid D., tu as perdu ta place tu peux perdre ta blonde.

L'hiver s'en vient et les parties de balles s'en vont; quel malheur pour Etienne C. de ne plus vendre de crème glacée.

Geddon G., René M., Léo M. et Léonidas B. se recommandent au Samedi pour avoir chacun une blonde.

Albert C. fais pas tant le frais quand tu viens à Lorette.

Antonio D. trouve pas les jeunes filles de Champigny assez smart, il préfère aller à Québec.

Léopold L., les chevaux de Philémon sont raides maigres de te traîner avec Yvonne.

LORETTEVILLE

Olara S., fais des beaux yeux tu vas peut-être l'avoir.

Marie-Louise S. dit qu'elle aime bien la ville de Montréal mais son prétendu a maigri de 18 livres depuis son départ.

Lauretta M., fais attention au joueur de balles au camp.

Marie-Louise S., comment trouves-tu la ville de Montréal?

Béatrice V. aime toujours Eugène S. pour en faire son époux.

Jean-Bte. B. a déclaré un amour enflammé à sa chère.

Alexandre C. aime à descendre à Québec, il monte avec les petites filles de Charlebourg Ouest.

Pauvre Ernest P., il a maigri à vue d'œil. C'est regrettable.

Gaston L. est un joli garçon.

On annonce pour le 52 septembre le mariage d'Arthur M. avec sa future épouse. Pas de carte.

Juliette G., aimes-tu le fromage?

Gabrielle B., si tu continues à grossir tu vas devenir un moyen pétard!

Rachelle K., tu n'as pas besoin de t'exciter quand tu rencontres un garçon.

Henri P., ta petite blonde a la tête pas mal rouge.

THETFORD MINES

Albert L. se recommande au Samedi pour trouver des salles de danse pour jouer du violon; il est très fort mais peu favorisé, mais il carresse beaucoup sa petite brunette, Lydia L.

Joseph L. se demande quand il va se faire une panse pour se réchauffer les sanges, et il fait sa réponse: Bien vite.

Eugène G., veux-tu me dire quelle sorte d'huile que tu as pris pour enjoler Méri-da A.?

Lucienne L. dit que Rosario L. est tout à elle.

Louis B., depuis qu'il a reçu sa paie du gouvernement, dit qu'il va nous faire des noces avec Marie-Rose L.

Poléon P. aime tellement Yvonne G. que s'il la perdait il en perdrait la tête.

Elise H. est le plus gros pétard de Thetford; elle aimerait que tout le monde se rangerait du côté du trottoir pour la laisser passer.

Irène R., la plus belle fille du village d'Amiante.

Armand L. se promène le samedi soir sur la rue en bicyclette pour se trouver une blonde.

Pierre F. aime tellement Marie G. qu'il est toujours en chicanne avec elle.

M.-Anna P. et Willie T., la lune vous a vu passer dimanche soir sur le chemin de Robertson.

Jeannette R. fait sa grosse avec sa robe de salopette roses de 5 cents la verge.

Bertha R. se promène sur la ligne du chemin de fer parce qu'elle a peur du monde.

Armand L. se recommande au Samedi pour avoir une blonde.

S. R. trouve que ça coûte trop cher pour faire vivre la fille des autres; c'est pour cette raison qu'il ne se marie pas.

Arthur L., tous les jeunes gens se demandent pourquoi que A. L. ne sort-elle pas régulièrement avec une jeune fille.

THETFORD OUEST

Willie P., vas-tu aller à l'exposition des grands nez cette année?

Alida G. aimerait bien avoir un cavalier.

Laura G. dit que les pommettes sont passées et ne trouve pas encore à se marier.

Alida G. n'a pas oublié de se jeter dans le baril à farine pour se blanchir.

Faites donc une petite collecte pour tâcher de trouver un cavalier à Yvonne G. Ayez pitié d'elle s'il-vous-plait.

On dirait que Maria N. a un ressort de vieille Ford dans le corps; elle sautille toujours quand elle voit son Lucien.

Eva L. se recommande au Samedi pour se trouver un cavalier si vous n'en trouvez pas attendez aux fêtes, vous en recevrez comme cadeaux.

KENOGAMI

Elizabeth A. aimerait bien matcher mais elle ne peut pas.

Marguerite H., quand ton chapeau de lawn aura des petits tu tâcheras de m'en garder un.

Lydia B., la poudre est réduite de dix pour cent.

Marie D. et Marie B. sont deux beaux petits pétards.

Bertha M. s'est coupé les cheveux en balai.

Yvonne J., dépêche-toi à te marier.

Azarias B. commence à engraisser.

Ursule B. est une belle petite blonde mais c'est encore trop jeune.

Ernestine J., dépêche-toi à te marier tu vas coiffer Ste-Catherine.

Elizabeth H. regarde par-dessus les barrières pour voir passer les vieux garçons.

Alex. L. aime les jeunes filles comme une puce à l'agonie.

Je suis un garçon qui aime Laura H. comme une puce à l'agonie.

MASSON

Bernadette G., comment as-tu aimé l'avoine au pique-nique du 31 juillet?

On annonce le mariage de Lorenza L. dans la semaine des trois jéudis.

Jos. P., comment aimes-tu ça promener des carrosses?

Eva L., combien as-tu versé de sœurs de larmes depuis que Victor Ch. est parti?

Ida L., combien as-tu usé de paires de souliers en te promenant?

MATANE

Ovila C. commence à être moins jaloux depuis qu'il a sa petite cousine est partie.

Paul-Emile G. dit qu'il se marie le 60 septembre 1948.

Berthe B., à quand les noces avec Robert H.?

Adrien St-L., tu ne dois pas avoir hâte de quitter Alberta G.?

AMQUI

Grande récompense est offert à quiconque trouvera une blonde à Henry F.

Alb. L., est-ce que tu as fait application pour avoir une place dans le club de balles au-camp.

Aihp. F., comment est ta petite B.?

Donne-m'en des nouvelles sur le prochain numéro du Samedi.

LA TUQUE

Les petites G. se sont enfin trouvées des cavaliers.

Stella A., à quand le mariage?

Tit-Mile C., fais pas tant ton frais avec ta petite Gray-Dort.

Simone G., aimes-tu encore le chocolat?

Eva B., si tu n'étais pas si petite tu ferais la plus belle grosse fille.

BAGOTVILLE

Blanche T., à qui la belle petite bouche?

N. L., pour qui les belles jolies roses?

Catherine F., veux-tu nous passer ta robe verte pour faire un damier?

Adela S., à qui la belle noire?

Nos trois élégants de Bagotville Ph. M., L.-P. C. et E. D. se promènent tous les soirs en auto et disent qu'il n'y a pas de filles assez jolies pour eux.

On annonce pour le 42 janvier le mariage d'Emile E. avec une paire de grosses jambes de St-Raymond.

Eva S. se plante beaucoup pour Emile E. mais je crois que Marie-Jeanne est meilleure.

M.-A. L. est charmante.

M.-A. L., ton petit Léo est bien gentil, n'est-ce pas?

C. B. se demande s'il parviendra à avoir L. E.?

Stella F., à quand ton mariage avec ton grand Paul?

Mélina B. se fait un honneur d'avoir été servante avec son ancien Tit-Jos.

Philibert M. trouve les jeunes filles de Chic. très aimables.

Anna-Marie M. s'ennuie de ceux qu'elle a laissés.

Blanche C., à qui le bel oiseau?

Charles B. s'ennuie depuis qu'Yvonne est partie.

Blanche S., quels beaux yeux mourants!

N. L. aime beaucoup à être sur le Samedi.

Petale, à quand le mariage avec Juliette?

Edgar B., tu ne te maries pas vite, elle est découragée, je pense.

Lucienne H. est un joli pétard.

Simonne T. est une belle brunette.

Ludger B. aime à lire le Samedi.

René R., que tu as l'air à t'ennuyer. Mes sympathies.

René B., quand tu sors avec une jeune fille tâche de te pousser plus que ça.

Eglantine E., depuis qu'elle sort avec Tit-Fred C. se "foue" bien de Joseph-Henri avec son auto.

Yvonne E. et René B. s'adonnent bien ensemble.

Eugène S. remercie celui qui l'a fait paraître.

Philippe C. se demande pourquoi il ne paraît plus sur le Samedi.

Jeanne P. est un peu trop contente d'avoir un ami.

Paul, à qui l'auto dans laquelle tu te promènes l'autre jour avec Stella?

Dick, Edgar C. te fait manger de l'avoine pour Berthe.

Emile E., c'est le temps de songer à aller voir celle qui t'attend à St-Raymond.

Pierre D., si tu étais sympathique tu viendrais partager avec moi les heures d'angoisse.

COATICOOK

Léonie D., pourquoi ne montes-tu pas en ville le soir, on descendra ensemble.

Béatrice L. et Blanche A., comment aimez-vous faire des tours d'auto avec Richard G. et Léo G.? N'est-ce pas qu'ils sont gentils?

Ida D. aime mieux Omie C. qu'Emile B.

Dosilya L. se croit le roi de Coaticook depuis qu'il travaille pour J. W.

Armande D., quand ta crémone aura des petits tu garderas la plus vinée pour Jules L.

Depuis que Renilda F. a fini avec Gille L. elle n'a pas l'air de trop s'ennuyer car elle se promène en auto.

Yvonne L. se croit la plus fine de Coaticook Nord.

Armand P., j'enne veuf, qui le veut?

RIMOUSKI

On annonce le mariage de Mlle Régina M. avec un garçon si elle en trouve, il faut pour cela qu'elle porte un talon de 10 pcs.

Je remercie ceux qui annoncent que Mlle Bérangère B. aime à prendre le bras de son ami.

Il y a des demoiselles qui sont bien chanceuses ici, en notre ville, elles n'ont pas la peine de courir après les garçons et quand elles en ont, elles ne sont jamais abandonnées.

Régina M., combien gagnes-tu par semaine pour aller voir Léandre F. à son restaurant?

Odéline P., est-ce vrai que tu t'es faite geler un soir pour guetter Elzéar C.?

René St-L. n'a pas besoin de brosse à dents il en a une sous le nez.

On annonce le mariage de Wilfrid P. pour l'année de la grande beauté.

Mary P., ne te donne pas tant de fatigue pour aller rejoindre Adrien S. Tu ferais bien mieux de te planter pour Michel M.

PORT ALFRED

Joseph-Edmond D., ça ne vaut pas la peine de partir de Port Alfred pour venir manger de l'avoine à Chicoutimi. L'as-tu digéré la portion du 21 août?

Hugues L., tes beaux yeux m'ont rendu amoureux. Devines-tu qui?

Marie T. est en promenade à la recherche d'un époux.

Arthur B., quand tes pantalons blancs auront des petits tu me garderas le plus gris.

Armand B., tu es donc amoureux des jeunes filles?

STÉ-ANNE DE CHICOUTIMI

Léon-Georges S. quand il joue au pool il trouve qu'il joue bien.

HULL

Jeanne G. se recommande au *Samedi* pour se trouver un amoureux ayant une Ford.

Jeanne G. étudie depuis quelque temps l'astronomie.

Jeanne G. pleure encore Arthur L. Pauvre Jeanne. Mes sympathies.

Jeanne St-D., cours pas tant après Arthur L.

Yvonne McL. a beaucoup de peine depuis qu'Emile L. l'a lâchée.

Alice McL. se recommande au *Samedi* pour se trouver un cavalier.

SHERBROOKE EST

George R., à qui le frais de l'est?

Alice T., la taxe s'en vient.

Palmaire R., achètes-tu ta poudre par baril ou bien à la livre?

LAC-AU-SAUMON

Hudges M., vas-tu te mettre marchand de ferrailles ou de vieilles guenilles l'automne?

Ri. B., as-tu assez de ton \$22.75 que tu as gagné l'autre jour aux noces pour te conserver frais sur la glace jusqu'à l'hiver?

Wilfrid L. dit que c'est bien ennuyant depuis que Rose St-L. l'a abandonné, mais il ne perd pas l'espérance.

On annonce le prochain mariage de Luc L. avec Philomène G. pour le 48 août 1924.

Adèle D. se recommande au *Samedi* pour avoir un petit mari. Qui la veut?

Anna L. se recommande au *Samedi* pour se trouver un mari.

Suzanne C. maigrit beaucoup depuis qu'Yvonne D. ne lui parle plus.

Yvonne D. dit qu'elle ne sait pas assez compter pour savoir le nombre de ses cavaliers.

Ida V., arrose-toi si tu veux pousser, ma petite.

Thomas L., malgré ses contre-vents, marche toujours vant devant.

Maria M., si tu n'ôtes pas ton tour de cou l'hiver va venir passer l'été ici.

Zélie C. ne veut pas de cavalier, elle craint les déceptions d'amour mais... aucun refus à ceux qui voudront bien se présenter.

Marie-Anne R. est très éclatante n'est-ce pas?

Rosa St-L., quel beau toupet frisé; je crois qu'elle se fait friser par les lutins.

Yvonne D., ma cruelle, si tu rus, je te dételle.

Ida V., est-ce fini les amours avec Tit-Charles?

Tit-Jos. V. est toqué sur Marie St-P.

Emile St-L. dit qu'il a la bourse assez grosse pour continuer à payer la taxe de célibataire.

On annonce pour le plus tôt possible le mariage de Béatrice B. avec Th. L. On va-t'y aller aux noces, une fois?

Jean-Paul S. sort avec Béatrice.

Richard B. s'en fait accroire quand il est dans sa brochette.

Albert P., tu es vraiment gentil, je crois que tu penses à te marier. Pense à moi, mon cher.

Isidore P., toi tu es moins joli, mais assez gentil.

Anna L., penses-tu encore à Ernest M. tu l'aimes pourtant?

STE-ROSE DE LIMA

Léo R., comment aimes-tu les jeunes filles de Ste-Rose?

Blanche O., comment payes-tu de taxes pour changer de cavaliers?

Yvonne S., ne t'excite pas tant pour les garçons.

Aurore P., à quand ton mariage avec Joe G.? Je te souhaite du plaisir.

Edna C., comment vont les amours avec H. P.?

Germaine T., fais attention à Xavier C., c'est un gars d'Angus.

SAINT-PIE DE BAGOT

Jean-B. O. aime tant le one-step et le fox-trot que lorsqu'il marche sur le trottoir il steppé continuellement.

Jean-M. G., comment vont les amours avec ta québécoise?

Marie-A. G. est heureuse dans sa détresse car elle est parvenue à se trouver un petit veuf.

ST-EPHREM

On dirait que Cordélia D. a un ressort de vieille Ford dans le corps car elle sautille tout le temps.

Léonie R., est-ce que Jos. L. t'a envoyé une poignée d'avoine de l'ouest?

Catherine Aurore et Mary B. sont trois belles épinglettes. Jeunes garçons, achetez-les pour mettre sur vos cravates.

J. G., as-tu tué assez de bêtes puantes pour garnir le manteau d'hiver à ta Jeanne M.?

On dit que Philippe P. est engagé à Québec pour pelletter la fumée.

Marguerite M. aime Pit C. à la folie comme une puce à l'angon et Catherine aussi. Qui aura la prime.

Anna-Marie P., excite-toi pas tant pour A. H., c'est la même chose qu'essayer d'avoir le bonhomme dans la lune.

Georges N., ne retarde pas trop à rencontrer Imelda car elle m'a dit avoir des vus sur les jeunes gens de Ste-Marie.

ST-FREDERIC

On dit qu'Alexandra P. écrit souvent à G. N. sans recevoir de réponse.

G. N., de St-Ephrem, est un garçon à deux blondes. Fais-y attention, Alexandra.

CHARLESBOURG OUEST

Walter J., gagnes-tu bien cher pour t'en faire tant accroire?

Juliette L., ne cours donc pas tant les garçons, tu pourras en avoir un.

Alphonse S., ne te balance pas tant quand tu marches, tu vas tomber.

Antoinette S., c'est très magnifique de te voir toujours en rouge feu.

Germaine J. est la plus indépendante mais qui sait si elle sera toujours comme cela?

Les amours d'Alexandre L., Onésime S., Henri J., Jean-Bte J. ressemblent à un élastique bien étiré.

Lucienne L., qu'a donc fait ton petit poisson de l'autre jour?

Arthur B., grande perche de neuf pieds!

Walter J. à qui le beau cœur? C'est à Annette toute seule!

Juliette B., Blanche P. se recommandent au *Samedi* pour avoir un cavalier.

Cécile J., ton cher de Québec n'y va plus?

Maria J., tes petits cheveux dorés ne te font pas faire de cavaliers. Attends.

Germaine J. s'achète un cornet de crème à la glace par jour quand il fait bien chaud.

ST-CYRIAC

François T., mes félicitations, tu fais bien des progrès, mon vieux avec Alida B.

Cécile S., ne te pousse pas tant pour Albert G. car il ne veut pas de toi.

On annonce pour le 91 septembre le mariage de Laurette S. avec Henri C. Pas de carte.

Thomas P., sais-tu depuis que tu as une auto que les jeunes filles te courent?

Marie-Alma T., tu vas rester vieille fille.

Julia P., quand sors-tu ton chapeau blanc?

Del. E., pousse-toi donc et vas donc voir les jeunes filles, elles te trouvent toutes de leur goût.

Marie-Laure B., tu fais bien pitié toute seule sur la galerie. Oh, jeunes gens, allez lui porter secours.

Marie G., tu ferais mieux d'ôter le baril de farine près de la porte, cela fêverait de tomber dedans quand tu sors.

SHAWINIGAN

Yvette N., ne t'en fais pas tant accroire avec ta petite beauté. Tous ces beaux mois sont écoulés.

RIVIERE AU DORE

Eutrope A., tu nous fais de la belle musique dans tes parades.

Alfred M. est de la Doré car il ne va pas souvent à St-Félicien.

Simon O., ne fais pas tant ton indépendant parce que tu vas voir la plus belle fille de la Doré.

Ernestine C. est un joli petit pétard, mais elle s'en fait un peu trop accroire lorsqu'elle chante.

Avis est par le présent donné qu'Aimé C. veut se marier.

On annonce pour un mois incertain le mariage de Jules S. avec le macadam.

Rosanna T., prends garde à ton petit Noir car Ernestine C. lui fait encore de l'oeil.

Joséphine P., comment vont tes amours avec Hector S.?

Emilien B. monte plus souvent à la Doré depuis que Thérèse A. est chez elle.

Amable A. se croit bien bon avec Aurore O. Qu'il fasse attention car d'autres veulent se planter.

Maria T., je crois que tu préfères les veufs aux jeunes garçons?

Rosaire B., je crois qu'il serait temps que tu ôtes tes bottines blanches car les mauvais chemins approchent.

Edmond C. et Fortunat L. ont usé 52 fonds de culottes cet été sur la bicyclette pour aller voir les jeunes filles.

Joseph P., comment vont tes amours avec Adrienne M.?

Armand A., tu parais vouloir aimer Marie-Alma G. mais prends garde à toi car rendu à St-Félicien tu ne seras pas seul.

Cécile A., je crois que tu préfères la ville à la campagne, on ne te voit pas souvent à la Doré.

Aimé C., on le sait que tu as une jolie blonde à Jonquières. Mais prends garde on peut te l'ôter.

Edgar G., mets donc la gène de côté pendant les veillées, tu seras mieux regardé.

René T., sois plus timide et les jeunes filles t'aimeront bien mieux, va.

Ernestine C., ne t'en fais pas tant accroire la Doré ne t'appartient pas.

ST-GABRIEL DE BRANDON

Johnny M. trouve cela bien ennuyant de ne pas pouvoir parler à son goût quand il rencontre Palma.

Philippe M. et Léon M. sont les plus beaux pétards de St-Gabriel.

Rosire G., quand tu vas au bazar tâche d'ôter ton gros chapeau dur toutes les jeunes filles veulent te faire prendre des chanches.

Wilfrid A. et Donat R., laissez-vous pousser avant de penser aux jeunes filles.

Blanche L. brûle d'amour mais il n'y a

Vente
Annuelle
30 Millions
de Paquets

"SALADA"

L'avez-vous essayé?

6677

qu'un seul pompier qui pourrait l'éteindre, c'est Léandre P.

Philippe M. aime E. M. Il l'appelle son petit cœur doré d'amour d'argent de cochon blanc.

Léon M., fais-moi des beaux yeux si tu ne veux pas rester vieux garçon.

LES SAULES

Mes amis, à quand le voyage à Montréal avec le fameux chauffeur Paul R.?

Marie-Jeanne et sa sœur Lucienne P. achètent d'user leurs balançoires.

\$0.00 de récompense à celui qui trouvera une blonde à Alphonse V.

Edgar P., fais attention à ton nez quand tu donnes un baiser.

Rose-Aimée D., comme tu as de belles couleurs!

Honoré D., on te connaît, ne fais pas ton frais avec tes dents de cuivre.

Rosaire H., comment aimes-tu ta nouvelle chérie?

Auréli D., comment vont les amours avec C. B.?

Emile L., toutes les jeunes filles des Saules sont fatiguées de toi.

FITZPATRICK

Joseph V., comment aimes-tu ta voisine?

Louis V., ne travaille plus, il est assez riche.

René G., as-tu lu toutes tes lettres que G. t'a envoyées?

Si Tit-Rouge C. ne veillait pas si tard quand il va veiller il serait peut-être admis plus souvent.

G. L. est une belle épinglette; pourquoi Tit-Rouge ne l'achète-t-il pas pour mettre sur sa cravate?

L. V., dis-moi donc ce que tu avais dans ta caisse, l'autre jour, hum, ça devait être bon?

N. D., tu te maries bien loin d'ici, les amis ne pourront pas être invités aux noces.

Tit-Rouge C., as-tu acheté des alimettes dernièrement?

Gare aux autos à l'épicerie s'il y en a trop à la fois il pourrait peut-être arriver un accident.

Géraldine L., on dirait que tu as un ressort quand tu marches. Est-ce l'amour qui t'émoustille?

Les demoiselles au restaurant, savez-vous qu'elles sont chics et elles chantent si bien aussi.

Philippe B. est allé en voyage, ses amis croient qu'il est allé fiancer sa blonde.

ST-GEDÉON

Fortunat T., Ce monsieur a la réputation de montrer dans une veillée le grec et le latin à la demoiselle avec qui il passe la soirée. Ne t'en fais pas tant accroire on en a déjà vu des gens qui font des cours classiques.

Le Mine T., Jeanne t'aimerait peut-être mais elle te trouve trop... petit et pas assez d'apparence.

Laurette D. n'a plus d'ami car tous les garçons prennent ses yeux pour fanaux d'auto McLaughlin.

Juliette B., pauvre carpe! Vas-tu cesser de t'enfermer?

Laurette P., si tu veux savoir ce que le chroniqueur pense de toi, mèle les canons des deux autres Laurette.

Horace L., tu peux te désouffler car nous avons d'autres ballons que toi pour nos sports d'hiver.

Yvonne B., n'est-ce pas que tu es moqueuse?

Henri C. a fini de repasser toutes les vieilles de la paroisse, à présent il va voir les enfants d'école.

Horace L. n'a pu conquérir le cœur de Rose-Alba T. il ne pourra pas en conquérir un autre car il veut se noyer.

Edmond D., ton chien est mort pour Yvonne B., car tu n'es pas possesseur d'une Oldsmobile.

Joseph C., tu n'as pas besoin d'aller voir Léa G. parce que tu as une petite Ford, son père en a une pareille à la tienna.

Laurette B., quand ta collerette bleue aura des petits l'en retiens un, mais je voudrais qu'elle soit rouge.

Le Résultat de la Qualité
Supérieure et de la Qualité
Seule—Le Thé

Paul C., tu as discontinué d'aller voir Antoinette P., ton chien est mort.

ROCHON

Adélaïde est bien la plus chanceuse en amour grâce à sa grande beauté et ses beaux cheveux blonds. Toutes les jeunes filles de Rochon sont jalouses de sa beauté.

ST-GEORGES—BEAUCE

Blanche P. ressemble à un beau petit serin avec sa robe jaune.

J. J., comment vont tes amours avec le chauffeur?

Bertha R. se dit fatiguée de son voyage à Montréal.

STE-MARIE—BEAUCE

La Louise V., si tu veux un cavalier de Thetford, dépêche-toi à faire ta commande avant qu'il neige car il va être trop tard.

WARWICK

Albertine D., pourquoi es-tu toujours seule?

Emile B., est-ce vrai que Raoul G. t'a fait manger de l'avoine?

Robert D., comment aimes-tu à sortir avec Donald en auto et sa cousine?

Annette P., comment aimes-tu Sylvio H.?

Adma B., tu es bien chanceuse de te promener en auto avec O. B.

Annette M., ne perds pas l'espérance, je vais t'envoyer un sport par la maille.

Avis aux chauffeurs d'autos: les jeunes filles que vous promenez cet été riront de vous cet hiver.

Annie H., comment fais-tu pour si bien te poudrer?

Rosa H. promet une récompense à celui qui lui trouvera un amoureux.

On dit que Rachel et Pauline T. vont revenir à Warwick.

Je vois passer Albertine G., quel beau pétard!

Alida M., est-ce vrai que tu te maries?

Lilianne K. aime Paul C. d'un amour extrême comme une puce qui tombe dans la crème.

On dirait que Donald P. a un ressort de vieille Ford dans le corps; elle sautille tout le temps.

Armand G., quand tu prends des marches avec Isabelle K. ne vois-tu pas dâhâ ses yeux qu'elle voudrait que tu lui prennes le bras.

Adélard S., je crois que les amours vont bien avec Yvonne.

Annette P., quand ta robe blanche aura des petits tu m'en garderas un.

Blanche F., lorsqu'on te voit paraître dans la rue tous les garçons tombent en amour.

Annette demande souvent Sylvio H.: "A qui la belle petite bouche, est-ce à moi?" Chanceuse.

Angelina M., aimerait à se marier mais elle est trop grosse, elle veut maigrir de 99 livres avant.

Adrien G. s'est acheté un petit corset pour se tenir le corps raide quand il va à Montréal.

OTTAWA, Ont.

Georgianna G., achèves-tu d'achaler le public avec ton poisson.

TIMMINS, Ont.

Jos. S., promesse de mariage avec Thérèse L. dans la semaine des trois hindis.

Blanche P., tu serais bien mieux de mettre le baril à fleur loin de la maison, tu tomberais pas si souvent dedans.

Rose R., tu serais mieux de sortir ta petite Ford, tu aurais plus de chance avec les garçons.

Omer B., vas-tu revenir à Timmins bientôt, Blanche L. t'attend?

Adeline A. n'a pas l'air à s'ennuyer quand bien même que Sylvio B. est parti, je l'ai vu avec un autre l'autre soir.

Marguerite G., combien de paires de chaussures as-tu usées à courir après K.?

Blanche L., à l'air à vivre dans l'espérance depuis qu'Omer B. est parti.

Chara R. porte ses robes courtes pour montrer ses belles pattes.

Thérèse L. se cache bien depuis qu'elle a fait couper ses cheveux, elle a sans doute peur que les garçons ne l'aiment plus.

Louis L., dépêche-toi à te marier tu sais que tu es vieux garçon.

On annonce le mariage de Léona L. avec Jimmie le 27 août 1922.

Donat B., c'est curieux comme tu es agité lorsque tu parles aux jeunes filles. Est-ce la gêne?

Aline D., as-tu aimé ton voyage? As-tu trouvé quelques beaux garçons?

Laure-Anna St-O., dépêche-toi à nous faire des noces. On attend après toi pour aller danser.

Béatrice P., tu n'aimes pas les petits mineurs, c'est seulement les commis d'épicerie à habits serrés.

Maria G. renverse tellement ses souliers qu'on dirait toujours qu'elle est pour se cramponner.

Desneiges L. doit se marier en l'année 1999 à celui qui voudra d'elle.

Aline D., ça doit te prendre tous tes gages pour ta poudre car on m'a dit que tu en usais 15 boîtes par semaine.

Flore C., à qui le beau cœur, à P. M. ou J. N.?

Horace L., dépêche-toi à te trouver une jeune fille, c'est pas beau mourir vieux garçon.

Bertha B. doit partir pour les vieux pays bientôt, en Italie. On perd un beau pétard.

Arthur C., tu es bien fin, c'est beau comme une Ford.

Elzéar B. mérite des félicitations car il sait que le magasin chez B. est le coin des gentilles demoiselles.

Une récompense de 14 sous à celui qui trouvera une blonde à Jos. B.

Une vente extraordinaire pour le 15 septembre. Dix vieux garçons. Aucune offre raisonnable refusée.

Adèle B., tu devrais changer de mode pour te peigner car Bill C. n'aime pas ça.

Jérôme B., tu devrais prendre des pilules Moro; Antonio A. dit que c'est bon pour faire grandir.

F. B., tâche donc de ne pas dire bonjour seulement qu'aux garçons, aux jeunes filles aussi, une fois de temps en temps.

Marianne D. est partie à Montréal pour essayer de s'accrocher un mari.

Omer G. et Arthur C. sont partis pour aller à la pêche à la morue et la première chose qu'ils ont vue c'est qu'ils étaient à pêcher dans un champ de patates.

ST-VICTOR D'ALFRED, Ont.

Fabiola P. se vante d'être la plus belle fille du village, mais il faut dire que Stella J. est une belle grosse fille aussi. Prends garde, Fabiola. Mais Willie n'est pas difficile.

Ernest B. fait son frais; sur quoi se base-t-il? Peut-être à cause que les gens l'ont vanté qu'il était le meilleur danseur du village.

Evangeline S., as-tu pris des gaz allemands pour être si excitée quand tu sors avec Emile?

Eva P., si tu perds ton Ernest, prends garde.

Il y a un jeune poulet du nom de Donat B., il fait son frais à cause qu'il a des souliers marque Brogue.

STURGEON FALLS, Ont.

Maria-Louise M., qui choisit prend pire. Alice R. va voir son sport bientôt. Heureuse comme tout!

Rosanna T., tu crois que tu es bien bonne avec Ald. L.?

Emma M. se croit bien mais elle ne se marie pas vite.

Jules L. va donc voir les jeunes filles, ne reste pas toujours à la salle de pool.

Maria T., à quand les noces avec G.?

Alice C., ne porte pas tes robes si courtes.

Yvonne C. s'adresse au Samedi pour se trouver un mari.

Maria-Anne R. se recommande au Samedi pour se trouver un cavalier.

Edwidge L. et Agnès A. sont parties pour un voyage à Montréal, en attendant de se trouver chacune un mari.

Donat L., à quand les noces avec ta petite C.?

Albert D. P., aimes-tu toujours Annette B., tu as l'air à lui faire des yeux doux?

Ald. W., tâche de faire l'amour à Mlle N. si tu es capable, elle doit s'ennuyer toujours seule.

Bernadette L., tâche donc de relever tes chapeaux, on verrait tes beaux yeux.

Léo L., comment aimes-tu ta petite Panfette? Elle te fait de beaux yeux.

Ph. S., quand il rencontre une jeune fille il se ferme les yeux.

Lina L. se recommande au Samedi pour se trouver un petit amoureux.

Juliette M., oh, qu'elle est belle petite fille! Tous les garçons veulent la croquer.

Antonio M., qu'est-ce que tu manges pour engraisser comme cela?

Yvonne H. est nouvellement arrivée dans la place. Fais attention, il y a des beaux pétards ici.

Maria D., l'aimes-tu toujours?

Ovila L., comment aimes-tu ta petite Marie M.?

Noé B., quand vas-tu faire ton voyage de noces en Ford?

R. W., quelle beau pétard. Qui en veut?

LEWISTON, Me

Ida P., ne t'en fais pas tant accroire depuis que tu sors avec Oscar M.

On dit qu'Armand B. se laisse pousser la moustache pour mettre son petit chapeau de paille neuf.

R. G., Jeanne C. t'a donné la pelle.

M. G., tes amours sont pu comme elles s'ont; depuis quand?

Y. L., si tu continues à engraisser tu devrais t'engager dans les cirques.

Alma G., combien de fois par semaine Arthur va-t-il te voir?

Georgette R. se recommande au Samedi pour se trouver un cavalier.

Lucienne L. veut faire manger de l'avoine à J. R. mais elle fait mieux que d'en manger.

On annonce le mariage d'Yvonne L. avec Emile C. pour la semaine des trois jendis.

Maintenant, Eudore L. préfère le sport aux jeunes filles, on voit qu'il fait du progrès.

On sait que M.-L. G. vieillit parce que les yeux l'ennuient, elle aime les discours sérieux, maintenant.

Maria-Anna L., Lumina L., Lili D. et Claire P., quand allez-vous rencontrer William L. et Léo S.?

Delphis G., prends garde à la taxe des vieux garçons.

Emile P., la question du jour ne permet pas de t'envoyer une farce.

Ronald C., veux-tu dire comme moi, tu vas ôter tes culottes jaunes.

Roland C., quel âge as-tu, j'aimerais t'avoir pour le mien?

Wilfrid L., es-tu en amour depuis que tu es revenu du camp?

Raymond L., comment aimerais-tu à retourner à l'hôpital pour voir ta petite garde-malade?

Ernest L., frises-tu naturel ou bien si tu te sers d'un fer à friser?

On annonce le mariage de Peter P. aussitôt qu'il pourra en trouver une.

Lucien M. se croit bon avec toutes les jeunes filles; pauvre lui.

Cyprien L., quand vas-tu emporter ton lit chez B. P.

Napoléon F., quand vas-tu aller voir Rose D.?

Gladys L., j'ai entendu dire que tu étais pour te marier, est-ce vrai?

PUTNAM, Conn.

Dod. B. chante aussi bien qu'un boeuf pris dans une barrière.

On annonce le mariage de Léonard B. avec Clara D. pour le premier jour du carême.

Otez-vous dans les roues quand Dodo et Pétex et Léonard B. entrent dans la salle pour danser.

Rosanna R. veut toujours montrer ses jambes; je ne la blâme pas car elle a de belles cannes.

CHICOPEE, Mass.

Elma F., trouve-toi un cavalier au plus vite le cœur te crochit et tu en jauras.

Imelda F., fais pas l'ours.

Alice D., tu as l'air d'un coton de blé d'Inde avec ta grosse citrouille.

Emile F., si tu continues à grossir tu vas faire une bonne saucisse.

On annonce le mariage d'Eva T. pour le 30 février.

Jos. L., marie-toi au plus vite tu t'en vas sur la voie des vieux garçons.

O. F. prédit qu'elle va rester vieille fille, mais elle aime bien trop son Jos.

Alma F., grosse et belle fille, use du shampoo à l'huile de coco, elle croit qu'elle va avoir les cheveux frisés.

R.-I. M., dépêche-toi donc il y a un beau poisson pour toi.

MANCHESTER, N. H.

Léa B., à quand ton mariage avec Wilfrid D.? Tu es firt mais tout de même tu peux faire un bon ménage.

Yvonne D. aime mon nouveau cavalier à la folie comme une puce à l'agonie.

Cherchez-en un autre.

Wilfrid D., travailles-tu encore chez la Plant Co.? Tes beaux yeux me charment et je rêve à toi, belle boubouche.

Wilfrid G., comment vont les amours avec Clara R.?

Agnès G. aime Tit-Phonse T. à la folie comme une puce à l'agonie.

Yvonne G. et Henrianna L. ne peuvent sortir sans être ensemble, car ce sont deux beaux pétards.

Eddie L., Ernest L., Ernest L., Roméo L., sont quatre beaux amoureux pour les jeunes filles car ils en parlent toujours.

Armand M. accroche une jeune fille mais il ne peut sortir plus d'une fois avec la même.

Ferdinand Q. et A. G. sont deux beaux pétards.

On annonce la bataille entre Arthur D. et Célestine G. quand elle saura qu'il écrit à Rose M., au Canada.

MANVILLE, R. I.

Alfred G., à quand les noces avec la veuve M., en 1999?

Depuis que Xavier R. a sa Ford il marche les yeux fermés. Fais attention tu vas "bumper".

J'aimerais savoir si Anne-Marie B. s'est trouvée un cavalier à Ware, Mass.?

Sarah V., si tu continues à marcher la tête en l'air tu vas manger des mouches.

WOONSOCKET, R. I.

Arthur T. s'ennuie beaucoup depuis que le Bijou est fermé, il ne peut plus parler

aux jeunes filles de la dernière rangée.

Promesse de mariage entre Nelly B. et celui qui voudra d'elle pour le 46 juillet l'an 1949.

Rebecca B., belle fille à marier qui la veut?

Marie D. se recommande au Samedi pour avoir des nouvelles d'Orville R.

Adjutor C., après ce temps-ci sert ton chapeau de paille parce que les vaches vont le manger.

Jeanette H., où prends-tu ton blanc et ton rouge pour tes joues?

Philippe G., comment sont les weaveux de Manville?

Donat V. a marchandé le coin de la Car-barn pour regarder passer les autos.

Armand L., pourquoi te mets-tu au troisième, aimes-tu mieux ça.

Raoul C., comment aimes-tu la blonde que tu avais dimanche quinze jours?

Dorilda C., que comptes-tu faire avec Emile R.?

Lucien G., as-tu une blonde, mon petit? Ernest G., tu as l'air fin, bien plus que ton frère L. G.

Dora G., à quand tes noces avec ton cher R. E.? L'aimes-tu?

Ida G., à quand les noces avec ton cher E.-J. M., l'année prochaine j'espère et la réception aux prunes?

Dorilda C., excite-toi donc pas tant quand tu vois les garçons, ce sera mieux.

Remy G., aimes-tu une telle?

Blandine B., à quand les noces avec ton cher Victor F.?

Aurore D., as-tu un cavalier et puis un tanant, aussi, l'aimes-tu?

Lionel L., à quand tes noces avec ta chère blonde A. F.?

Louis B., comment est ta blonde?

Léo D., as-tu une autre brune? Que tu es lent, ton ancienne te fait la barbe!

Lucie R., tu es une belle fille, je t'aime à la folie comme une puce à l'agonie.

Pitire L. est un fameux vieux garçon.

Philias L. a une très grande peine. Il a perdu sa blonde. Quelle est celle qui vent Philias, il est à donner.

Philias va changer son automobile pour un Packard du printemps prochain.

Adelard D., si tu veux te procurer des pigeons tu iras à Social, tu pourras avoir Doris et Stella P.

Jos. M., quand tu iras à la partie de balle, tâche donc de te tenir debout.

Albert B., on a su que tu étais pour avoir du bon vin à tes noces; tâche de ne pas nous oublier.

Les gens de la D., François G. et B. A., quand vous irez au Laurier tachez donc de ne pas avoir peur d'enlever vos casquettes.

Nina A., ne t'en fais donc pas tant accroire quand tu sors avec ton petit veuf de New-Bedford, car on pourrait croire que tout le Manville Board t'appartient.

Eva A., ne parle plus à personne des petits garçons de Woonsocket depuis qu'elle est de retour de ses vacances.

Yvonne L. part pour le couvent parce qu'Emile H. l'a laissée. N'est-ce pas, Yvonne?

Eva D. ne pourra plus aller au magasin avec Yvonne pour voir Léo. V. maintenant qu'elle va partir.

On s'aperçoit que Timi B. s'est enrichi depuis l'an dernier, il fume des cigares tous les jours.

On annonce le mariage d'Anatole C. pour l'année de la grande noce.

Le plus grand savant, le mieux habillé, le plus distingué, le plus héroïque, le plus beau garçon de Social, devinez qui? N. B.

Tit-Blanc B., où as-tu appris à vivre? Dans un champ de blé d'Inde ou un champ de patate?

Annette L. se recommande au Samedi pour un cavalier particulier, elle fait des recherches et elle n'a pas encore trouvé.

Marthe C., comment fais-tu pour que les garçons soient toujours après toi?

Yvonne C., montre-nous donc tes belles grosses pattes!

Laura T., de la Lowland, tu es arrivée chez vous bien essouffée, l'autre soir. Est-ce que Nigger courait après toi?

Mathilda T., cache tes belles grosses jambes quand tu cours, car les vieux garçons te suivent.

On annonce le mariage d'Ida T. avec son petit badge quand les poules auront des dents.

Clarice D., t'as pas besoin de tant t'en faire accroire.

Fortune B. était bien contente de rencontrer Armand L. dimanche dernier.

Pierre R., tu es un beau poisson quand tu jones au pool avec Adjutor C., tu as pleuré pour avoir perdu quinze cents.

Emile R. aime bien à aller voir Dorilda C., mais quand il n'a pas la chance d'en avoir d'autre pour passer son temps.

Simon M. est le plus joli garçon de la Gaulin.

Ernest C., ne vas pas trop à North Bridge pour voir les jeunes filles, il y en a beaucoup où tu restes.

Irène H. se recommande au Samedi pour se trouver un cavalier.

On annonce le mariage de Titmine B.

Pit L. essaye de se trouver une job pour se faire maigrir mais il n'en trouve pas.

Albertine S. se mange les pieds de voir sa soeur se marier et pas elle. Attends, ma fille, un jour ton tour viendra, Mon-

sieur J.-B. V. n'est pas mort.

Eugène H. se croit le meilleur danseur de Woonsocket.

Philomène R., comment vont les amours avec Al. B.?

Camille C. veut avoir une blonde mais il n'en trouve pas.

Harry D., comment vont les amours avec Yvonne C.?

Léodore M., à quand les noces avec Marie P.?

Pierre D. est bien en peine d'avoir perdu Blandine D.

Armand L. aime bien Agnès B. et elle l'aime bien aussi.

Alfred C. est bien en peine d'avoir perdu Germaine F.

Alfred G., comment vont les amours avec Yvonne V.?

Joseph S. est bien en peine de s'être fait ôter sa blonde.

Ernest B. aime bien avoir une blonde mais il n'en trouve pas.

Léon P. se recommande au Samedi pour avoir une blonde.

Pierre D., comment vont tes amours avec Diana P.?

Titi L., si tu ne te remets pas avec ton beau pétard bien vite, prends garde, tu vas te le faire ôter.

Bertrand B., comment vont les amours avec ta portugaise?

Aldéa C. se recommande au Samedi pour se trouver un cavalier.

René G., tu as une belle blonde, oui, une fameuse.

Florence G. aime John B. à la folie.

Rosanna F., combien payes-tu ton vinaigre rouge, cher beau pétard?

Jos. L., tu as l'air d'un manche à balai.

Anna G., tu es une belle princesse.

Aurore F., l'aimes-tu bien ton cher?

Maria B., dépêche-toi de te trouver un cavalier si tu ne veux pas rester vieille fille.

On annonce le mariage d'Albert D. avec L. B. dans l'année 1999.

René B., l'aimes-tu bien Yvonne L.?

Oui, hein?

Vous, charmante madame
ou jolie mademoiselle
qui lisez ces lignes,

NE MANQUEZ PAS DE
VOUS PROCURER

LE FILM DE SEPTEMBRE

PARTICIPEZ AU

Grand Concours
de Beauté

QU'EL VIENT DE COMMENCER

Envoyez votre photo avec le coupon
ci-dessous et vous aurez -eût-être
la chance de gagner un beau prix
en argent et de PARAITRE SUR
LES TRENTE MILLE PAGES
DU MONDE ENTIER.

Adressez :

LE FILM (Concours)

131, rue Cadieux, Montréal

CONCOURS de LA PLUS BELLE
CANADIENNE

organisé par LE FILM

131 Cadieux, Montréal

Ecrivez très lisiblement.

Noms et prénoms

Age

Localité

Rue et No

Yeux Cheveux

Province
(Nom supposé si vous ne voulez pas
que le vôtre soit imprimé.)

SAVON "BABY'S OWN" BABY'S OWN SOAP

Le
Meilleur
pour
Bébé
et pour
Vous

Excellent
pour la
Peau



DR. HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X
Accouchements, Maladies des
femmes et des enfants.
478 rue St-Hubert
Tel. Est 2177 - Montréal

Aucun homme ni aucune femme ne devraient boiter de douleur à cause de leurs cors, lorsqu'on peut se soulager si facilement avec le Holloway's Corn Cure.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES!
qui récitez dans les salons, achetez

Craches-en Un

recueil de 42 monologues comiques par
Paul Coullée. En vente dans les librairies
pour la somme de \$1.00, ou chez
l'auteur, Paul Coullée, 131 rue Cadieux,
à Montréal.

Sans
rival
depuis
63ans



Quand
maman
n'y suffit plus

SON SECRET



Albert. — Mademoiselle, vous êtes toujours d'un chic épatant, où prenez-vous le secret de votre charme?

Rose. — C'est tout simple, chaque saison, j'envoie mes toilettes à la maison Déchaux pour les faire teindre ou nettoyer car vous n'ignorez pas que Déchaux Frères, 107-est, rue Ste-Catherine, entre Sanguinet et Ste-Elizabeth, ou à 710-est, rue Ste-Catherine, entre Panet et Visitation sont les meilleurs teinturiers et nettoyeurs au monde. (Demandez le catalogue gratuit à l'un des deux adresses.)



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Le dernier phénomène musical de Paris est un singe qui joue très bien du violon.

Les courants polaires contiennent moins de sel que ceux de l'Equateur.

En France, sous les dynasties des Capétiens et des Valois, l'année commençait à Pâques.

Onze mille quatre livres ont été publiés dans le Royaume-Uni au cours de l'année 1920. C'est une augmentation de 2,382 comparative ment à 1919.

Les Japonais enterrent leurs morts, la tête vers le nord, et pour cette raison il n'est pas un vivant qui dormirait dans cette position. Dans les hôtels et les maisons privées, vous trouvez une boussole fixée sur un mur indiquant la direction qu'il ne faut pas prendre.

Le plus long tunnel du monde est celui de Saint-Gothard, sur la ligne du chemin de fer entre Milan et Lucerne. Il a neuf milles et un quart de long et a coûté quarante millions de dollars.

Au Paraguay, le code d'étiquette prescrit à tout homme qui a des belles manières d'embrasser toutes les femmes à qui il est présenté.

Au début du dix-huitième siècle, on pendait en Grande-Bretagne les gens qui raffinaient illicitement le sel ou le fabriquaient.

Les tambours furent introduits en Europe par les Sarrasins. Le fifre fut adoptée par l'armée anglaise, à la suggestion du duc de Cumberland, en 1745.

En Chine où les yeux sont en amandes, longs et pincés, un petit oeil rond est regardé comme une marque de beauté extraordinaire. Les chinois s'arrachent les sourcils.

La plus vaste maison d'habitation du monde se trouve dans la banlieue de Vienne. Elle est connue sous le nom de Freihaus. Sa contenance est de 1,200 à 1,500 chambres qui forment 400 appartements distincts. Des palais en contiennent davantage, c'est vrai, mais ne peuvent être considérés comme des maisons de rapport. Ainsi le Vatican a 10,000 chambres et le château de l'Escurial 4,000.

La plus grosse cloche du monde se trouve dans un campanile élevé vis-à-vis le temple de Bouddha, à Tokio. Elle pèse 1,700,000 livres et est quatre fois plus haute que celle de Moscou dont la circonférence à la base est de 68 pieds et la hauteur de 21 pieds.

L'excavation la plus profonde du globe se trouve à Schladebach, près de Ketschau, en Allemagne. Elle a 5,735 pieds de profondeur et fut pratiquée en vue de recherches et investigations géologiques.

Les chevaux ont les chameaux en sainte horreur. Il y a encore plusieurs autres cas semblables d'antipathie chez les animaux. Ainsi les éléphants et les rhinocéros, les pécaris, genre de cochons de l'Amérique et les ours ne peuvent pas se sentir!

Le plus grand mur du monde est la fameuse ligne de défense construite par les Chinois contre les Tartares, environ 200 ans avant Jésus-Christ. Cette muraille a une hauteur de vingt pieds, une épaisseur de vingt-cinq pieds à la base et s'étend sur une longueur de 1,280 milles au-dessus des collines, des vallées et des rivières.

La fameuse vieille ville de Gand, Belgique, est construite sur vingt-six îles reliées par quatre-vingts ponts. Ces îlots comprennent trois cents rues et trente squares.



APPLIQUÉ APRES LA BARBE

Il tient la peau douce et tendre

Beaucoup d'hommes souffrent d'irritations de la peau après s'être rasés. Pour quelques-uns cette irritation prend la forme d'un eczéma et devient très ennuyeuse et disgracieuse.

En appliquant un peu de l'onguent du docteur Chase après la barbe, l'irritation est combattue et on n'a pas à craindre le mal de barbe et l'eczéma.

Dr CHASE'S OINTMENT

60 sous la boîte, chez tous les marchands
ou chez
Edmansou, Bates & Co., Ltd, Toronto
6

Le bon marché de Mother Graves' Worm Exterminator le met à la portée de tous, et vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies.

En sept jours et même moins!
Ainsi faites-en l'essai chez vous.

Met rapidement en fuite le Catarrhe

Ceux qui souffrent du catarrhe peuvent être certains qu'il existe pour eux un moyen sûr de s'en débarrasser. Un nouveau composé

existe dont les résultats dépassent les espérances. C'est quelque chose de tout à fait nouveau, de simple et d'application facile. Il vous débarrassera, chez vous, de tout catarrhe dans la tête, le nez ou la gorge, en sept jours et même moins. Toutes ses victimes savent combien le catarrhe est dégoûtant. La muqueuse malade est une infection. Vous êtes repossant pour votre famille et pour vos amis. Cette maladie vous fatigue, vous épuise, affaiblit votre intelligence et votre volonté. Et il y a des millions de microbes dans les expectorations, la toux et les crachats, et vous les transmettez innocemment à d'autres.

Si vous désirez sincèrement vous en débarrasser sans délai, écrivez de suite à "Nurse Jan-O-Sun, Rg'd., appartement 66, 230 Ouest, rue Craig, à Montréal. Vous n'avez qu'à donner simplement votre nom et votre adresse. Nous ferons le reste promptement, de manière à ce que vous puissiez faire l'essai du médicament pendant sept jours.

Une huile de mérite.—L'huile Electrique du Dr Thomas n'est pas un mélange de substances médicinales réunies au hasard et dont la vente est activée par l'annonce, mais bien le résultat d'une enquête sérieuse sur les propriétés curatives de certaines huiles appliquées au corps humain. C'est une rare combinaison qui a gagné et conservé la faveur du public dès le début. Un essai convaincra tous ceux qui doutent de son pouvoir pour soulager et guérir.



QUELQUES DESSERTS FACILE A FAIRE AVEC DES FRUITS

Beignets de pommes. — Pelez et videz des pommes de reinette assez grosses; faites-les mariner quelques heures dans du rhum avec des zestes de citron; coupez-les en rondelles sur le sens de la largeur et trempez-les dans une pâte à frire. Jetez-les dans une large friture de saindoux, neuve et bouillante; quand ils ont pris belle couleur, égouttez-les, parez les bords et servez-les très chauds en pyramides sur un plat, après les avoir saupoudrés de sucre.

Beignets d'oranges. — Dépouillez plusieurs oranges de la superficie de leur pépins, faites-les blanchir avec un peu de sucre; trempez-les dans une légère pâte à frire, faites-les frire de belle couleur et servez-les sur un compotier, après les avoir saupoudrés de sucre cristallisé et glacées au sirop. On prépare pour les beignets de fruits, la pâte à frire suivante: Délayez la farine avec de l'eau, ajoutez deux jaunes d'oeufs et un filet d'huile, assaisonnez d'un grain de sel et d'un verre à liqueur de cognac. Laissez lever cette pâte dans un endroit chaud pendant deux heures environ. Ajoutez-y deux blancs d'oeufs battus en neige au moment de vous en servir.

Charlotte de pommes. — Pelez, videz et coupez en quartiers une vingtaine de belles pommes de reinette; faites-les cuire à feu doux dans une casserole avec très peu d'eau, 2 onces de sucre et autant de beurre fin; aromatisez avec un peu de cannelle; remuez de temps en temps jusqu'à cuisson parfaite. D'autre part, taillez de minces tranches de mie de pain en forme de triangle, passez-le dans le beurre fondu chaud, garnissez-en le fond d'un moule et tout le pourtour en les juxtaposant de façon à ne pas laisser d'intervalles entre elles. Le moule étant ainsi garni d'une ceinture et d'un fond, remplissez tout l'intérieur avec votre marmelade de pommes; couvrez le dessus avec d'autres croûtons. Mettez votre charlotte, ainsi montée, dans un four chaud, pendant une demi-heure. Quand elle a pris couleur, démoulez et servez.

Salades d'oranges. — Coupez de grosses oranges en rondelles, après les avoir essuyées mais non épluchées. Enlevez les pépins, disposez ces tranches dans un saladier, saupoudrez-les de sucre finement tamisé; versez par-dessus un demi-verre d'eau, puis rhum ou cognac, en quantité suffisante. Laissez fondre le sucre, remuez et servez.

Salade d'ananas. — Prenez un gros ananas, frais de préférence ou conservé au sirop; coupez-le en tranches minces. Etalez par-dessus et entre chaque tranche une pincée de sucre en poudre; arrosez avec un peu d'eau et assez de rhum ou de Kirsch pour que les tranches de fruit baignent dans le liquide. Laissez macérer quelques heures et servez.



Beaucoup d'usages

SNAP

LE GRAND Nettoyeur de Mains

ACHETEZ-LE AUJOURD'HUI

Les meilleurs Chefs

emploient notre Gélatine pour confectionner les mets délicieux, qui font leur réputation.

Apprenez leurs secrets en écrivant pour notre livret gratuit "Recettes choisies".

J. & G. COX, LIMITED
CASIER 3009 MONTREAL

(Fabriquée en Ecosse)

Cox's

instant Powdered
GELATINE



PRINCE

Voyez Notre Assortiment
Avant d'Acheter
Ailleurs

**MEUBLES-TAPIS
POELES-PRELARTS
RIDEAUX ETC**

COMPTANT-CREDIT

Machine parlante Columbia ainsi que
les Disques, toujours un grand Choix.

THE J. S. PRINCE CO.,
WM. LALONDE, Président.
85, Blvd. St-Laurent,
Entre Vitré et Craig, Montréal, Qué.



VIN médicamenteux
TONIQUE par excellence

RITA

CORDIAL, APERITIF, FORTIFIANT
ANTI-NEURASTHENIQUE

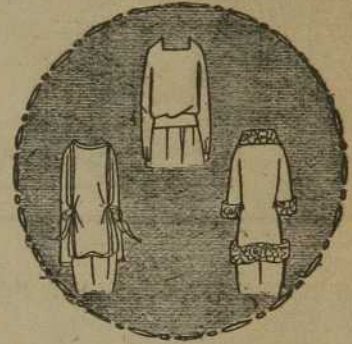
Souverain dans tous les cas de débilité
générale, tuberculose et maladie des os.

Tous les marchands peuvent le vendre en toute sécurité.
Chaque bouteille porte le certificat d'un
chimiste dûment qualifié.

Pour prix et conditions écrire à

THE MONTREAL WINE VAULT INC.
Tél.: Est 8626 — Dépositaires — MONTREAL
PRUD'HOMME & FORGET, pharmaciens-chimistes
399, Ontario Est. Tél.: Est 8081

QUELQUES BLOUSES



Chemisier de perllaine
blanche cravaté de
noir



Blouse de serge, blanche
et satin noir, broderie
noire.



Blouse gilet de crêpe
marocain "bleu japo-
nais", gilet de peau
"suède" brodé bleu.



Casaque de jersey de soie noire, revers
brodé jade

Casaquin de charmeuse noir ourlé d'hermine.



Blouse de flanelle "pastel", col et broderie
de soie "rouille".

Casaque de peau de soie marine
bordée et brodée cramoisi.

Nouvelles Créations Parisiennes

Salut des desesperées

Femmes qui souffrez des maladies particulières à votre sexe. Une guérison vous est assurée si vous faites usage de mon traitement quelques mois. Lisez mon livre traitant de ces maladies. Sur réception de 10 centimes et le coupon il vous sera envoyé



JULIA RICHARD
Boite Postale 2334 "F", Montréal.



UNE BELLE TAILLE

Aux lignes harmonieuses l'orgueil de toute femme est assurée. Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fauceuses

PILULES PERSANES

de Tawfiq Haziz, de Téhéran, Perse, \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

La Société des Produits Persans

Agents, Pharmacie Modèle de Goyer, 180, Ste-Catherine Est, Montréal.
N. B.—Quand vous envoyez l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Un Monsieur indique gratuitement à toute personne souffrant de Rhumatisme, douleurs de reins, un remède nouveau qui l'a guéri lui-même en peu de temps. Cela est la conséquence d'un vœu. Ecrire boîte 66, Station N, Montréal.

Bureau, Est 7580 Réo., Est 3086
Dr J. M. E. PREVOST
Spécialiste dans le traitement des maladies des Reins, de la Vessie, aussi Maladies Vénériennes.
460 RUE SAINT-DENIS
Coin Sherbrooke MONTREAL

LAIT EVAPORÉ
Borden's
MARQUE ST-CHARLES

Parfaitement pur toujours riche et crémeux. S'emploie pour tous les usages

Avec toute sa crème

2-2-21

Le Courrier de Manon

Ce courrier est ouvert gratuitement à tous et à toutes. J'y répondrai aux questions d'intérêt général, c'est-à-dire que je demande aux correspondantes et aux correspondants d'éviter, autant que possible, de poser des questions banales ou des questions auxquelles seules les spécialistes s'intéresseraient.

Il sera répondu aux demandes dans la quinzaine qui suivra leur réception et d'après leur ordre d'arrivée.

Prière de ne poser qu'une ou deux questions à la fois et de ne pas demander de réponse directe, le courrier ayant lieu par la voie du journal. MANON

BRUNETTE CHERIE.—R. Ludger, caractère indépendant, nature capricieuse, volage. Aime les sports et les réunions bruyantes. Est un homme d'action, est souvent égaré par son cœur. Est très prodigue.

Mrs PIERRE SCHILLER.—R. Adressez-vous à l'Orphelinat Catholique de Montréal, 606 Décarie Bld. ou Orphelinat St-Arsène, 3605 Christophe-Colomb. Ou Jardin de l'Enfance, 326 Demontigny Est.

PETITE COMTESSE.—Q. Pourriez-vous me donner la recette de pain d'épice et aussi que signifie les noms Gérard, Albertine et Gisèle.

R.—2 oeufs battus séparément. Dans le jaune battre 1½ tasse de cassonade, ajouter gros comme un œuf de beurre, 2 cuillérées à soupe de grasse; bien battre 1½ tasse de melasse, 1½ de soda, 1 tasse eau bouillante, 1 cuillérée à thé gingembre. Clou et cannelle au goût. Ajouter 1 tasse de lait caillé, de préférence, ou ½ tasse de crème et finir remplir tasse avec du lait, 1 pincée de sel, 3½ tasses de farine auxquelles vous mêlerez 2 cuillérées de poudre à pâte. Vos autres rép. pour la semaine prochaine.

UNE QUI AIME MAIS QUI N'EST PAS AIMÉE.—R. Arthur signifie: noble. Caractère très prompt mais se dominant vite. A une rare fermeté. Est peu scrupuleux en affaires, est né pour le commandement. A un cœur sensible et un jugement sûr. Celles nées en octobre ont une imagination toujours en mouvement, leur exaltation fréquente les pousse parfois au mysticisme. Elles plaisent généralement beaucoup, attirent les hommages par leurs façons aimables. Leur coquetterie, leur sens morale assez vague les conduit parfois à des inconséquences. Elles ont des idées générales et peuvent s'occuper de travaux intellectuels.

GABY.—R. Cela peut être un symptôme de paralysie ou tout simplement de mauvaise circulation du sang. Arstide, caractère fongueux, bouillant. Est égoïste, aime jalousement. Est fidèle à ses amis mais impitoyable à ses ennemis. Aime le travail. A l'esprit toujours en éveil et aime ce qui est énigmatique.

LOWELL, MASS.—R. C'était un vendeur.

QUEBECOISE AMOUREUSE D'UN BRUN.—R. Martin, caractère franc et loyal, homme généreux, nature ardente. A beaucoup d'avenir devant lui, dédaigne les mesquineries de la vie et poursuit fermement son but. Aime sincèrement. Albertine, caractère enjoué, frivole, mais a bon cœur. Est aussi capable d'être sérieuse. A une imagination vive, aime les hommages, fera une épouse fidèle. Flatteuse de petite vous! Ménages ma modestie je vous en prie. Il ne faut pas trop me dire que je suis jolie, Manon est femme, et dame!...

JACK.—R. Père. Il faudrait me dire son nom et le mois dans lequel elle est née. 2e. Il faut encore spécifier si ce sont des hommes ou des femmes; dites-le moi, et je vous répondrai avec plaisir.

BRUNETTE AUX YEUX NOIRS.—R. Je ne vous trouve jamais ennuyante, chère brunette, revenez donc sans crainte et souvent. 1ère. Je ne suis pas graphologue. 2e. Le langage du mouchoir: le passer sur la bouche, désir de faire connaissance. Le laisser tomber: soyons amis. Le passer sur la joue: je vous aime. Le plier: je voudrais vous parler, etc.

BRUNETTE QUI N'A PAS 20 ANS.—R. Hector, belle prestance, suffisance bon enfant. A l'esprit railleur et sceptique, le tempérament ardent. Emma, âme sensible, aimante, imagination vive, caractère vif, vindicatif, coquette, capricieuse, voluptueuse et passionnée, a beaucoup d'idéal et des idées très nobles. Adrien, caractère sans originalité, n'a pas de constance à poursuivre son but, se laisse facilement décourager. A un cœur très bon et des qualités latentes qui pourraient être développées avec l'aide d'une bonne influence. Juliette, idées savantes, cœur capricieux, âme inquiète toujours en quête d'un but nouveau. Tempérament passionnée, réussira en amour.

MONTREAL.—Q. Voulez-vous me dire le caractère d'un jeune homme né en septembre; il se nomme Michel, et l'horoscope d'une personne née en décembre?

R.—Les Michel nés en septembre sont aimables et sympathiques. Leurs manières sont distinguées. Leur amour propre est des plus pointilleux. Ils sont prudents, pèsent sans cesse le pour et le contre. Ils sont peu crédules et ont l'esprit de critique très aiguisé, mais ne manquent pas de jugement. Pour votre 2e il faudra me dire si c'est d'une femme ou d'un homme que vous voulez parler.

UNE DESEPERÉE.—R. Prenez une branche de vervaine que vous ferez sécher, puis vous la pulvériserez et mettrez cette poudre dans un sachet de soie que vous porterez sur vous. Cela a pour effet d'attirer irrésistiblement l'amour et la bonne chance. Oui revenez.

PETITE COQUETTE.—R. Vous trouverez toutes ces prescriptions dans une bonne pharmacie ainsi que tous les renseignements à ce sujet.

DESIREUSE DE SAVOIR.—R. Caractère pondéré, nature affable, assez passionnée. Ame idéaliste.

CHRYSAANTHEME.—R. Marjella, rieuse, puérile, charmante. Esprit moqueur et un peu superficiel. A une vive sensibilité, aime les travaux d'art, est une amie sincère. Est autoritaire et n'aime à faire qu'à son bon plaisir. Elle est très recherchée des hommes.

LA FIEVRE DES FOINS, L'ASTHME, LE CATARRHE ET LA BRONCHITE CHRONIQUE

Tous ont perdu leurs terribles effets sur pas moins de 100,000 Canadiens, par l'usage du traitement de Buckley en deux bouteilles. Ne souffrez pas une minute de plus. Demandez aujourd'hui une bouteille échantillon. 10 sous.

W. K. BUCKLEY LTD, Mfg Chimiste
142j, Mutuel St, Toronto, Ont.

Miller's Worm Powder est insurpassable par aucune autre préparation comme vermifuge ou destructeur des vers. En effet il y a peu de préparations qui ont son mérite. Les mères connaissant son excellence la demandent pour leurs enfants à la première présence des vers. Elles savent que c'est un remède dans lequel on peut avoir toute confiance et qui donne un soulagement immédiat.

Téléphone: Plateau 2270

DR LAURENT GODIN

Licencié du Conseil Médical du Canada
Ex-interne de l'Hôtel-Dieu

MEDECIN et CHIRURGIEN

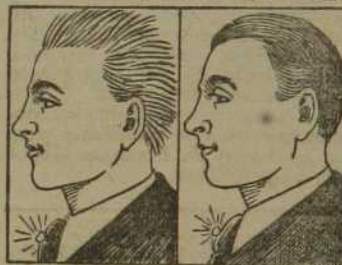
Heures du bureau: 314 rue BLEURY
3 à 6 P.M. MONTREAL
7 à 9 P.M. Près théâtre Impérial.

Lustrite Galardo

POUR LES CHEVEUX

(tient les cheveux arrangés)

Pour HOMMES, FEMMES, ENFANTS



Les cheveux resteront bien peignés après une application de "LUSTRITE". Plus de cheveux en désordre et d'apparence négligée. Donne un brillant et un lustre charmant qui persiste et embellit la chevelure. Peignez votre chevelure dans aucun des modèles à la mode et elle demeurera ainsi. Donne à la chevelure cette apparence soyeuse, lustrée et distinguée qui convient si bien aux étoiles du théâtre et du cinéma. Garantie inoffensive, non huileuse et ne tache pas.

50 cents chez votre pharmacien ou direct.
PHARMACIE GALARDO
225-est, Ste-Catherine. Coin Sanguinet



Enlevez Duvets et Poils Follets

avec la célèbre **RAZOLINE**

Du Dr Simon de Paris
Facile à appliquer soi-même, inoffensive, n'active pas la pousse
—30 ans de succès.

Envoyez 10 cents pour échantillon.
COOPER & CO.

155 DES COMMISSAIRES, O.
Chambre 108 Montréal



DEMANDEZ
LE FILM

En vente dans
tous les dépôts
de journaux.

15c

LE NUMERO

ELLE N'A PLUS DE DOULEURS MAINTENANT

Ce que le Composé Végétal de
Lydia E. Pinkham a fait
pour Mme Peasey, de
London.

London, Ont.—"J'ai souffert de douleurs périodiques, j'étais faible et épuisée, je ne pouvais manger et j'avais des maux de tête. Je restai dans cet état doux ou trois ans, pendant lesquels il me fut impossible de travailler. Je pris des remèdes de toute sorte, je fus soignée par de nombreux médecins sans obtenir le moindre soulagement. Un de vos livres me tomba sous les yeux et aussitôt je décidai de faire l'essai du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Il me fit le plus grand bien. J'ai recommandé votre Composé Végétal à mes amies et si les faits que précèdent sont susceptibles d'être utiles à quelque pauvre femme, faites-en l'usage qu'il vous plaira." — Mme J. F. PEASEY, 200 Rectory Street, London, Ont.

Ce qui porte les femmes à écrire de telles lettres au Lydia E. Pinkham Medicine Co. et à raconter leur guérison à leurs amies, c'est que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham leur a redonné la santé et le bonheur.

S'il y a dans votre cas quelque complication que vous ne comprenez pas, écrivez au Lydia E. Pinkham Medicine Co. à Lynn, Mass.

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIF DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancées en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à PLAPAO CO., 2673 Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

UN HOMMAGE AU GRAND TRONC POUR LE BON ETAT DE SA VOIE

La Cie du Grand Tronc vient de recevoir un hommage remarquable au sujet de l'état splendide de sa voie et du service soigneux de "l'International Ltd", train en service sur double voie entre Chicago et Montréal.

Un voyageur qui a fait récemment le trajet affirme qu'un grand vase en verre contenant des fleurs et de l'eau, ayant une petite base de huit pouces seulement, a toujours été en parfait équilibre, quoique n'étant pas maintenu, pendant le voyage entier de près de 850 milles. Il est probable que peu de chemins de fer sur le continent américain peuvent prétendre avoir reçu de semblables témoignages.

Le Courrier de Manon

SUITE

Y PENSE-T-IL.—R. Stella, née en avril, intelligente et sérieuse, énergique et tenace. A bon jugement et sait commander mais est aussi emportée et violente. Elle est néanmoins d'un grand coeur et possède une nature riche. Georges, positif, ambitieux, capable de tout pour arriver à s'élever. Il s'occupe de politique pratique. Il envisage la vie d'une façon subtile et est rarement capable de haute conception. Je parle pour les Georges en général nés dans ce mois, il peut y avoir des exceptions car bien influencés il déploiera des qualités maitresses de prévoyance et de tact. Il sera sujet à de brusques changements de fortunes.

BRUNETTE.—R. Zéphirine, nom gracieux qui donne plus de passion que de volonté. Est jolie, aime le sobre et le beau. Est d'une nature artistique. Cette femme née en novembre a l'esprit ouvert, inquiet et remuant. Enthousiaste et curieuse, légèrement sceptique. Vive, impressionnable, emportée, indépendante. Assez difficile de caractère. Elle est pourtant très affectueuse et très soumise avec ceux qui savent la comprendre.

MARIA T.—R. Vous n'avez qu'à adresser: Montréal, Canada.

UNE LECTRICE ASSIDUE.—R. Cette prescription est meilleure que tout le reste. Voici: extrait aqueux de Galéga, 25 grammes. Eau distillée, 25 g. Teinture de fenouil, 14 g. Sirop de sucre, 425 g. Prendre 4 cuillerées par jour de ce sirop. Vous trouverez cette prescription dans toutes les pharmacies.

COEUR BRISE.—R. Jeanne, capricieuse, égoïste, autoritaire, jalouse, passionnée, a aussi de grandes qualités morales qu'une ferme volonté peut développer. A un goût prononcé pour les intrigues amoureuses, nées en août elles sont plus douces, ont des yeux doux et lumineux, sont bienveillantes, font d'excellentes mères de familles. Elles sont affectueuses, pieuses et s'écourent. Les Marie nées en septembre sont modérément rieuses, affables et sentimentales. Leurs manières sont gracieuses et charmantes, elles rêvent d'une vie calme et tranquille. Toutefois elles sont femmes et aiment les hommages et aussi un peu la coquetterie. Elles font de bonnes femmes d'intérieur mais dépensent largement.

ROSE BLANCHE.—R. Odilon, esprit actif, enthousiaste, est doué d'une grande agilité pour les exercices physiques. Est de bonne société et constant dans ses affections. Est d'un tempérament violent et n'aime pas à se laisser influencer. Est légèrement prétentieux. Est un travailleur tenace. Adélaïde, caractère positif, ambitieux, ayant un bel avenir devant lui. A l'esprit prompt et taquin. S'inquiète pour ses projets à réussir. Est pieux modérément mais n'est pas sceptique. Pour faire ennuier un ami la recette de l'oignon est très efficace: Dérobez un oignon à la cuisine, montez à votre chambre, tournez le dos au dehors, fendez le d't oignon en quatre et lancez-le par la fenêtre sans vous retourner. Pendant que l'oignon pourrira, votre ami s'ennuyera de vous.

J'AI HATE DE SAVOIR.—R. Oui, la jeune fille doit faire l'invitation. 2e. Cela dépend.

SOUPIRANTE.—Q. S'il vous plaît me dire la signification de rêve de la perte d'un diamant ou se faire ôter une bague. Et aussi rêver à la viande. Dites-moi Manon comment ferai-je pour détacher une robe de crêpe de Chine tachée du jus d'orange; la robe est gris taupe.

R.—Rêver perte d'un diamant signifie: chagrin de courte durée. Rêver se faire ôter une bague, signe prochain mariage. Rêver viande, signe de joie. 3e. Lavez à l'eau tiède et savonneuse à laquelle vous mêlerez de l'ammoniaque.

UN COEUR EN PEINE.—R. Certainement, il n'y a aucune inconvénance à cela.

BLONDINETTE MELANCOLIQUE.—R. Wilbrod, caractère pondéré, affable, porté à des crises de mélancolie. Aime le travail et l'étude. Est énergique et ne revient pas sur ses décisions. A un tempérament chaud. Est un homme de progrès et d'action. Sa fortune ne sera jamais bien grande mais il atteindra à l'aisance. Emile, mobilité d'idées et d'impressions, vantard et de l'aplomb, agressif, activité combative, égoïste et sans beaucoup d'idéal. A en outre un jugement sûr et beaucoup d'énergie. Réussira en affaires.

ANGELE.—R. Je pense que c'eût été une réelle perte pour l'art musical, même une perte irréparable; mais une calamité, non, c'est trop fort!

O. D. H.—R. Une jeune fille née en mars est généralement jolie. A le visage ovale allongé, la peau mate, des formes arrondies, est coquette, curieuse, aime les plaisirs et la bonne chère. Son caractère est capricieux mais non désagréable. Olienna: Sérieuse, savante, douce et bonne. Désiré: Caractère énergique. Coeur sensible mais jaloux et tyrannique.

BRUXELLOISE.—R. Nées en janvier les Léonie sont gaies, affectueuses, sympathiques, constantes dans leurs affections. Douées d'un bon caractère elles ont de la suite dans les idées et ont beaucoup d'énergie. Elles aiment les plaisirs tout en sachant demeurer sérieuses.

JE VEUX VOUS AIMER MANON.—R. Florida v'ent de fleur, donne un caractère agréable, conciliant, mais pas beaucoup d'énergie. Est capricieuse et maniérée, enjouée, sait dire les mots qui plaisent. Possède un bon coeur, mais aime à coquetter. A des aptitudes pour la peinture et la musique et a le don des travaux d'art. Laura, douce, mélancolique, énigmatique. Est voluptueuse. Laisse rarement paraître ses impressions non par préméditation mais cède à une sorte de pudeur, à une crainte d'être mal interprétée ou incomprise. A un esprit brillant. Je veux bien, mais ne craignez-vous pas la foudre des brillants yeux noirs ou les éclairs non moins "dangereux" des beaux yeux gris?

Donne un excellent appétit

Très souvent la perte de l'appétit est causée par un mauvais état général, et cet état s'aggrave aussi d'indigestion. Une cure de

CARNOL

comme tonique, à cette époque, est très efficace. Dès le début, les aliments sont pris avec plaisir et assimilés, le système reprend graduellement sa force, jusqu'à ce qu'une santé robuste soit obtenue.

DEMANDEZ LE CARNOL A VOTRE PHARMACIEN

LISEZ

LE FILM



En vente dans tous les dépôts

15 sous le numéro

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Horlick's

LAIT MALTE POUR INVALIDES

Poudre salubre dans l'eau. Breuvage nourrissant et très digestible. Du lait naturel, riche et extrait de grains maltés.

LISEZ

La Revue Populaire

En vente dans tous les dépôts

15 sous le numéro

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Le Courrier de Manon

(SUITE)

AMOUREUSE D'UN BRUN.—R. Les Edouards nés en décembre sont positifs, amb'tieux, capables de tout pour arriver à s'élever et se servent parfois de procédés peu délicats. Gonflés de leur importance leur gravité n'est que superficielle, car ils aiment leurs aises et leurs plaisirs. Ils sont prudents et rusés, sont habiles en affaires; savent aussi se faire adorer des femmes et sont fidèles à la foi donnée. Ils sont tenaces dans leurs projets et réussissent souvent. Pour vous faire aimer, frottez-vous les mains avec du jus de verveine et tendez-les à la personne que vous désirez. Elle vous aimera sûrement si des influences contraires ne viennent ag'r contre vous. Evangeline: caractère noble, appelée à une brillante destinée.

FRISEE.—R. Oui, c'est très recommandable. "On dit" que cela signifie cadeaux prochains, mais sincèrement, moi, je crois que cela ne signifie rien du tout.

HEUREUSE ETOILE.—R. Il vous faut absolument bien connaître l'anglais; mais nous ne pouvons pas vous trouver une position, le mieux serait que vous alliez vous même vous présenter.

PETITE COMTESSE.—R. Gérard, caractère prompt, audacieux, toujours en activité. Esprit fort, cœur généreux et sensible. A beaucoup d'énergie. Fera bien son chemin. Albertine: caractère difficile et frivole. Aime la futilité et pourtant sait aussi être sérieuse. Elle adore les compliments et est très orgueilleuse. Gisèle, caractère franc, aime le grand et le beau. Est prompte mais a bon cœur. A beaucoup de sensibilité.

Q.—Voulez-vous avoir la bonté de me dire mon caractère d'après ceci: je suis née en septembre, j'ai les yeux quelquefois très gris, d'autres fois bleus ou encore verts. Les jeunes garçons me font passer pour très moqueuse. A mon avis je suis assez jolie, et j'aime beaucoup à taquiner les gens, c'est pourquoi l'on m'a surnommée "Chonchon".

CHONCHON.—R. D'après ce que vous me dites de vous, Mlle Chonchon, je puis vous dire que vous êtes une personne riieuse, affable, sentimentale, et aussi

bien affectueuse. Votre voix est douce et vos manières sont gracieuses. Vous aimez les hommages et les compliments, vous cherchez à plaire et vous avez beaucoup d'adorateurs. Vous êtes d'un esprit malicieux et passablement moqueur. Votre péché mignon est la coquetterie, mais, ne craignez rien, ce péché-là, tout le monde le pardonne quand il n'est pas trop exagéré. Votre caractère est susceptible, mais vous n'avez pas de rancune. Vous aimez les plaisirs mais vous ferez néanmoins une excellente femme d'intérieur.

UN DE VOS LECTEURS.—Q. Seriez-vous assez bonne de me dire le caractère de Emma née en avril tout au long et ainsi que le caractère du nom Alphonse né en septembre?

R.—Les Emma nées en avril ont le visage plutôt large, intelligent et sérieux. Le caractère énergique et tenace. Un bon jugement et savent commander. Sont emportées et violentes mais rachètent cela par de grandes qualités de cœur. Elles font des épouses fidèles. Les Alphonse nés en septembre. Sont sous l'influence de la Balance signe de l'esprit critique et de l'équilibre. Ils sont aimables et sympathiques. Leurs manières sont distinguées, ils sont habiles en belles paroles mais ne tiennent pas toujours leurs promesses. Ils sont un brin chicaniers, ont de la suite dans les idées et réussissent en affaire.

CAPRICIEUSE.—Q. Auriez-vous l'obligeance de me dire d'où venaient les premiers Verreault? 2. Que signifie le mot Zéphire comme par exemple: Palpitante au gré du Zéphire. 4e Voulez-vous me dire quel jour se trouvait le 7 novembre 1892? 5e Est-ce qu'il sera convenable de porter avec un costume bleu-marin une Hermine? 6e Quel jour était le 5 mars 1897?

CAPRICIEUSE.—R. 1ere Ils venaient de Gaspésie. 2e Le mot zéphire peut signifier bien des choses. Les Grecs firent du zéphiros un demi-dieu; ce fut même une danse dite: Pas de zéphire; mais, selon votre demande, la définition exacte est: vent doux, léger, agréable. 3e Je ne puis vous donner aucune adresse, toujours pour la même raison que cela appartient au domaine de l'annonce. 4e C'était un lundi. 5e C'est même élégant. 6e C'était un vendredi.

Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES
ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY
en 30 jours

Le Traitement Denise Roy développe et raffermi très rapidement la Poitrine. D'une efficacité remarquable et durable, sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du Traitement Denise Roy, de 30 jours, au comptant \$1

Mme DENISE ROY, département 1, Boîte postale 2740, Montréal

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toutes correspondances strictement confidentielle.



Toilet Laundries

La Toilet Laundries est sans contredit le meilleur établissement de la ville pour **LE NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE**. Aucune autre buanderie ne peut donner satisfaction à sa nombreuse clientèle comme la Toilet Laundries. On fait également la **TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES** et ce département est un des meilleurs de Montréal. Ecrivez ou téléphonez maintenant.

TOILET LAUNDRIES Limited

Uptown 7640

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,
SUR CE CONTINENT, CONSACRE
AU CINEMA

LE FILM

POIRIER, BESSETTE & CIE, édit.-props.

131, rue Cadieux,
Montréal



Elle est heureuse d'avoir une belle peau

Il n'y a pas de plus grand bonheur que de savoir que votre peau et votre teint ont toujours une jolie apparence. Que de fois vous avez souhaité voir une amélioration sensible — vos joues reprendre le velouté et la fraîcheur de la jeunesse! Ne fournirez-vous pas à la

Crème Orientale

123

Gouraud

L'occasion d'accomplir cela pour vous? Elle développera votre beauté au plus haut point. Si vous avez des imperfections faciales permanentes, elle réussira à les cacher. Hautement antiseptique—en usage depuis 80 ans pour le traitement des affections de la peau. Essayez-la aujourd'hui.

Envoyez 15c. pour en avoir un échantillon

Le Savon Médicamenté Gouraud

est destiné à accomplir trois choses, savoir: nettoyer, purifier et protéger la peau et le teint. Un de ses ingrédients est universellement employé dans le traitement des affections de la peau comme l'eczéma, etc. En usage constant, il protège la peau en prévenant l'infection. Servez-vous pour préparer la peau avant d'appliquer la Crème Orientale Gouraud.

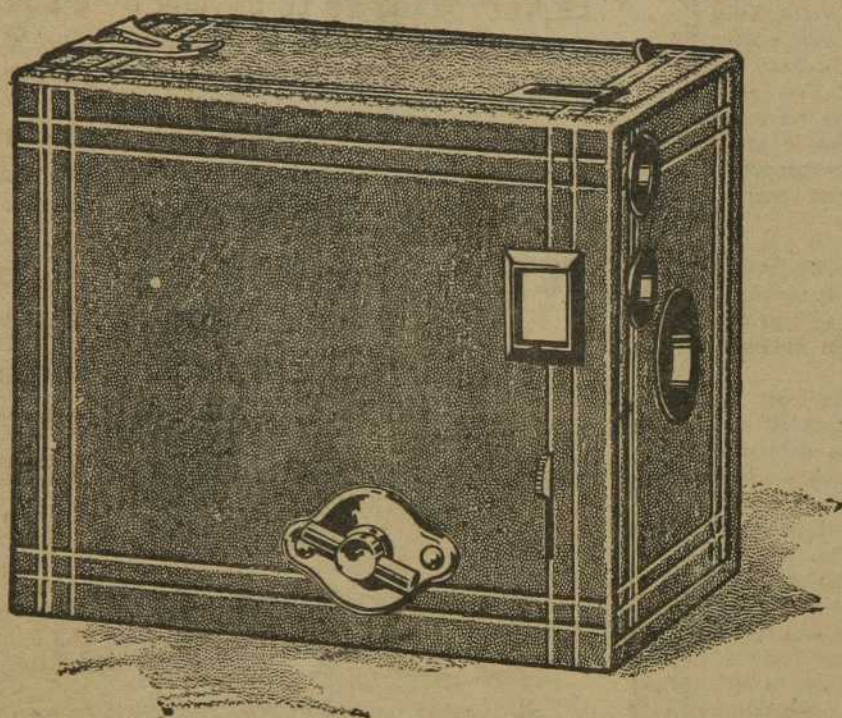
Envoyez 10c. pour en avoir un échantillon

FERD. T. HOPKINS & SON

344 St. Paul St. W., Montréal, Qué.



L'expérience voulue est dans la boîte



Portraits $1\frac{5}{8} \times 2\frac{1}{2}$

Prix \$2.00

Le Caméra Brownie No. 0.

Il est si facile de faire des portraits avec ce caméra, qu'un enfant assez vieux pour conduire un "velocipede" est capable de se servir d'un Brownie.

L'histoire des enfants, c'est à dire de vos enfants, décrite par des photographies, ne devient jamais ennuyante; et quand c'est eux-mêmes qui ont pris les photographies, il y'a double intérêt et elles sont beaucoup plus ravissantes.

Le Brownie No. 0, tel qu' illustré, se charge en plein jour avec des bobines de pellicule Kodak de huit poses. Son foyer est fixe. Il possède un obturateur circulant, pour des instantanés et des poses à "temps"; deux viseurs, un pour des portraits pris verticalement, l'autre pour ceux qui sont pris horizontalement. L'appareil est fort et bien fini, et les films coutent 25 centins pour huit poses.

Que le distributeur Kodak, près de vous, vous montre comme il est facile d'avoir des portraits des enfants faits par les enfants eux-mêmes, des portraits naturels où la cérémonie est absente, mais qui représentent les enfants tels qu'ils sont tous les jours. Ces portraits ne coutent que quelques centins, et sont aujourd' hui un sujet de jouissance. Demain vous les aurez dans un album qu'aucun argent ne pourra acheter.

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Canada